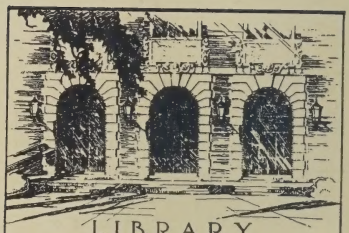

LIBRARY
OF THE
UNIVERSITY
OF ILLINOIS

840.8
A267
v.1-4

Digitized by the Internet Archive
in 2025 with funding from
University of Illinois Urbana-Champaign

https://archive.org/details/lalphabetdeslett14unse

ADOLESCENCE

Copyright by Claude Anet, 1925

L'ALPHABET DES LETTRES

ADOLESCENCE

PAR

CLAUDE ANET

A

PARIS, A LA CITÉ DES LIVRES

840.8
A L67
v. 1-4

I

. . . . . .

J'ai été un adolescent précoce et timide. A l'heure où je goûtais les Géorgiques et où Virgile, avant Lucrèce, donnait une forme antique aux émotions confuses qu'éveillait en moi le spectacle de la nature, je sentis les premières fièvres d'un sang tumultueux. Je ne courais pas après une jeune paysanne, mais je poursuivais Galatée sous les saules. Elle fuyait et me laissait déçu. Plus heureux lorsque je rêvais, je serrais une nymphe dans mes bras et mêlais mes membres maladroits aux siens. J'étais élevé à la campagne, sans camarades. Le moindre lycéen aurait pris en pitié mon inexpérience. Sain et fort jusqu'à l'excès,

je courais, je nageais, je montais à cheval; je me fatiguais sans arriver à calmer l'ardeur qui me dévorait.

Ma mère vivait fort retirée dans sa propriété. Elle ne voyait plus guère que des amies de son âge qui ne faisaient pas grande attention à moi, ni moi à elles. Parfois arrivait de Paris une femme jeune, élégante, parée. Que de désirs elle excitait en ce grand garçon qui restait muet sur sa chaise dans un coin ! Elle causait avec ma mère et cependant, à distance, sans l'écouter, je prenais possession d'elle. Je la dépouillais de ses vêtements, je l'étendais nue sur un divan, je m'agenouillais près d'elle, nos vies se confondaient.

Mais lorsqu'à son départ je l'accompagnais jusqu'à sa voiture, je ne savais que lui dire. La robe dont elle était vêtue la séparait de moi comme une armure magique sur laquelle on ne peut porter la main sans tomber foudroyé. Comment imaginer que je pourrais la lui enlever? Comment croire que cette personne, amie de ma mère, je la ver-

rais en chemise et en pantalon, que j'entourerais sa taille de mon bras, que ma main inexperte s'approcherait d'un sein délicatement fleuri ? Elle m'adressait la parole. Gêné même dans mes regards, je me détournais ne sachant que répondre. J'avais quatorze ans...

Je me souviens avec terreur de cette époque où la sève montait en moi avec tant de violence que j'en étais ébranlé. Je luttais, j'essayais de me dominer sans y parvenir et ce combat contre nature me laissait irritable, abattu, dégoûté de tout.

Ma mère, si attentive aux moindres variations de ma santé, ne se doutait pas de la crise que je traversais. Elle se faisait mille soucis à mon sujet. Le moindre coup de froid l'alarmait ; au plus léger mal de tête, elle voulait mander le médecin. Qu'étaient une migraine ou un rhume auprès de la tempête qui me secouait ?

Il aurait fallu qu'une femme me prît par la main... Aucune d'elles ne fit attention à ce garçon poussé trop tôt, gauche d'allure, à la voix changeante.

Avec les jeunes filles, je ne ressentais pas les mêmes troubles. Auprès d'elles, j'étais libre, empressé, ardent à plaire. La sensualité qui me tourmentait dans mes heures de solitude me laissait la paix lorsque j'étais en leur compagnie. Pourtant nous échangions avec mes amies des caresses charmantes ; c'étaient des serrements de mains, un bras passé sous un autre, parfois des baisers dérobés, mais surtout mille paroles tendres, une sympathie entière, un mouvement vif de l'âme à l'âme. Je garde un souvenir délicieux de ces heures innocentes, fraîcheur d'un bain pur après de lourdes fièvres.

Les jeunes filles, je les voyais surtout dans la belle saison, car nous habitions un pays assez âpre en hiver, mais où l'été amenait des visiteurs. Les maisons du voisinage s'ouvraient ; c'était soudain un bruit bien inattendu de fête.

Ma mère qui aimait la solitude avait pourtant gardé ses relations, moins pour elle que pour moi. Ma mémoire des dates

est incertaine, je sais pourtant que je préparais la première partie de mon baccalauréat lorsque nous apprîmes que la propriété la plus voisine de la nôtre, inhabitée depuis longtemps, avait été achetée par des étrangers. Les étrangers, c'étaient pour nous des gens d'une autre province. Ceux-ci venaient du Midi et s'appelaient Maure. Je leur rêvais tout aussitôt une ascendance sarrasine. Grand émoi dans le pays, car on gardait chez nous une méfiance un peu paysanne envers les inconnus. Qu'étaient ces Maure? Les verrait-on? On sut bientôt que M. Maure était avocat et qu'il ne passerait jamais beaucoup de temps aux Ormeaux qu'il avait acquis. L'été venu, il y installa sa femme et ses enfants et repartit.

Peu de temps après, madame Maure fit une visite à ma mère. Nous étions tous deux à causer devant la maison sous les lauriers roses et les orangers, lorsque madame Maure et sa fille aînée arrivèrent.

Madame Maure était une femme d'une quarantaine d'années, assez forte, assez

commune, mais bonne et simple. Telle je la jugeais au premier jour, telle elle fut lorsque je la connus davantage. Comme on voit, elle ne trompait pas son monde et se livrait tout de suite. C'était une personne sans arrière-pensée, sans calculs, qui évitait de compliquer une vie prise tout entière par son mari, par ses enfants, par les soins du ménage. Derrière elle, sa fille... Par quel miracle apercevons-nous au premier coup d'œil jeté sur un être dont la vie va se mêler, ne serait-ce qu'un instant, à la nôtre, tout ce à quoi nous donnons du prix ? Au moment même où mademoiselle Maure apparaissait sur la première des marches qui descendaient du salon à la terrasse, je savais déjà qu'elle était dans sa taille moyenne parfaitement proportionnée, que les membres s'attachaient souples au corps, que les pieds étaient étroits, les mains allongées, les poignets fins, la tête petite, les dents éblouissantes et les yeux noirs, riants et les plus doux du monde.

Henriette Maure avait seize ans — mon

âge —, jeune fille déjà, alors que je restais un adolescent mal dégrossi. Elle était aimable et bonne, pareille en cela à sa mère. En elle, rien que de naturel et de simple, même sa coquetterie qui paraissait involontaire et qui l'était, en effet. Il semblerait qu'à vivre dans l'intimité de cette charmante jeune fille — car nous fûmes intimes dès le premier jour — j'aurais dû m'éprendre d'elle et que des sentiments si forts et si longtemps sans objet allaient enfin trouver à qui s'adresser. Mais non, Henriette n'était pour moi qu'une amie, la plus tendre des amies, et dans mes rêves passionnés, ce n'est pas elle qui apparaissait.

La propriété des Maure jouxtait la nôtre ; d'une maison à l'autre à peine dix minutes de chemin. Le sentier qui y conduisait longeait d'abord un champ, puis traversait un petit bois de chênes où coulait la rivière qui séparait nos terres. Je franchissais le pont et j'étais chez nos voisins. La maison était ancienne et sans préten-

tion. Aux heures chaudes je trouvais madame Maure sous les tilleuls de la cour. Un ouvrage à la main, elle surveillait les plus jeunes enfants. Elle me gardait un instant près d'elle, s'informant de la santé de ma mère, des gens du pays. Puis elle me disait :

— Je vous ai assez retenu, Philippe, allez vers la jeunesse. Elle est là-bas.

Là-bas, c'était un bosquet où les bouleaux au tronc blanc mariaient la grâce flexible de leurs branches aux masses lourdes des sapins. J'y retrouvais Henriette, avec quelques cousines ou amies de son âge qui passaient l'été chez les Maure. Et des jeunes gens étaient là. De quoi parlions-nous? De ce qui occupe les pensées des adolescents. Nos propos étaient parfois d'une singulière hardiesse, mais comme pour la pure Iphigénie « l'innocence habitait dans nos cœurs ». C'était une cour d'amour platonique et sans expérience. Des couples se formaient. Un de nos voisins, un garçon de dix-neuf ans qui préparait

l'Ecole polytechnique dans un lycée de Paris, au visage pâle et âpre, était épris d'Henriette qui se moquait de lui.

Pour moi, je ne la quittais guère. Elle m'avait élu son ami. Et de l'ami elle faisait un confident, me contraignant à un rôle que, certes, je n'aurais pas choisi. Mais, par une singulière contradiction, j'entrais comme de moi-même dans le caractère qu'elle me prêtait et je l'outrais. J'affectais d'être supérieur aux faiblesses du cœur; je feignais de croire et je croyais, en effet, que l'amitié est au-dessus de l'amour, d'essence plus rare; et qu'entre deux êtres tels que nous, seule elle peut porter d'abondantes moissons. Ainsi je me trompais moi-même.

Cependant l'admiration que je ressentais pour elle avait quelque peine à se concilier avec l'amitié, et si j'avais été plus clairvoyant j'aurais compris que c'était de bien autre chose qu'il s'agissait. Je lui faisais mille compliments, je lui disais ce que j'aimais en elle, je lui prenais les mains...

Et je n'avais pas envie de la presser sur mon cœur et de poser mes lèvres sur sa bouche souriante!

Bien mieux, de son consentement, avec son appui et sa complicité, je faisais la cour à une de ses cousines, ravissante fille aux cheveux d'or, au teint plus délicat que la fleur du pêcher. Gertrude était timide et rêveuse, Henriette vive et décidée. Lorsque nous étions tous trois ensemble, Henriette parlait pour nous deux, elle taquinait vivement sa cousine à mon sujet, la menaçant de me dire ce que Gertrude n'osait m'avouer elle-même. Gertrude rougissait et levait sur Henriette ses beaux yeux suppliants.

Une fois, à la fin du jour, nous étions assis sur la mousse au pied d'un sapin, Henriette m'assura que les cheveux dénoués de sa cousine étaient admirables.

— Que ne la voyez-vous, disait-elle, lorsqu'elle s'agenouille pour sa prière le soir en chemise de nuit?

— Mais, Henriette..., soupirait Gertrude.

— Ses cheveux tombent alors jusque sur ses jambes. Elle est baignée de lumière... Il faut que Philippe les voie, ajouta-t-elle vivement et, d'un geste rapide, elle enleva les deux épingles qui soutenaient la masse lourde des cheveux.

Ils s'écroulèrent. Malgré les protestations de Gertrude, Henriette voulut que je les touchasse. J'y plongeai mes deux mains. Je sentis leurs mille caresses subtiles à fleur de peau.

Gertrude maintenant restait immobile, comme engourdie.

— Mais, Philippe, embrassez-la, dit Henriette, je ne vous regarde pas.

Je me penchai vers la jeune fille, cherchant sa bouche. Elle détourna la tête et mes lèvres ne rencontrèrent que sa joue rougissante.

Telle était l'atmosphère dans laquelle nous vivions.

L'automne arriva trop vite. Une à une les maisons du voisinage se fermèrent et les Maure annoncèrent leur départ. Gertrude

et sa mère les devançaient de quelques jours. Henriette, feignant de s'attendrir sur le malheur de notre séparation, nous ménagea une dernière entrevue. C'était dans une partie du bois assez écartée où nous aimions à nous réfugier. J'y trouvai Gertrude seule, hésitante, voulant fuir. Je la retins, je la rassurai, je lui demandai si elle m'oublierait vite, s'il y avait pour moi une place dans son cœur, quel souvenir elle garderait des jours que nous avions vécus ensemble.

Par un dédoublement curieux, je m'aperçus, en ce moment où d'autres préoccupations semblaient devoir m'absorber, que ma voix prenait pour prononcer ces mots une douceur persuasive et touchante que je ne lui connaissais pas, une qualité musicale qui m'émut moi-même. Et je parlais autant pour me plaire que pour gagner le cœur de Gertrude.

Celle-ci ne fut pas insensible à l'accent de la mélodie que je lui murmurai et je vis bientôt l'effet produit moins par mes paroles que par le ton sur lequel elles

étaient dites. Elle me serra les mains, ses yeux s'emplirent de larmes, elle pencha la tête sur mon épaule.

Je couvris de baisers sa figure humide de pleurs. Je trouvai du charme à ces baisers, mais, faut-il l'avouer? ces caresses échangées m'émurent à peine. Ma curiosité y était plus intéressée que mes sens. Et mon cœur restait de glace...

Deux jours plus tard, j'allai chercher Henriette pour une dernière promenade. Elle partait le lendemain. Par un besoin de secrète harmonie, nous choisîmes non pas les bois où souvent avaient retenti les éclats de rire de notre bande folle, mais une plaine dénudée au pied d'une colline et qui avait été longtemps un marécage. Aujourd'hui des fossés la traversant en drainaient les eaux. Elle était nue et triste, quelques touffes de ronces épineuses seules y poussaient. Le ciel gris, bas, plein des brumes de l'automne, s'appuyait sur le fin clocher d'une église au sommet du coteau. Dans les champs on brûlait les feuilles et

les tiges des pommes de terre. Les fumées traînaient et ne s'élevaient qu'avec peine. Longtemps nous marchâmes sans parler. Enfin Henriette rompit le silence.

— Dire que je regretterai même cette pauvre plaine lorsque je serai à la ville. Je vous envie de rester ici.

Je ne répondis pas. Je venais de comprendre que rien dans ce pays que j'aimais tant n'aurait plus de charme pour moi du jour où Henriette l'aurait quitté. La surprise de ce sentiment nouveau, la pensée de l'isolement où le départ d'Henriette me laisserait me serrèrent le cœur au point que je fus obligé de m'arrêter.

Elle s'arrêta aussi et me regarda. Que lut-elle dans mes yeux ? Il me parut qu'elle pâlissait. Elle se mordit la lèvre, puis, avec un mouvement d'épaules que je ne sus comment interpréter, elle dit :

— Il faut rentrer.

Le lendemain elle partit, me laissant désespéré et fou de joie. J'aimais !

L'ivresse d'un premier amour suffit à

remplir une âme moins enflammée que ne l'était la mienne. Le monde transformé s'éclaira à mes yeux d'une lumière inconnue; je sentis s'agiter en moi la force qui anime la nature; je fus enfin une parcelle vivante de l'antique et toujours jeune univers. Mes livres participèrent de cet enchantement. Je les avais lus avec les yeux de l'esprit; ma sensibilité cette fois-ci s'émut. Les romans me racontèrent mon histoire; les livres de science eux-mêmes me parlaient un langage que je comprenais pour la première fois. C'est alors que mon professeur me mit entre les mains l'*Origine des espèces* de Darwin et je n'oublie pas l'émotion que j'en éprouvai. Je crus voir s'ouvrir devant moi les portes longtemps fermées du temple. Les secrets m'étaient révélés de la vie qui palpite, identique en tous les êtres. Et, au même moment, je découvrais que l'amour seul vaut de vivre et qu'il serait désormais mon maître. Mais sa tyrannie, sous laquelle tant d'âmes faibles succombent, ne m'effrayait pas. Elle

me donnait, au contraire, un désir plus fort d'agir; je voulais maintenant exceller en mille choses; j'entendais dominer. Je me jetai dans l'étude, non pas tant par le désir d'apprendre et de m'enrichir ainsi que pour me prouver à moi-même ma puissance. Au collège où je venais d'entrer, j'obtins cet hiver-là de mémorables succès. Mon professeur s'étonnait de mon ardeur et me prédisait un succès certain au baccalauréat qui, à la fin de l'année, terminerait mes études secondaires.

Mais Henriette?... Chose étrange, j'étais exalté à ce point que je ne souffrais pas de son absence. Ne lui devais-je pas la magique transformation que j'avais subie? Sans doute, je désirais la revoir; je lui parlais comme si elle avait été présente; son souvenir ennoblissait chaque heure de ma vie. Mais je me créais de si merveilleux bonheurs qu'à la lettre je n'avais pas le temps de pleurer sur notre séparation. L'image que je me faisais de mon amie était si parfaite que peut-être l'Henriette

réelle, si elle m'était apparue soudain, n'aurait pas rempli exactement la place et le rôle que je réservais à l'Henriette de mes rêves.

Nous nous écrivions. Mais comment traduire mes sentiments dans des lettres qui pouvaient être lues par d'autres? Comment lui écrire ce que je ne lui avais pas dit lorsqu'elle était près de moi? Ses lettres étaient, il faut l'avouer, décevantes, tant ce qu'elles exprimaient était éloigné du langage que je lui prêtais dans ma solitude.

Par ailleurs, je ne souffrais plus autant du malaise mystérieux et redoutable qui m'avait si cruellement accablé depuis deux ans, comme si la fraîcheur de mon amour avait fait disparaître les fièvres malignes de la puberté.

L'hiver, le printemps passèrent; je ne comptais pas les jours qui me séparaient d'Henriette, je vivais avec elle sous la lampe près du poële, dans les champs durcis par le froid ou sous les vertes frondaisons. L'été la ramènerait près de moi...

Vers le début de juin ma mère tomba malade; elle fut longtemps retenue à la chambre. Elle y était encore lorsque je partis pour passer mes examens à l'Université voisine. Lorsque j'en revins, elle sortait de convalescence et les médecins l'envoyaient aux eaux. Elle était encore trop faible pour que je pusse songer à l'y laisser aller seule.

Lorsqu'elle me l'apprit, elle pensait que la nouvelle de ce déplacement me serait agréable et qu'il me plairait de quitter, presque pour la première fois, nos campagnes.

Mais je ne songeais qu'à Henriette. Ses yeux riants ne rencontreraient pas les miens lorsqu'elle arriverait dans le pays! Je lui envoyai une lettre désolée, la plus explicite de toutes celles que je lui avais écrites. J'annonçai mon retour pour le mois d'août, je la suppliai de ne pas m'en vouloir...

II

Aux eaux la nouveauté du spectacle me fut une distraction. Pourtant je ne voulais pas me l'avouer. Lorsque j'étais avec ma mère, je ne cessais de regretter le confort, le calme délicieux de notre demeure, de me plaindre de l'impossibilité d'être seuls dans le va-et-vient du grand hôtel où nous habitions. Cependant je trouvais un charme singulier à ce coudoiement de tant de personnes inconnues, à ces rapides coups d'œil échangés avec des étrangers, à la vie en commun qui mêlait nos plaisirs et nos occupations, aux repas au restaurant, à la danse, le soir. J'avais déclaré vouloir vivre en sauvage. Je n'étais

pas à X... depuis quarante-huit heures que je jouais au lawn-tennis, que j'étais de toutes les parties, que je dansais chaque nuit. Je faisais tout avec fièvre comme si j'eusse voulu m'étourdir et oublier. Quoi?

Je remarquai dès le premier jour une jeune femme qui mangeait à une table voisine de la nôtre. Ses yeux étaient sombres et elle semblait désireuse d'en voiler l'éclat en tenant ses paupières à moitié baissées. Elle me parut avoir une trentaine d'années. Ma mère lui en donnait plus généreusement quarante. Dans son visage pâle d'un ovale allongé ses lèvres plus rouges que celles des femmes que nous avions l'habitude de voir attiraient mes regards. J'eus la curiosité de chercher à connaître son nom. Elle s'appelait la comtesse de Francheret. J'avais lu ce nom dans les journaux mondains de Paris. A X... madame de Francheret ne faisait partie d'aucune des coteries où se groupaient les baigneurs. Ses manières, sa distinction, la solitude où elle vivait, le prestige aussi de la classe sociale à laquelle

elle appartenait, voilà des motifs d'intérêt pour un jeune provincial jamais sorti de chez lui. Je me mis donc à l'observer, peut-être avec un peu trop d'insistance. Voulut-elle me faire sentir que je manquais aux convenances? Deux ou trois fois, elle fixa sur moi un regard qui semblait me pénétrer. L'après-midi, elle venait près du cours de tennis où je jouais. Les spectateurs étaient nombreux qui suivaient nos parties. Elle se tenait à l'écart. Pourtant il était rare, lorsque je levais les yeux sur elle que je ne surprisse pas les siens dirigés vers moi.

Quelques jours passèrent ainsi. J'aurais voulu me rapprocher d'elle, lui parler, mais je ne savais comment m'y prendre. Le hasard vint à mon secours.

Une fin d'après-midi, comme je descendais du tennis pour aller à la douche, je dépassai madame de Francheret. Une écharpe avec laquelle elle jouait glissa sur le chemin. Je la ramassai et la lui tendis.

Elle me remercia, et simplement, comme si nous nous connaissions depuis long-

temps, nous continuâmes à causer. La nouveauté de la situation eût pu m'embarrasser. Comme je ne pensais pas à moi et au personnage que j'avais à jouer, mais à elle, je fus simple et ne ressentis aucun embarras. Sa voix avait une certaine gravité qui me plut.

Les jours suivants nous nous rencontrâmes encore. Elle paraissait écouter sans ennui ce que je racontais de moi-même et de notre vie provinciale, de mes plans incertains et magnifiques d'avenir. Elle parlait peu, mais ses paroles, lorsqu'on y réfléchissait, prenaient un sens plus profond que celui qu'elles présentaient tout d'abord. Elle ne causait ni de littérature, ni d'art, mais elle semblait connaître les gens et les choses mieux et plus réellement qu'il n'est accoutumé. Enfin son regard, dont elle était ménagère, ajoutait du poids à ses paroles.

— Que vous êtes jeune! disait-elle souvent.

Nous ne nous voyions jamais que dans

les jardins et, le soir, au salon, où elle s'asseyait près de ma mère.

Un jour, après déjeuner, je me rendis pour la première fois chez elle. Elle était un peu souffrante et m'avait fait demander un livre. Elle occupait, sur la cour d'entrée célèbre par ses arbres centenaires, un appartement composé d'un salon minuscule et d'une chambre. Je la trouvai couchée sur une chaise longue, vêtue d'un blanc peignoir de dentelles. Les ormeaux jetaient leur ombre entre les persiennes à moitié closes; on entendait le bruit confus des conversations des baigneurs à quelques pieds au-dessous de nous.

— Asseyez-vous là, me dit-elle, montrant un fauteuil à côté d'elle.

Une fois assis, moi qui étais à l'ordinaire si bavard, je ne trouvai rien à dire. Je n'avais aucune idée, aucune volonté. Le silence ne me pesait pas. Un parfum de je ne sais quoi flottait dans l'air. Je regardai madame de Francheret. Elle rêvait, un bras relevé sur le dossier de la chaise longue.

Je voyais les chairs pleines et ambrées par où le bras s'attache à la poitrine qui se soulevait lentement à chaque respiration. Sa bouche s'entr'ouvrait comme pour un sourire. Je ne pensais pas que je me trouvais à côté de la comtesse de Francheret. C'était une femme qui était là près de moi. Et nous étions seuls.

Sans plus y réfléchir, je pris sa main et j'eus la hardiesse de la porter à mes lèvres. Elle me laissa faire.

— Que vous êtes jeune ! dit-elle encore. C'est délicieux !

Elle m'attira vers elle; je sentis l'odeur tiède de sa gorge, et ses deux bras se nouèrent autour de mon cou.

Quand je sortis de sa chambre, une heure plus tard, j'étais un homme.

La joie que j'aurais pu prendre dans les bras de madame de Francheret avait été gâtée par la peur de lui paraître novice. Un jeune homme craint le ridicule. N'eût-il pas été plus simple de lui dire : « Je ne sais rien, je me remets entre vos mains;

soyez vraiment ma maîtresse.» Mais on ne gagne la simplicité que par des chemins longs et difficiles. Je pensais : « Elle s'est aperçue, sans doute, de mon inexpérience. En elle-même, elle se moque de moi; elle ne voudra plus me voir. Et moi-même, comment la regarderai-je? »

Mais, en même temps, j'étais gonflé de joie. Je connaissais enfin la réalité de ce monde féminin dont le mystère m'avait longtemps troublé. Ma première impression, la plus forte, celle qui ne devait point s'évanouir, je la traduisis par ces mots de la Bible : « l'œuvre de chair. » J'avais participé à une œuvre de chair, cela et rien de plus. Pour un garçon qui avait vécu dans les livres et dans les plus romanesques enchantements, la nouveauté était grande. Je sentais aussi que l'incomplète joie de cette première rencontre serait transformée bientôt en un bonheur plus complet, qu'il y avait là un point de perfection à atteindre et j'étais bien décidé à y arriver au plus vite.

Pas un instant, je n'eus l'idée que j'avais commis une infidélité envers Henriette. Henriette vivait sur un plan différent. Elle habitait le palais que mon imagination lui avait bâti. Madame de Francheret m'avait invité dans une demeure plus terrestre. Je ne songeais même pas à me demander si j'aimais mon initiatrice. Aimer, c'était penser tendrement à une personne, désirer la voir, lui parler, deviner les moindres nuances de ses sentiments, s'émouvoir à son seul souvenir. Un regard d'elle, c'était assez pour être heureux; se sentir maître de son âme, y régner sans partage, la félicité suprême.

Avec madame de Francheret, présente ou absente, je ne ressentais aucune de ces émotions. Lorsque je pensais à elle, des images précises se levaient devant mes yeux, et quelles images! Je sentais avec trouble sa chair contre ma chair et le désir m'agitait de renouveler ces obscures et violentes sensations.

Désormais je passai mes après-midi

dans l'appartement de madame de Francheret. Je ne montais au tennis, un peu las, qu'à la fin de la journée. J'eus bientôt perdu la gêne des premiers jours. Déjà je me croyais naïvement un maître...

La seule ombre à mon bonheur, où la chercher? Dans la trop grande facilité avec laquelle je l'avais gagné. J'étais assez sot pour ne pas estimer à son prix une victoire qui ne m'avait rien coûté. «Je suis l'amant, me disais-je, de cette femme charmante et qui appartient à la meilleure société, mais sans doute a-t-elle l'habitude de satisfaire ses moindres caprices. J'étais là; elle m'a pris. Moi absent, un autre l'eût possédée.»

La manière d'être de madame de Francheret n'était pas faite pour me donner une trop haute idée de moi-même. Avec elle, on était toujours dans des rapports simples. Personne moins qu'elle ne prenait plaisir à jouer la comédie. Elle n'affecta aucun remords, aucune crainte; elle ne se crut pas obligée de chercher des excuses à ce que d'autres appellent leur faute; elle

n'essaya pas de me faire croire qu'elle avait cédé à un sentiment irrésistible. Avec une aisance parfaite (seule, pensais-je, une grande dame — Balzac! — a cette inimitable liberté), elle m'invita à des jeux que j'ignorais et m'en apprit la douceur. Je dois avouer à ma décharge qu'une semaine ne se passa pas sans que je lui avouasse que j'étais arrivé neuf dans ses bras.

Elle sourit.

— Croyez-vous que j'aie pu l'ignorer? dit-elle.

Elle m'apprit bien d'autres choses encore, et surtout le prix du secret. Hors de sa chambre, elle fut avec moi comme avec un étranger, et je m'émerveillais de cette transformation qui paraissait ne lui rien coûter. Il n'y avait alors entre nous aucune familiarité, pas un mot équivoque, pas un regard trop appuyé. Je la voyais au restaurant ou au salon, le soir, causant avec ma mère, à son aise, libre, distante, et je ne pouvais m'imaginer que cette même femme je l'avais eue quelques heures auparavant

nue entre mes bras et que je connaissais les parties les plus secrètes de son corps. Et je l'en admirai davantage.

Nous vécûmes ainsi pendant deux semaines. Puis il fallut nous quitter. Le dernier jour où je la vis chez elle, je lui dis :

— Comment pourrai-je me passer de vous ?

— Bien mieux que vous ne le croyez, me répondit-elle. Ce que je vous ai donné, d'autres vous l'offriront. Elles y mettront plus de façons sans doute et moins de franchise. J'ai été la première, vous ne m'oublierez pas. Peut-être nous reverrons-nous à Paris puisque vos études vous y appellent. Les choses ne seront pas là-bas ce qu'elles ont été ici. Il est des folies délicieuses qu'il faut savoir se refuser. Vous étiez en vacances, moi aussi. Maintenant la vie régulière reprend. Au moment de partir, vous donnerai-je un conseil ? La différence de nos âges me le permet. Défendez-vous en amour des choses vulgaires qui ont vite fait de gâter les jeunes

gens. Vous vous plairez toujours dans la société des femmes. Ne croyez pas, comme quelques-uns, qu'il faille être sincère avec elles. Il faut savoir leur mentir, ne serait-ce que pour les amuser. La plupart demandent à être trompées. Il est bon d'y mettre quelques manières. Voilà mon conseil. Et en voici un second : Ne croyez pas à l'irréparable. Il y a, cher ami, fort peu de choses irréparables...

Elle ne m'en avait jamais tant dit. Ainsi me fit-elle participer à sa sagesse humaine au moment où nous nous séparions. Je quittai les eaux avec un beau sujet de méditation devant moi et les souvenirs tout proches d'un passé déjà plein de volupté.

III

J'eus le loisir d'y penser plus longuement que je ne l'aurais voulu. Au lieu de rentrer chez nous, nous allâmes passer quelques semaines au bord de la mer dans le sud de la Bretagne. Les médecins avaient ordonné ce repos à ma mère avant le retour au foyer.

J'en fus moins affligé que je ne l'aurais cru. J'étais encore tout étonné de mon aventure et, malgré mon désir de revoir celle que j'aimais toujours, j'éprouvais le besoin de mettre un peu de temps entre le jour où j'avais quitté madame de Francheret et celui où je retrouverais Henriette. On se plaît à raconter dans les romans

qu'une fois séparé d'une femme que l'on a aimée charnellement on découvre peu à peu qu'on lui est attaché par d'autres liens encore. Rien de semblable ne m'arriva. J'aimais Henriette et madame de Francheret m'avait attaqué là où Henriette n'avait jamais régné. Je savais un gré infini à madame de Francheret de m'avoir révélé la nature et l'agrément des rapports entre l'homme et la femme. Je n'oubliais pas les heures passées près d'elle, mais, par un phénomène bizarre, elle m'incitait à penser à Henriette et à voir celle-ci sous un jour nouveau. Grâce à madame de Francheret, mon amour pour Henriette quitta les sphères éthérées où il se mouvait et prit une forme sensuelle. C'était Henriette et non madame de Francheret que je tenais dans mes bras pendant mes rêves. C'était le corps frais et juvénile de mon amie que je pressais à l'heure où le désir suscitait devant moi des images voluptueuses.

Je n'ai gardé de ces semaines aucun autre souvenir. Les gens qui m'entouraient

étaient-ils vivants ? Ils allaient et venaient autour de moi comme des ombres. Je faisais de longues promenades sur la plage à l'heure où le soleil couchant borde de nacre le sable humide au long de la mer. Des enfants jouaient, des jeunes femmes passaient vêtues de robes claires. Je ne les voyais pas, je ne voyais, bercée au jeu des vagues molles dont les crêtes d'argent s'irisaient dans les vapeurs du crépuscule, qu'Henriette, et quelle Henriette ! non pas la fille que j'avais connue près de sa mère sous les ombrages de nos campagnes, mais une Vénus adolescente endormie au bord des flots.

Nous nous écrivions. Que dire par lettre à une déesse ? Je ne savais trouver le ton. J'étais grandiloquent et confus. En échange, je recevais quelques cartes postales, assez insignifiantes à la vérité. Henriette paraissait de triste humeur. Pourtant sa maison était pleine d'amis. Le cercle joyeux de l'an dernier s'était reformé. Seul, j'y manquais.

Au début de septembre enfin, nous rentrâmes. A mesure que les heures s'approchaient où je devais revoir Henriette, je m'inquiétais. Je brûlais de devancer les jours, de courir à elle, de me jeter à ses genoux et, au même temps, une douloureuse appréhension me serrait le cœur. Je craignais de cette rencontre je ne sais quel heurt, quelle blessure insupportable. J'aurais voulu retarder encore une minute attendue avec tant de fièvre.

Nous arrivâmes un matin. A la fin de l'après-midi, je me rendis chez nos voisins. De loin je vis madame Maure sous les tilleuls près de la vieille maison. Rien n'avait changé depuis un an. Henriette devait être à quelques pas de là. L'émotion de la sentir si près de moi me fit chanceler. Je m'arrêtai un instant, j'étais essoufflé moins par la rapidité de ma course que par la violence des sentiments qui se heurtaient en moi. Je compris pour la première fois et d'un seul coup — ainsi un éclair illumine dans la nuit les prés et les

bois, et les montre au voyageur égaré — que le roman magnifique que j'avais vécu depuis l'automne passé s'était déroulé dans mon imagination, que je l'avais créé à moi seul, qu'Henriette en ignorait encore le premier mot... Un instant, je pensai à retourner sur mes pas, à différer une entrevue si hasardeuse. Mais j'eus honte à l'idée de reculer, je me repris et avançai vers madame Maure.

Elle me fit l'accueil le plus aimable. Après s'être informée longuement de la santé de ma mère, elle me dit :

— Comme vous avez grandi, Philippe. Vous voilà un homme, maintenant. Et cette pointe de moustache! Qu'allez-vous faire?

Je parlai de mes projets assez incertains. J'irais à Paris pour continuer mes études, à la Sorbonne sans doute et à l'Ecole de Droit, mais je ne désirais être ni professeur, ni avocat. D'autre part, nos terres n'étaient pas assez grandes pour absorber l'activité d'un jeune homme. En

somme, je ne me voyais dans aucun cadre et ne pouvais dire ce que serait ma carrière... Cependant je pensais à Henriette, alternativement avec terreur et joie, à Henriette que je n'apercevais pas.

La bonne dame d'elle-même me renseigna.

— Ma fille est avec sa cousine chez des voisins. Elles ne tarderont pas. Si elles avaient pensé vous voir aujourd'hui, elles seraient déjà là.

Une demi-heure passa, j'entendis un bruit dans l'allée derrière moi.

C'était Henriette et Gertrude, accompagnées par le polytechnicien de l'an dernier.

Henriette me parut plus grande; elle restait mince, un peu maigre, mais le corsage de sa robe claire se gonflait légèrement et ses hanches se dessinaient plus pleines. Son visage n'avait pas changé, son teint hâlé par l'été faisait paraître les dents plus blanches et je retrouvais dans les yeux riants et doux le feu que j'aimais.

Auprès d'elle, magnifique contraste, Gertrude était éblouissante de fraîcheur blonde. Elles étaient toutes deux vêtues de blanc; elles venaient heureuses et souriantes. Le printemps de ma vie s'avançait au devant de moi.

Gertrude rougit en me voyant. L'accueil que me fit Henriette ne trahit aucun embarras. Elle ne me cacha pas le plaisir qu'elle avait à me revoir et me gronda gentiment de mon retard. Elle me demanda qui j'avais vu aux eaux et au bord de la mer. Rien de plus amical et de plus naturel que cette conversation, mais elle était si éloignée de celles que j'avais tenues avec la même Henriette dans mes promenades solitaires que j'en restai glacé. Je m'efforçais de découvrir dans ses propos un mot à double entente à moi seul destiné. Je ne le trouvai pas. Pourtant il me parut qu'à deux ou trois reprises son regard s'attachait à moi comme si elle y trouvait quelque chose de nouveau. Sur elle-même elle ne dit rien.

Charles-Henri (le polytechnicien) se chargea de faire valoir les amusements de la saison. Rappelant des incidents que j'ignorais, il fit rire les filles en les évoquant et s'arrangea de façon que je me sentisse un étranger parmi eux. Cela me déplut.

Lorsque je pris congé, Henriette et Gertrude décidèrent de m'accompagner. Mais Charles-Henri ne les laissa pas seules et, quand nous nous séparâmes à la lisière du petit bois de chênes, je n'avais pu échanger un mot avec Henriette sans témoins.

Je ne fus pas plus heureux les jours suivants. Je vis Henriette, mais toujours entourée de sa cousine, de Charles-Henri, d'allants et de venants. Elle était le centre d'un cercle; tout se rapportait à elle. Charles-Henri ne la quittait pas plus que son ombre. Je ne fus pas longtemps avant de comprendre qu'il montait la garde auprès d'elle et qu'il ferait l'impossible pour m'empêcher de la joindre. Gertrude, sans dessein, j'imagine, le secondait. Elle semblait ne vivre que par Henriette, toujours

à ses côtés, la main dans la main, le bras passé autour de la taille. Si elle était séparée de sa cousine, ses yeux restaient attachés sur Henriette. Vis-à-vis de moi, elle gardait une certaine réserve; elle s'effarouchait pour un rien et lorsqu'en plaisantant je voulus reprendre le thème de l'an passé, elle eut un mouvement de retraite.

Malgré Charles-Henri, malgré Gertrude, je pensais arriver tout de même à Henriette, mais, à ma grande surprise, je fus amené à constater que c'était chez Henriette elle-même que je trouverais l'obstacle le plus difficile. Elle évitait tout aparté; elle apportait une attention toujours égale à ne pas se laisser isoler; et si, profitant d'un incident heureux, je réussissais à écarter ses deux gardiens, elle m'empêchait avec une incroyable habileté de choisir le thème de la conversation et, d'un mot, la ramenait à des banalités. Après une semaine ou deux de tentatives infructueuses, j'étais exaspéré.

Tour à tour, j'imaginai ou qu'Henriette avait deviné que j'avais fait mon école

d'homme et m'en voulait, qu'elle soupçonnait un danger à se lier avec moi et qu'instinctivement elle me fuyait, ou plus simplement, que je lui étais devenu indifférent.

Suivant que j'adoptais l'un ou l'autre de ces partis, je décidais ou de m'imposer à elle ou de la fuir. Je déclarais alors que je ne la reverrais plus, que j'avais été victime de mon imagination, que je me trouvais en face d'une fille incapable d'éprouver les grands sentiments que je lui avais prêtés. Cette farouche résolution ne durait pas l'espace d'un matin. Il n'y eut pas de jour où je ne décidais de rompre; il n'y en eut pas un qui ne me vît près d'Henriette.

Et cependant le temps coulait et bientôt octobre nous séparerait. J'eus l'idée, empruntée sans doute à mes lectures, d'essayer d'éveiller et de piquer sa jalousie. Je me mis à faire la cour à Gertrude; j'y déployais beaucoup d'application et, au bout de quelque temps, Gertrude parut y être sensible. Mais sa cousine veillait sur elle et, comme

un jour, moitié plaisantant, moitié sérieux, j'adressais à Gertrude quelques propos tendres et lui baisais la main, Henriette intervint assez brusquement disant que les jeux permis naguère ne l'étaient plus aujourd'hui.

Je fus surpris du ton vif sur lequel elle parla et qui était bien éloigné de celui que nous employions. Rentré chez moi et en y réfléchissant, il me parut que cette nouvelle attitude d'Henriette avait quelque chose de flatteur pour mon amour-propre.

Le lendemain, je la trouvai de méchante humeur. Je cessai de flirter avec Gertrude, mais Henriette ne s'apaisa pas. « Peut-elle sérieusement m'en vouloir, me demandai-je, de ce qui n'est qu'un jeu ? » Mais elle ne me laissa pas lui poser la question.

Je devins irritable; elle me contredisait pour un rien.

Nous échangions des propos aigres. Les jours qui fuyaient ajoutaient à mon énervement. Un jour, sur un mot un peu plus piquant de moi, elle eut soudain les yeux

pleins de larmes. Bouleversé à cette vue, je me précipitai vers elle. Nous étions seuls, mais, à une douzaine de pas, sa mère brodait sous les tilleuls. Henriette me repoussa vivement et, sans me laisser le temps de m'excuser, rentra dans la maison.

Pendant deux jours je ne la vis point. Lorsque nous nous retrouvâmes, elle ne paraissait pas se souvenir de cette scène pénible.

La première semaine d'octobre commença. Les Maure partaient le 10. Le temps était d'une admirable douceur et la lune dans son second quartier permettait de prolonger encore les soirées sur la terrasse. Un jour, une amie de ma mère s'invita à dîner. Ma mère envoya un mot à madame Maure, pour lui demander de venir avec sa fille et sa nièce. Le soir, je fus surpris de voir arriver madame Maure et Henriette seules. Gertrude un peu souffrante s'était couchée. « Enfin, pensais-je, j'aurai l'explication attendue depuis si longtemps. » Mais après-dîner Henriette refusa

de quitter le salon pour s'asseoir avec moi sur la terrasse. A la demande de ma mère elle fit de la musique, puis resta près des dames et je fus obligé de me mettre dans le cercle.

J'étouffais de fureur. En moi-même j'avais déjà rompu avec Henriette, je ne reverrais de ma vie cette fille insensible. Qu'elle parte et le plus tôt possible! Cependant, je m'absorbais dans un silence farouche.

Vers dix heures, nos visiteurs se levèrent. L'amie de ma mère offrit à madame Maure et à sa fille de les ramener dans son coupé. Madame Maure, fatiguée, accepta. Mais le vieux coupé, très étroit, n'avait que deux places et Henriette, par politesse, se crut obligée de dire :

— Nous allons vous gêner beaucoup, madame.

Alors, par une décision subite inexplicable, je m'avançai, pris la main d'Henriette dans l'ombre et, la lui serrant fortement pour briser toute résistance, je dis à madame Maure :

— Je raccompagnerai Henriette par le bois. Nous arriverons presque aussitôt que vous.

Henriette, stupéfiée par la pression de ma main, hésita avant de parler.

Déjà madame Maure de la voiture me jetait :

— Si cela ne vous ennuie pas, il sera excellent pour elle de marcher un peu. Elle est si paresseuse.

La voiture partit nous laissant seuls sur les marches du perron.

Tout de suite, le long de l'allée qui menait au bois, nous fûmes dans l'ombre fraîche de la nuit.

Nous ne parlions pas, nous allions côte à côte sans nous toucher. Le silence, à se prolonger, pesa sur nous comme une menace. Pour rien au monde, je ne l'aurais rompu. J'étais plein de colère. Il me semblait qu'Henriette me devait des excuses pour son inexplicable conduite depuis ma rentrée. Je marchais la tête droite, les yeux fixés devant moi.

Henriette fut la première à ne pouvoir supporter l'hostilité silencieuse qui était entre nous. A un détour du chemin — nous avions déjà franchi la moitié de la distance qui séparait nos deux maisons —, elle se tourna un peu vers moi pour m'interroger du regard. Je vis à la clarté de la lune ses yeux inquiets chercher les miens. Bouleversé par la supplication muette que je lus dans son regard, je glissai mon bras sous le sien. Le contact de ma main sur sa chair suffit à opérer un prodige. L'irritation qui nous avait dressés l'un contre l'autre fondit comme neige d'avril au soleil; des rapports naturels, confiants, heureux s'établissaient entre nous. Sans que nous eussions échangé une parole, je sentis qu'Henriette, gagnée, m'appartenait. Nous entrions dans le bois de chênes. Je la conduisis jusqu'au banc où cent fois nous nous étions assis au cours de nos promenades. Elle me suivit sans opposer l'ombre de résistance. Je m'assis près d'elle, je la pris dans mes bras, je me penchai sur

son visage pâle, je vis ses yeux si beaux m'implorer, et sous la pression de mes lèvres sa bouche s'entrouvrit.

Nous eûmes une semaine entière pour épuiser notre bonheur. Henriette, transformée, montra la bravoure d'une femme. Elle n'essaya pas de cacher ses sentiments. Nous étions ensemble le jour durant. Je la voyais le matin, l'après-midi, le soir même. Elle inventait mille ruses pour se débarrasser de Charles-Henri qui n'était pas de force à lutter avec elle. Quant à Gertrude, elle en fit sa complice, et cela sans hésitation, sans se demander si sa cousine en souffrirait, sans se soucier d'être jugée par elle. Elles sortaient à deux. Dès qu'elles m'avaient retrouvé, Henriette s'éloignait avec moi, la priant de nous attendre. Parfois même, elle l'appelait en riant : Brangaine. Un jour devant Gertrude, elle risqua une caresse hardie. Celle-ci rougit, puis pâlit, mais se tut.

Nous vivions ainsi comme en dehors

du temps et de nous-mêmes. La date approchait qui l'emmènerait, elle, à Marseille, moi, à Paris. Nos jours étaient comptés, nous ne les comptions pas. Nous ne parlions, ni de la séparation, ni des moyens de nous retrouver. Jamais il n'y eut gens plus acharnés à se satisfaire du présent. Pas une minute, Henriette ne souffrit à l'idée qu'elle goûtait d'un fruit défendu. Elle m'aimait. Cherche-t-on des excuses à l'amour? A ses yeux, il n'était pas besoin de se justifier.

La séparation vint. Je vis Henriette disparaître en voiture au détour du chemin, n'essayant pas de cacher ses larmes.

Je restai seul quelques jours encore. Je ne sentais pas mon isolement. Le prix de mon bonheur était-il diminué parce que je l'avais perdu? J'étais déjà enclin, sans que je pusse en analyser les motifs avec précision à considérer toutes choses par rapport au développement de mon individualité. Plus tard quand mes lectures s'étendirent,

je me trouvai d'illustres frères dans la littérature européenne. A ce moment, ce sentiment en moi ne devait rien à l'imitation, j'aurai à en fournir une preuve bien prochaine. Ainsi la séparation me fut adoucie par la joie orgueilleuse de constater que j'étais capable d'éprouver une grande passion et aussi de la faire naître chez autrui. Je n'eus, du reste, pas la plus légère fatuité à voir que j'avais triomphé d'Henriette pas plus que je n'en avais ressenti à éprouver que madame de Francheret avait du goût pour moi. Une obscure, mais juste idée de la fatalité qui nous mène m'empêcha toujours de m'attribuer à mérite ce dont je n'étais redevable qu'à un sort heureux.

. . . . . .

Six mois après, j'étais alors un jeune étudiant mal débrouillé dans la vie de Paris, j'appris par une lettre de ma mère qu'Henriette se mariait avec un riche industriel de Marseille, gaillard à tout le poil, grand coureur de filles et de cabarets, six pieds de haut, le verbe fort.

Je ne lus pas cette lettre sans un serrement de cœur. Henriette dans les bras d'un rustre! La vilaine image!

Je m'efforçais à l'exemple des stoïciens dont les doctrines alors m'enchantaient, à raisonner, pour l'amortir, sur le coup reçu. « Je me suis trompé moi-même, me disais-je. Voilà une expérience salutaire à ton début dans la vie. Ne mets pas à l'avenir les femmes sur un plan trop élevé. Elles ne sont jamais qu'à mi-hauteur et plus près de la terre que du ciel. »

Mais cette leçon de sagesse avait un arrière-goût d'amertume qui fut longtemps à s'effacer.

Ce livre, A de l'alphabet des lettres achevé d'imprimer pour la Cité des Livres, le 15 octobre 1925, par Ducros et Colas, Maîtres-Imprimeurs à Paris, a été tiré à 440 exemplaires : 5 sur papier vélin à la cuve "héliotrope" des papeteries du Marais, numérotés de 1 à 5 ; 10 exemplaires sur japon ancien à la forme, numérotés de 6 à 15 ; 25 exemplaires sur japon impérial, numérotés de 16 à 40 ; 50 exemplaires sur vergé de Hollande, numérotés de 41 à 90 ; et 350 exemplaires sur vergé à la forme d'Arches, numérotés de 91 à 440. Il a été tiré en outre : 25 exemplaires sur madagascar réservés à M. Édouard Champion, marqués alphabétiquement de a à z et 30 exemplaires hors commerce sur papiers divers, numérotés de i à xxx.

Exemplaire N° 285

LE JOUR DU GRAND PRIX

Copyright by Pierre Benoit, 1925

L'ALPHABET DES LETTRES

LE JOUR DU GRAND PRIX

PAR

PIERRE BENOIT

B

PARIS, A LA CITÉ DES LIVRES

LE JOUR DU GRAND PRIX

Qu'est-ce qu'il y a, Medjidié? Veux-tu te taire, sale animal.

Le petit chien jaune se mit à hurler de plus belle.

— Dis-moi, Toufik, pourquoi crie-t-il ainsi?

— Il est comme cela depuis deux jours, monsieur Lacaze, répondit le jeune domestique.

Il ajouta :

— Mon avis est qu'il a dû sentir les tchétès[1].

Le maréchal des logis Lacaze fronça le sourcil.

1. C'est le nom des irréguliers, turcs ou kurdes, qui font, depuis dix ans, la vie dure à nos troupes, sur la frontière nord de la Syrie.

— Vous venez de Kéry-Kan, continua Toufik. Vous avez dû en rencontrer en route.

— Rencontrer qui ?

— Des tchétès, donc.

— Fiche-moi la paix, avec tes tchétès dit brusquement Lacaze.

— Non ? C'est bizarre. A présent, vous ne les aurez peut-être pas reconnus.

— Je vais te demander des leçons, n'est-ce pas ?

— Oh ! ce n'est pas si facile. Il n'y a pas très longtemps que vous êtes dans le pays. Moi qui y suis né, et qui suis musulman, je m'y trompe. Un brave homme qui garde ses chèvres, un aveugle qui tend la main, qui songerait à se méfier d'eux ? Ils laissent passer les gens comme vous, bien sûr, les gens montés, bien armés. Mais, s'il s'agit d'un voyageur isolé, ou même d'une automobile, au bras de ce berger, de cet aveugle, il pousse soudain une carabine. Alors, vrai, vous n'en avez pas rencontrés ?

— Veux-tu que je te tire les oreilles, mauvais singe ?

Toufik recula prudemment.

— Qu'y a-t-il pour votre service, monsieur Lacaze ?

— Où est le père Augustin ?

— Il est descendu tout à l'heure au village, voir une petite fille malade. Il ne tardera pas à rentrer.

— Il n'y a personne, ici ?

— Si, il y a le père Etienne.

— Où est-il ?

— Le voilà.

Le père Etienne sortait d'une des cabanes en torchis collées à la partie intérieure du mur d'enceinte du couvent. C'était un religieux très vieux, très grand, très maigre. Il avait des sabots, un casque colonial contemporain du sergent Bobillot, et un tablier bleu sur sa robe de bure. Il avançait, tenant devant lui ce tablier relevé par les deux coins d'en bas.

— Eh, mon père, qu'avez-vous là ?

— Ah ! pardon, monsieur Lacaze. Je ne

vous avais pas vu. Ce que j'ai là? Huit amours de petits dindons qui viennent d'éclore. Regardez-les.

Le maréchal des logis jeta un coup d'œil dans le tablier.

— Pouah! fit-il. Qu'ils sont laids.

Le trappiste referma son tablier d'un air offensé.

— Comment voulez-vous qu'ils soient, à leur âge? Vous ne direz plus cela dans quinze jours.

— Dans quinze jours, murmura Lacaze, évidemment non, je ne dirai plus cela.

Il reprit, sur un ton naturel.

— Et le père Augustin? J'aurais à lui parler.

— Il va rentrer. Passer donc au divan, en attendant. Toufik vous servira du café.

— Du café, hum! J'aimerais mieux autre chose, quelque chose de plus frais. Nous avons soif. Nous sommes venus tout d'une traite, de Kéry-Kan.

— Du vin, alors?

— Nous aimons mieux cela. N'est-ce

pas, Vieux, n'est-ce pas, Sylvestre? fit-il en s'adressant aux soldats qui l'accompagnaient.

— Pour sûr, dirent les deux cavaliers.

— Bon, bon, dit le vieillard. Le temps de descendre au cellier, je reviens.

— Ah! fit Vieux, j'aperçois le père Augustin au bas de la colline. Il commence à la monter.

La trappe de Djermak se composait de trois ou quatre bâtiments de briques crues construits au sommet d'un petit *tell.* Ils étaient entièrement clos par une muraille haute d'environ douze pieds, et qui donnait à l'ensemble l'aspect d'une forteresse. Cette disposition ne relevait ni du hasard, ni de la fantaisie : le couvent avait eu en effet à soutenir plusieurs sièges, chaque fois, notamment, qu'il avait dû servir de lieu de refuge aux Arméniens qu'on massacrait dans les environs.

Le pays, alentour, présentait un curieux mélange de rocailles, de boqueteaux, de

marécages. Au nord, les hauteurs de la région de Killis se noyaient dans une buée grisâtre. Au sud, très loin, le lac d'Antische reluisait sous le soleil comme un plat d'étain. Il régnait sur tout cela une atmosphère inquiétante et lourde. La végétation, d'un vert trop gras pour une pareille chaleur, décelait la présence sournoise de l'eau stagnante, des moustiques et de la fièvre.

Le père Etienne revenait, une bouteille dans chaque main.

— Vous ne voulez pas entrer?

— On préfère rester dehors, vous savez. On s'imagine qu'il y a un peu d'air.

Le sous-officier trinqua avec ses hommes. Pendant ce temps, le religieux donnait lui-même à boire aux chevaux. Il les palpait, de la mâchoire au jarret, en connaisseur.

— C'est vrai, dit Lacaze, le regardant faire, vous avez servi aussi dans la cavalerie?

— Cela ne date pas d'hier, dit le trappiste.

— Où ?

— Aux chasseurs d'Afrique.

— Voici le père Augustin, fit Vieux.

Le père Augustin exerçait les fonctions de supérieur de la trappe de Djermak, en remplacement du titulaire, mort depuis plus d'un an, et auquel on ne se pressait pas en haut lieu de donner un successeur. Misérable trappe de Djermak ! Deux religieux français, trois frères indigènes, et le petit serviteur Toufik ! Elle avait pourtant un glorieux passé. Actuellement, elle pâtissait de l'instabilité politique et militaire de cette région, frontière contestée entre la Turquie et la Syrie. On attendait, pour la reconstituer, la fin de cette incertitude. Pour l'instant, le père Etienne et le père Augustin restaient seuls à se débattre au milieu des innombrables charges qui incombent à deux religieux dans un pays sur lequel s'acharnent à la fois la misère et le brigandage, la guerre et la malaria.

Leurs voisins français les plus rapprochés étaient les spahis du poste de Kéry-

Kan, distant d'une trentaine de kilomètres de Djermak.

— Monsieur Lacaze, s'exclama le père Augustin, petit homme d'environ cinquante ans, aussi jovial et rond que le père Etienne était sec et taciturne, que je suis heureux de vous voir! Et quel bon vent?...

— Le vent! fit le sous-officier, désignant du doigt son front constellé de gouttes de sueur.

— Est-ce que vous avez pris quelque chose?

— Oui. Mais plus on boit, plus on a soif, et plus on a chaud.

Il demeurait debout, tournant et retournant son casque, l'air ennuyé.

— Passez avec moi au divan, dit le père Augustin, qui venait soudain de comprendre que le maréchal des logis avait à l'entretenir en particulier.

Ils pénétrèrent dans une salle assez obscure, meublée de guéridons incrustés d'une nacre grossière, et de banquettes que garnissaient quelques coussins étiques.

Le petit Toufik les avait suivis. Il donnait, de-ci, de-là, des coups de plumeau, tapotait les coussins.

Attendant d'être seul avec le père, Lacaze avait pris sur une des tables un journal qui y traînait.

— Fichtre, dit-il. Un numéro du 24 mai, et nous ne sommes que le 9 juin. Vous n'avez pas trop à vous plaindre du courrier.

— Nous l'avons eu cette semaine plus tôt que de coutume, en effet.

— Voyons les nouvelles de Paris. *Séances de la Chambre, du Sénat...* bon! *Chronique théâtrale, hippisme...* Ah! le Grand Prix se court cette année le 12 juin... dans trois jours. Cela nous fait une belle jambe, n'est-ce pas, mon Père, de savoir que le Grand Prix se court dans trois jours.

D'un haussement d'épaule, le père Etienne manifesta une indifférence absolument dénuée de rancœur.

— Est-ce que vous avez, commença-t-il, quelque chose de neuf?...

Il s'arrêta. D'un coup d'œil, le sous-officier venait de lui désigner le petit domestique.

— Toufik, ordonna-t-il, va nous chercher du café.

Toufik sortit lentement.

— Alors, qu'y a-t-il ?

Le maréchal des logis eut une moue.

— Rien de bon, mon père.

— Quoi ?

— Un ordre est arrivé ce matin...

— Ah ! fit le père, j'ai compris. Vous vous en allez.

Lacaze baissa la tête.

— Ce n'est pas de nous que vient l'ordre, vous le pensez. En raison des circonstances, de la menace de plus en plus pressante des Turcs, réguliers et irréguliers, il est vrai qu'on vient de décider de reporter plus au sud une partie de la ligne Alep-Alexandrette, *« momentanément »,* dit l'ordre. Le poste d'El-Hammam se replie sur Katma, et notre poste à nous sur Baïlan.

— Sur Baïlan, sur Baïlan, répéta le

père. Savez-vous que c'est grave, cela ?

Le sous-officier ne répondit pas.

— Est-ce que cette décision n'a pas été prise de façon un peu précipitée ?

— Mon père, dit Lacaze avec émotion, croyez bien au contraire, d'après ce que je sais, qu'on a attendu jusqu'à la dernière minute. Un gros d'infanterie est repéré par les aviateurs. D'autre part, nos espions nous signalent un peu partout des tchétès plus nombreux que des mouches. Tout cela manœuvre pour couper la ligne El-Hammam-Kéry-Kan. Nous ne pouvons rien faire sur nos emplacements actuels. A Baïlan, ce sera autre chose. Nous aurons la montagne, et au besoin les canons de la flotte. D'ailleurs, je vous le répète, l'ordre dit : *momentanément.*

— C'est très joli, fit le père, mais ce momentanément-là suffira au massacre de tous les chrétiens d'ici.

Lacaze allait répondre, mais Toufik entra, apportant le café. Il se tut.

Lorsque, de nouveau, ils furent seuls,

le trappiste dit en souriant au sous-officier :

— Vous avez l'air de ne pas aimer beaucoup Toufik.

— J'avoue que sa tête ne me revient guère. Et puis, croyez-vous que son manège m'échappe ? Il passe son temps à écouter aux portes.

— Il est curieux, comme tous les enfants de son âge. Mais, je vous assure, c'est une bonne nature. Il nous est très dévoué.

— Hum ! Vous m'excuserez si je le vois très bien au nombre des objets que vous allez avoir à laisser ici.

— A laisser ici ?

— Eh oui ! C'était ce que je commençais à vous expliquer. Vous n'avez pas pensé tout de même qu'on nous a envoyés ici uniquement pour vous apprendre que nous vous tirions là notre révérence et que nous vous laissions en plan.

— Vous avez des instructions pour...

— Oui, mon père ; mieux que des intructions, un ordre. Nous évacuons Kéry-Kan après-demain matin samedi, extrême limite.

Et j'ai ordre de vous emmener ce soir même, si possible, avec moi.

— Cher monsieur Lacaze, dit posément le père Augustin, faites-moi l'honneur de me prêter un peu d'attention. Je suis ici depuis quatorze ans. Le père Etienne y est depuis trente-et-un ans. Pourquoi voulez-vous que nous nous en allions aujourd'hui?

— Parce que, jusqu'à présent, on ne vous en a pas donné l'ordre, mon père. Nous devons admettre que ceux qui ont donné cet ordre savent ce qu'ils font mieux que moi, et que vous.

— C'est l'autorité militaire qui a pris cette décision.

— Naturellement.

— Je ne relève pas d'elle.

— Vous êtes Français, vous relevez d'elle.

— Admettons. Elle nous donne l'ordre de partir, d'abandonner ces misérables populations?

— Non, mon père. L'ordre englobe les populations dont vous parlez. A combien

estimez-vous le nombre des habitants du village de Djermak?

— Une vingtaine de familles chrétiennes. Soit environ cent personnes.

— Eh bien, nous sommes chargés de protéger l'évacuation de ces gens-là, et des autres, sur Alexandrette.

— C'est la ruine pour ces malheureux.

— Ecoutez donc, mon père, je n'y suis pour rien. S'ils ne partent pas ce soir, demain, au plus tard après-demain, ils seront pis que ruinés, ils seront morts.

— Vos renseignements concernant l'avance ennemie sont certains?

— Certains.

Le religieux réfléchit une seconde.

— C'est bien, j'obéirai, fit-il.

— Parfait, dit Lacaze. Maintenant, il s'agit de procéder avec méthode et rapidité. Nous devons bien compter dix heures pour permettre à la population du village — vieillards, femmes, enfants, hommes valides poussant devant eux des vaches et des moutons — de franchir les trente kilo-

mètres qui séparent Djermak de Kéry-Kan. Il va être midi. Faites le nécessaire pour que les vieux et les éclopés forment un premier convoi qui partira ce soir vers quatre heures. Je les accompagnerai, et réquisitionnerai en route tout ce qui pourra servir à transporter les plus fatigués. Quant aux autres... Allons bon, qu'est-ce qu'il veut encore, celui-là ?

Toufik venait de montrer son nez dans l'entrebâillement de la porte.

— C'est pour savoir si je dois donner de l'orge aux chevaux des soldats.

— Donne-leur-en, et laisse-nous, une bonne fois, dit le père.

— Je vous dis qu'il nous espionne, fit Lacaze. Les tchétès ne sont pas assez bêtes pour ne pas déjà avoir des gens à eux dans le village. Je parierais... Où en étais-je ? Ah ! oui. Quant aux autres, ceux qui sont capables de faire le trajet en une seule étape, qu'ils passent la nuit à rassembler leurs hardes et leurs animaux, tout ce qu'ils pourront emporter, quoi ! sans risquer

d'embouteiller le convoi. Départ demain matin au petit jour, de façon à être vers midi à Kéry-Kan. Ah! là! Je crois que ce sera une jolie pagaïe! Car vous pensez bien que vous n'êtes pas les seuls. Il y a bien vingt villages que les camarades sont en train de déménager de la sorte. Bon Dieu de bon Dieu, avoir cru que le canon de l'armistice signifiait la fin de toutes ces saloperies, et, moins de deux ans après, les voir recommencer de plus belle!... Les hommes sont de jolis cochons, mon père.

— Il est certain qu'ils ne peuvent pas grand'chose sans la grâce divine, murmura le Père Augustin qui, nonobstant sa bonne humeur naturelle, s'était toujours senti un faible pour la doctrine de l'évêque d'Ypres.

*
* *

Le pitoyable exode des réfugiés commença quelques heures plus tard. Insister sur de telles scènes est d'un effet trop facile

pour le narrateur. Il se bornera à constater qu'à partir le premier dans de telles conditions, le maréchal des logis Lacaze était loin d'avoir gardé pour lui la tâche la moins ingrate.

Le lendemain matin, à l'aube, ce qui restait du village de Djermak était massé devant la porte de la Trappe. Vieux et Sylvestre essayaient de mettre de l'ordre dans cette cohue.

— Nous n'avons rien oublié ? demanda le Père Augustin au Père Etienne.

— Mon Père dit celui-ci, j'ai à vous parler.

— A me parler ? Vous me direz en route ce que vous avez à me dire.

— C'est que, précisément, cela ne me sera pas possible. Mon Père, je m'excuse de m'y prendre si tard. Il m'a fallu le temps de la réflexion, et j'ose dire que la nuit m'a porté conseil. Je désire rester ici.

Les deux religieux se regardèrent gravement.

— Mon Père, dit le Père Augustin, j'ai

reçu un ordre, je l'exécute. Pourquoi n'en faites-vous pas autant?

— C'est votre devoir, à vous, répliqua le Père Etienne. Vous avez à assurer le salut de ces pauvres gens. Votre présence au milieu d'eux est à la fois nécessaire et suffisante. Puis, vous êtes moins ancien que moi ici. C'est quelque chose, mon Père, de quitter un endroit où l'on vit depuis plus de trente ans. Inutile de dire que si vous me donnez l'ordre de m'en aller, je vous suivrai. Je vous demande seulement, cet ordre, de ne pas me le donner. Ce serait le premier que j'exécuterais à contre-cœur. Il me semble que vous partant et moi restant, les trappistes de Djermak auront accompli tout leur devoir. Enfin, j'ai du travail ici.

Le Père Augustin haussa les épaules.

— Du travail!

— La vigne d'abord, mon Père. Puis la basse-cour. Huit petits dindons viennent d'éclore, et j'attends pour la semaine prochaine pas mal de petits canards.

— Les tchétès, avant longtemps, se chargeront de les soigner à leur manière, vos petits dindons et vos petits canards.

— Précisément, dit le vieillard avec son doux entêtement. Tandis que, si je suis là, ils ne leur feront aucun tort. Vous me permettrez, en effet, mon Père, de vous rappeler que je suis ici depuis trente-et-un ans. J'ai traversé des époques qu'on s'est accordé pour proclamer des plus critiques, celles des massacres d'Adana, de Diarbékir, alors qu'on exposait à l'étal des bouchers de la viande de chrétien. Jamais je n'ai été inquiété. C'est peut-être l'effet d'une intervention de la Providence. Mais alors je reconnaîtrais bien mal cette intervention en abandonnant mon poste devant un péril que rien ne fait présager plus redoutable que ceux dont je viens de parler.

— Que vous dire? murmura le Père Augustin.

— Rien, sinon me souhaiter bonne chance, de même que je vous souhaite, moi, un prompt retour. Vous connaissez

assez le pays pour admettre que ce que je vous ai dit est exact : si je reste, il y a quatre-vingt-dix chances sur cent pour que le monastère soit respecté. Si je pars, il y a cent chances sur cent pour qu'on n'en retrouve plus pierre sur pierre. De nous d'eux, il est juste que l'un parte, il est juste que l'autre reste.

— Partez alors, dit le Père Augustin, et je resterai.

— Mon Père, dit l'autre, vous oubliez que vous ne savez pas le turc. Si je ne savais pas le turc, je partirais. Allons le temps presse, dites-moi au revoir.

— Ah ! fit le Père Augustin, que n'avons-nous un supérieur ! Il aurait bien trouvé le moyen, lui...

— Il aurait parlé comme je viens de le faire. Embrassons-nous, mon Père, j'ai la certitude que vous serez de retour avant peu de temps. Alors, arrivant au bas du coteau, et voyant fumer la cheminée de la Trappe, vous comprendrez, mieux que vous ne pouvez le faire maintenant, que vos

craintes à mon égard étaient vaines, que j'ai eu raison.

— Mon Père, cria Vieux, qui avait fini par donner à son monde une apparence de cohésion, on va être en retard.

— Medjidié, appela le Père Etienne, viens ici.

Il attacha une corde au collier du petit chien jaune.

— Tenez, mon Père, emmenez-le avec vous. Il est indiscipliné. Il a la manie de crier hors de propos après les nouveaux arrivants. J'aurais peur qu'il ne m'attirât des histoires, et à lui aussi. Emmenez-le.

— Tout le monde est présent, dit le cavalier Sylvestre.

— Et Toufik? demanda le Père Augustin.

— Où est-il, ce maudit gamin ?

— Il aura pris les devants, dit le Père Etienne.

*
* *

Resté seul, le vieillard commença par allumer sa pipe. Puis, s'étant armé d'un

balai, il commença à débarrasser les abords de la Trappe des détritus accumulés par les réfugiés. Il en eut pour toute la matinée. Autour de lui, sous le lourd soleil nuageux, les collines paraissaient désertes ; un pesant silence régnait sur la campagne morte.

Le Père Etienne n'était pas impressionnable. Il éprouva néanmoins le besoin de peupler un peu cet isolement. Un vieil air d'Afrique lui revint, qu'il se mit à siffloter :

Heureux celui qui meurt dans les batailles,
Sous son drapeau, près de ses vieux amis...

— Le drapeau, dit-il. Tiens, est-ce que les rats n'ont pas mangé le nôtre ?

Il se rendit à la sacristie. Dans un coffre, il y avait un grand drapeau tricolore, donné, une dizaine d'années plus tôt, par les officiers d'un croiseur français de passage à Alexandrette.

Il monta sur la terrasse du couvent et le hissa au mât qui y était planté. L'étamine pendit, inerte, contre la hampe.

— Ce soir à six heures, il y aura un peu d'air, et il flottera.

Il descendit de la terrasse. Une sorte d'allégresse rendait ses vieilles jambes plus alertes que d'ordinaire. Il gagna le cellier, alluma une bougie, et, ayant déplacé une barrique, découvrit une excavation d'où il se mit à retirer avec précaution des objets bizarres, des objets qui, sous la lueur jaune, ressemblaient à de grosses oranges luisantes et grises.

C'étaient des grenades à main, récoltées soigneusement pendant la retraite de l'armée germano-turque.

Il remit en place la première barrique, et en fit pivoter une seconde. Là, il y avait des fusils. Il en prit deux. Derrière une troisième barrique, il trouva des cartouches et un clairon.

Il passa la cordelière du clairon autour de son cou, accrocha par leur bretelle les fusils à chacune de ses épaules, et plaça les cartouches dans son tablier relevé par les coins comme pour les petits dindons. Ainsi

équipé, il remonta dans la cour du monastère.

Le mur d'enceinte, fort épais, avait été réparé deux ans plus tôt. Il constituait un obstacle d'autant plus redoutable pour un ennemi du dehors que deux de ses faces seulement avaient à être défendues. Les deux autres, dominant le ravin absolument à pic en cet endroit, défiaient toute tentative d'escalade.

Un certain nombre de meurtrières étaient ménagées avec assez d'art dans le mur. Le Père Etienne déposa un de ses fusils à côté de chacune de celles qui encadraient la porte. Au pied de toutes, il mit de petits tas de cartouches.

— De toute façon, je ne tirerai pas le premier, murmura-t-il.

Il vérifia les ferrures de la porte. Elles étaient formidables. Il eût fallu du canon pour en venir à bout. La vache et les chèvres du couvent cherchaient aux alentours leur provende; il les fit rentrer et ferma la porte.

Lorsqu'il eut terminé son inspection, les premières étoiles commençaient à briller au ciel. Satisfait de sa journée, il prit un escabeau et monta sur la terrasse. Il s'assit, alluma une nouvelle pipe. Sa tranquillité, son bien-être étaient si profonds que songeant aux misérables de ce pays qui, en ce même instant, étaient en proie aux embûches de la nuit et de la route, il s'accusa d'égoïsme.

Soudain, il entendit contre la porte d'entrée, au dehors, un grattement suspect. Se penchant légèrement au-dessus de la muraille, il regarda. Mais l'ombre était totale. Il ne vit rien. Il descendit avec précaution. Le grattement reprit de plus belle. Un petit jappement plaintif répondit à son *« qui va là »*.

C'était Medjidié qui avait rompu sa corde et qui revenait.

La journée du lendemain fut plus calme et plus tranquille encore. Le dimanche matin, au petit jour, comme le Père Etienne était assis sur la terrasse à la même place,

en train de faire sa provision d'air frais pour la journée, Medjidié, subitement cria. Le religieux eut juste le temps de baisser la tête. Un bourdonnement pareil à celui d'un frelon, un flac faisant jaillir le plâtre de la muraille, et presque aussitôt des détonations de fusils se mirent à crépiter là, tout près, dans la vallée.

*
* *

Abrité derrière une roche, Irak bey suivait d'un œil ennuyé, avec ses jumelles, les tentatives de ses hommes pour s'emparer de la Trappe.

C'était un homme de taille moyenne, svelte dans un costume kaki fort élégant, avec ceinturon et baudrier de cuir fauve. Il portait le kalpak kémaliste. Sorti de l'école des tribus de Constantinople, officier à l'état-major de Djemal Pacha pendant la guerre, il était actuellement le chef incontesté des tchétès d'Alep à Alexandrette. C'étaient les maladresses commises

à son égard par notre administration en Cilicie qui l'avaient rejeté entre les bras des Turcs. Depuis un an, il nous avait tué beaucoup de monde. Il était trop civilisé pour vouloir paraître cruel. Il avait l'art de disparaître lorsqu'il jugeait venu le moment de laisser ses subordonnés se détendre à l'aide de quelques atrocités.

— Nour, appela-t-il.

Nour, une espèce de brute géante, accourut.

— Nour, Hassan a-t-il réussi ?

— Hassan, Excellence, vient d'être blessé à mort.

— Cela fait le septième depuis ce matin, maugréa Irak bey, pour une méchante affaire qui n'aurait dû durer qu'un quart d'heure. Quel est l'idiot qui a commencé à tirailler, alors qu'il était élémentaire d'entrer dans le couvent l'arme à la bretelle ?

— C'était Djewad, Excellence. Il est mort, lui aussi, juste au moment où...

— Chut, fit Irak bey, un doigt sur ses lèvres. Qu'est ceci, à présent ?

L'étonnement se peignit sur le visage des deux hommes. De la trappe, une sonnerie s'élevait, crépitante sous le soleil ardent. Un clairon jetait à toute volée ses notes pressées et triomphantes.

Irak bey s'asséna sur le plat du leggin un coup de son stick.

— L'enfant, où est l'enfant? Qu'on aille me le chercher.

Moins d'une minute après, Nour amenait le misérable petit Toufik, blême.

— Entends-tu ce clairon, fils de chien? demanda Irak bey.

Toufik tremblait de tous ses membres.

— Excellence...

— Tu l'entends? Eh bien, écoute-moi. J'ai mieux à faire qu'à perdre une journée au siège de cette bicoque. Je vais laisser ici Nour et huit hommes. Cela suffira pour prendre la Trappe. Tu nous avais juré qu'elle n'était défendue que par un vieillard, alors que balles et coups de clairon en jaillissent comme si une compagnie entière s'y était retranchée. Si donc les nôtres, quand ils

entreront là, y trouvent plus d'un homme, au lieu de la récompense convenue tu recevras sur la plante des pieds autant de coups de bâton qu'il t'avait été promis de piastres.

— Ce n'est pas ma faute si vous avez perdu du monde, Excellence, ni si vous risquez de continuer à en perdre, dit Toufik, qui avait repris un peu de son aplomb. Si l'on m'avait écouté, j'aurais conduit vos hommes jusque dans la cour intérieure de la Trappe, sans éveiller les soupçons du vieux. Au lieu d'agir ainsi, on lui a tiré dessus dès qu'on l'a aperçu et on l'a manqué. Cela n'a pas guéri vos hommes. Il en a déjà tué sept, parce qu'ils s'obstinent à tirailler à découvert, au lieu de suivre mon conseil.

— Quel conseil?

— Il y a six meurtrières dans la muraille de la Trappe, Excellence. J'en ai indiqué l'orifice exact aux tireurs. Le Français est forcé d'y apparaître. Que six soldats choisissent chacun une meurtrière,

qu'un septième agite son kalpak au-dessus d'un rocher. Le vieux tirera, et en même temps chacun des six guetteurs. A la troisième ou quatrième fois, on finira bien par l'atteindre.

— Cet enfant est plus intelligent que vous tous réunis, dit Irak bey. Nour, garde-le auprès de toi, et fais exécuter à la lettre ce qu'il a dit. Au revoir. Dès que la Trappe sera prise, tu y laisseras une garde de quatre hommes et tu viendras me rejoindre avec le reste à Kéry-Kan.

— Et le Français, quand nous aurons pris la Trappe, s'il est encore vivant?

D'un geste excédé, Irak bey signifia à Nour qu'il n'avait pas le temps d'entrer dans de tels détails.

*
* *

Tout se passa comme Toufik l'avait prévu. Vers cinq heures, la fusillade cessa tout à coup. Nour, élevant par trois fois son kalpak en l'air, ne réussit plus à provoquer

un seul coup de fusil. Les tchétès attendirent que la nuit fût à peu près tombée. Alors, se faisant la courte échelle, ils escaladèrent la muraille. Près de la meurtrière de gauche, ils trouvèrent le père Etienne, adossé à une pile d'énormes poutres rassemblées là quelques jours auparavant, en vue de réparations à la toiture. Il avait une balle dans l'épaule. A côté de lui, il y avait le cadavre du petit Medjidié, tué dès les premiers coups de feu.

Nour prit le temps de faire manger et boire ses hommes et ses bêtes. Puis, ils partirent au grand galop sur les traces d'Irak bey. Conformément aux instructions données par ce dernier, quatre Tchétès étaient restés à la Trappe.

La nuit était belle. Ils avaient allumé du feu au milieu de la cour pour faire le café. Les étincelles montaient en brasillant dans l'ombre rouge.

Les quatre hommes, accroupis, fumaient, commentant les événements de la journée. Non loin de là, le père Etienne disait son

chapelet. D'un léger mouvement qu'il fit, sa blessure se remit à saigner. Il poussa un léger soupir.

— Tiens, c'est vrai, il est toujours là, dit un des gardiens.

Ils se levèrent, allèrent vers lui. Celui qui venait de parler prit l'extrémité du chapelet :

— Qu'est-ce que c'est que cela ? demanda-t-il en désignant la croix qui terminait le rosaire. C'est ton bon Dieu, n'est-ce pas ?

Le père Etienne inclina la tête.

— Tu l'aimes beaucoup, je pense, ton bon Dieu ?

— Oui.

— Alors, tu ne serais certainement pas fâché de mourir de la même façon que lui.

— Sans doute.

— Qu'il en soit fait selon ta volonté.

Ils fabriquèrent sans se hâter une croix à l'aide de deux grosses poutres qui se trouvaient là, puis, ayant dépouillé le vieillard de ses habits, ils le crucifièrent.

LA DÉSERTION DE JACQUES ARNEGUY

Ce fut le jeudi soir que Jacques Arneguy, soldat de 1re classe au 49e d'infanterie, décida de déserter. Sa permission expirait le samedi. Il devait prendre, ce jour-là, à Saint-Jean-Pied-de-Port, le train de quatre heures trois du soir, qui le descendrait à Bayonne à cinq heures trente-cinq, pour être dirigé, de là, après la halte indispensable à Noisy-le-Sec, vers Fismes, puis vers le Chemin-des-Dames, entre Pontavert et Bourg-et-Comin. Les paysans de France, de 1914 à 1918, ont accru prodigieusement les connaissances géographiques que leur promettait l'instruction obligatoire.

Ce jeudi soir, donc, Jacques Arneguy, de la commune d'Urepel (Basses-Pyrénées), alla faire le tour de la petite terre dont il était le métayer. Les labours bruns fuyaient sous le ciel jaune. Dans des haies, des oiseaux s'ébattaient : des mûriers gris, des mûriers rouges. De temps en temps, la fuite d'un merle. Jacques Arneguy dénombra ses misérables richesses. Il pensa au temps où il ne rendait pas compte de son bonheur, puis au 2 août 1914, où il avait rejoint, à Bayonne, le dépôt du 49e, avec la feuille rose du fascicule, une paire de chaussures, deux jours de vivres, et une grande gaîté grave. Il y avait deux ans de cela, et le contrat lui semblait être faussé. Jamais blessé, il en avait tant vu, de ses camarades, depuis cette date, abandonner le régiment. Jacques aurait tout accepté, sauf être dupe. Aussi, ce soir-là, assis sous un bouquet de hêtres, les pans effrangés de sa capote mêlant les glaises de l'Aisne aux glaises béarnaises, il décida de déserter.

— Encore, si c'était contre les Espagnols, pensa-t-il en son cœur de Basque.

Il revint vers la maison, écrasée sous un toit de briques.

En route, il vit les terres que son absence laissait incultes. Des pies et des corbeaux jacassaient au milieu. Jacques frappa des mains pour les faire envoler.

On ne voyait plus les montagnes. La nuit était tombée quand il arriva. La cour de la métairie était pleine de meuglements. Dans une petite cabane en planches, c'était tout un remue-ménage de poules, cherchant leur place pour dormir.

— Bonsoir, dit Jacques en pénétrant dans la cuisine.

Les assiettes étaient rangées sur la table. Marie Arneguy remuait le bois incandescent de la cheminée. Deux convives étaient déjà attablés, le petit Jacques, le fils de Jacques et de Marie, âgé de cinq ans, et un jeune valet de ferme, classe 1918, qui venait de s'engager, pour partir dans l'artillerie.

Jacques Arneguy s'assit au bout de la table. Il fit, sur le pain, le signe de la croix. Devant lui, il voyait au mur accrochés, son casque, ses musettes, sa baïonnette.

En silence, Marie les servit.

Comme elle avait dû être belle. Mais, sous la lampe, on ne voyait que ses poignets rouges, crevassés par les rudes tâches.

— Qu'y a-t-il de nouveau? demanda Jacques?

— On vient, dit Marie, de supprimer l'allocation à Jeanne Duhalde, dont le mari a déserté.

— Ah! dit Jacques.

Il vida son verre.

— C'est demain la foire d'Espelette?

— Oui, dit le petit valet.

— J'irai, dit Jacques. Je veux voir le prix des bœufs.

— Il faudra te lever matin, dit sa femme.

— A quatre heures, répondit-il.

Il hésita, puis :

— Marie!

— Quoi?

— Donne-nous du rhum; Joseph en prendra bien un peu.

Elle le regarda de ses grands yeux tristes et calmes.

— Je vais d'abord coucher le petit, dit-elle.

Elle emporta l'enfant endormi. Puis elle servit deux lourds verres à pied, qu'elle emplit à moitié de rhum, et alla s'asseoir, tache noire, à côté du feu mourant.

— A ta santé, Joseph, dit gravement Jacques. Tu t'endors, mon garçon...

Marie enleva les verres. Le petit valet s'en alla, les poings dans les yeux.

— Tu viens? dit-elle à Jacques.

— J'ai besoin de faire le compte de mon prêt, répondit-il : le sergent-major me doit de l'argent.

Elle posa sur la table une feuille de papier quadrillé, une fiole d'encre, un porte-plume et le calendrier des postes.

— Réveille-moi, si tu veux que je te fasse chauffer du lait, dit-elle.

— Ce n'est pas la peine, dit Jacques.

Il la serra dans ses bras. Elle le regarda avec étonnement, puis disparut.

Resté seul, Jacques Arneguy essaya d'écrire. Il s'aperçut qu'il tremblait. A pas de loup, il alla vers l'étagère, y prit la bouteille de rhum, s'en versa un grand verre qu'il but d'un trait, puis écrivit :

« Ma chère femme,

« Il ne faut pas m'en vouloir. Je m'en vais. C'est trop dur, vois-tu ! La dernière fois, nous avons été pris sous un tir d'obus de 210. Il n'y a que le petit Sallabery, d'Ossès et moi, qui avons échappé. Je suis le seul père de famille de la section, et classe 1906 encore ! A la prochaine fois, je n'en reviendrai pas. Alors, je m'en vais. Je t'écrirai d'Espagne, puis de Buenos-Aires, où je vais tâcher de rejoindre l'oncle Adrien. J'emporte six cents francs, pour le passage. N'envoie plus le petit à

l'école, parce qu'on pourrait lui faire des misères à cause de moi. Il te reste onze cents francs. Cela te permettra de vivre jusqu'au moment où je t'enverrai de quoi venir me rejoindre. »

Il ajouta quelques maladroites paroles d'affection, signa, puis ayant ployé le papier en quatre, le plaça en évidence dans une de ses musettes.

Alors, il s'assit devant le feu mort jusqu'au moment où le froid entrant par les fenêtres et la porte mal jointes, le força à s'aller coucher.

Il ne dormit pas. Vers trois heures il se leva, passa dans la cuisine, où il revêtit ses habits du temps de paix, le pantalon et la chemise de toile blanche, la veste et le béret bleu, chaussa des espadrilles. Il chercha à tâtons la bouteille de rhum, en but une gorgée.

Il faisait nuit encore. Il frotta une allumette, revint dans la chambre, regarda, tant que l'allumette brûla, Marie et le petit

Jacques qui dormaient... Puis, dehors, il se mit à marcher, très vite.

Connaissant depuis l'enfance tous les sentiers, il n'avait pas peur de faire de mauvaises rencontres. Peur! quand on a été à la bataille de Marchais-en-Brie, quand on a tenu les tranchées de la Vallée-Foulon, celles d'Hurtebise, quand on a pris son repos dans l'horrible petit village d'Oulches, démoli, de quoi peut-on avoir peur! Pourquoi, cependant, en passant la frontière d'Espagne, Jacques Arneguy tremble-t-il. Ah ! sans doute, de vieux restes du terrorisme militaire : le conseil de guerre, les terribles sanctions tracées en caractères minuscules sur le livret racorni par un trop long séjour dans la patelette du sac. Et pourtant, voilà la frontière franchie, et plus que jamais, Jacques Arneguy tremble...

Il était onze heures, quand, ayant laissé sur sa gauche Roncevaux et le mont Altabiçar, tout plein de belles fougères où chantent les perdrix grises, il arriva au

village de Burguete. Il avait une soif effroyable. Il entra à l'Hôtel des Postes ; s'y fit servir, lui, le basque sobre, coup sur coup, deux absinthes.

— Je suis libre, libre, se répétait-il.

De Burguete on gagne Pampelune. A Pampelune, il y a le chemin de fer qui conduit à Bilbao, à Portugalete, où frémissent, dans l'eau glauque du Nervion, les grands vapeurs, qui emportent les misérables Basques vers les rives salvatrices, l'Argentine, l'Uruguay, où des émigrants de par ici sont devenus chefs d'Etat.

— J'émigre, j'émigre, murmura Jacques Arneguy en terminant sa deuxième absinthe. Je ne déserte pas !

Des gens causent, à une table, à côté de lui. Ce sont aussi des Basques, mais des Basques espagnols. Ils commentent un journal arrivé à l'instant de Pampelune. Les gens parlent de la guerre, de la guerre de France. Jacques écoute ce que disent ses frères d'au delà les monts.

Ils lisent un communiqué bizarre. On

annonce que les Français ont perdu la ligne Paissy-Craonnelle, les Creutes, le poteau d'Ailles, la ferme de Cuissy, et se sont repliés sur les hauteurs de Beaurieux.

— La ferme de Cuissy, dit Jacques. Jamais de la vie !

Il se souvient qu'il a dormi dans cette ferme, qu'il y a joué aux cartes. On ne prend pas comme cela la ferme de Cuissy !

— La ferme de Cuissy, répète-t-il, jamais de la vie !

Il s'avance vers ses frères Basques, il leur offre à boire. Il leur explique que l'on ne prend pas comme cela la ferme de Cuissy, une ferme à quatre kilomètres des lignes, protégée par quatre rangées de tranchées, des tranchées défendues par le 18e de Pau et le 49e de Bayonne, des régiments basques !

Les invités hochent la tête, sans répondre. Leurs regards étonnés se portent sur le poignet de Jacques Arneguy. Ah ! la plaque d'identité, Jacques l'a oubliée. En rougissant, il ramène sur elle la manche de sa veste.

Ses compagnons d'apéritif l'ont abandonné.

Jacques plonge sa tête dans ses mains. Avec une netteté forcenée, il évoque les choses les plus impitoyables : les relèves avec les boyaux pleins d'eau, où l'on butte en marchant dans les puisards invisibles, les cadavres qui surgissent après les pluies hors des tranchées, et ceux qui sont là-bas, depuis septembre 1914 entre les lignes, avec le pantalon rouge délavé de la bataille de la Marne ; l'obus qui éclate en plein dans une section tassée, feu d'artifice de chair humaine ; les blessés qui courent en tous sens, sur un pied coupé, en appelant : maman, maman ; et toutes ces choses enfin qu'il faut taire quand on les a vues, parce qu'il y a une facilité trop horrible à les décrire.

Il évoque tout cela, Jacques Arneguy, le pauvre diable de métayer, l'homme qui ne sait pas tourner les obus, le nettoyeur de tranchées, le déserteur... La diligence pour Pampelune quitte Burguete à trois

heures. Demain, Jacques, tu peux être à Bilbao, d'où partent les grands navires. Ta femme et ton enfant iront te retrouver là-bas. Allons, Jacques, mon garçon, songe qu'ici-bas il n'y a qu'une chose qui compte, c'est la vie. A l'école, où sous menace de pénalité, t'envoyèrent tes parents, on t'a assez répété ce refrain. Si tu l'entonnes maintenant, on aurait vraiment mauvaise grâce à t'en faire grief.

. . . . . .

La nuit était tombée quand Jacques Arneguy repassa la frontière.

— Tu es en retard, lui dit sa femme, quand il rentra.

— J'ai rencontré des amis à Espelette, dit-il.

Il alla vers sa musette. La lettre écrite la veille était à la même place. Jacques la prit et la jeta au feu.

— Il faut te coucher de bonne heure, dit Marie. Tu ne dormiras pas beaucoup la nuit prochaine, entre Bayonne et Bordeaux. Ces permissions passent bien vite.

— Bien vite, dit Jacques.

— Rien de nouveau ? demanda-t-elle quand ils eurent dîné.

Il répondit :

— Rien.

UNE PERMISSION

Mon capitaine, j'ai à vous parler.

La compagnie était au repos, dans un petit village dévasté. Le capitaine, entouré du sergent-major, du fourrier et des caporaux d'ordinaire, vérifiait des factures, signait des pièces. Il s'interrompit...

— Qu'est-ce qu'il y a Angibault? demanda-t-il.

— En particulier, mon capitaine, si vous le voulez bien.

— Ah! fit l'officier.

Sans surprise apparente, il continua son travail. Au bout de cinq minutes, il congédia son monde.

Le soldat était toujours là, debout, dans un coin de la pièce.

— Approchez-vous.

L'homme obéit.

— Qu'avez-vous à me dire ?

— Mon capitaine, je voudrais une permission de quarante-huit heures.

C'était un soldat d'une quarantaine d'années, petit, blond, un peu chauve. Une physionomie banale. Rien qui attirât l'attention, sauf la Croix de guerre avec quatre étoiles. Les citations d'Angibault, modestes comme lui-même, n'avaient jamais pu dépasser la division.

— Une permission de quarante-huit heures, dit l'officier. Vous savez bien que c'est impossible. Il n'y a pas huit jours que vous revenez de votre permission de détente.

Il ajouta :

— En outre, nous remontons demain soir aux tranchées.

— Mon capitaine, répéta l'homme, je voudrais une permission de quarante-huit heures.

L'officier le regarda avec plus d'attention.

— Vous êtes marié, Angibault?

— Oui, fit l'autre, impassible.

— Vous avez des enfants?

— Non, mon capitaine.

— C'est votre femme qui est malade?

— Non, mon capitaine.

— Alors?

— Têtu, le soldat répéta :

— Je voudrais une permission de quarante-huit heures.

Le capitaine le regarda encore, réfléchit.

— Vous avez tort, Angibault, de ne pas vouloir vous confier à moi. Mais vous êtes un bon soldat. Depuis trois ans que vous êtes au front, vous n'avez jamais rien demandé. Vous n'avez jamais été évacué. Où habitez-vous?

— A Nanteuil-Saacy, près de la Ferté-sous-Jouarre. Je suis fermier.

— Quand voulez-vous partir?

— Tout de suite, mon capitaine.

— Quand serez-vous de retour?

— Peut-être demain soir. Si je demande

quarante-huit heures, c'est pour être plus sûr... Et pour faire un compte rond.

Le capitaine avait pris un titre de permission, qu'il signa et tamponna.

— Voici. A présent, je vous demanderai deux choses : d'abord d'être exact, ensuite de vous arranger pour qu'on s'aperçoive le moins possible de votre absence. C'est une faveur exceptionnelle que je vous accorde. Je ne veux pas être assailli de demandes analogues.

Angibault se borna à dire :

— C'est entendu, mon capitaine. Tous mes remerciements.

— Il salua, fit demi-tour, sortit.

Le surlendemain, à la même heure, le capitaine se trouvait dans son poste de commandement, en première ligne. Le matin, l'artillerie avait donné. Mais, maintenant, le secteur était calme. A peine, de-ci de-là, un coup de fusil perdu.

— Mon capitaine, fit un homme de communication, soulevant un coin de la toile

de tente qui masquait l'entrée du poste, il y a un auxiliaire qui veut vous parler.

— Un auxiliaire ?

L'auxiliaire — un grand diable brun, avec une capote trop courte — entra, il salua. Avant que l'officier eût eu le temps de l'interroger, il avait tiré un portefeuille et le lui avait mis sous le nez. Le capitaine put lire : Service de la Sûreté générale aux armées.

— Je vous demande pardon, mon capitaine. Vous avez bien dans votre compagnie, un soldat du nom d'Angibault.

L'officier eut un tressaillement.

— Oui, dit-il en regardant l'homme dans les yeux. Pourquoi ?

— Vous n'avez pas encore reçu les journaux de ce matin, mon capitaine ?

— Les journaux de ce matin ? Non.

— Alors, voulez-vous vous donnez la peine...

Il lui tendit un journal, soulignant un passage du doigt. Le capitaine lut avec stupeur :

Melun, 7 octobre.

La nuit dernière, la dame A... âgée de trente-deux ans, fermière à Nanteuil-Saacy, ainsi que son valet de ferme, le sieur L... âgé de vingt-huit ans, ont été trouvés assassinés dans la chambre à coucher de la ferme. Plusieurs meubles ayant été forcés, on croit que le vol a été le mobile du crime. Le Parquet de Meaux est sur les lieux.

Le capitaine rejeta la feuille.

— Eh bien ? demanda-t-il.

— La dame A... est madame Angibault, femme du soldat que vous avez dans votre compagnie, murmura doucereusement l'homme.

— Vous voulez le voir ?

— Je suis chargé de le mettre, avec le plus de tact possible, au courant de cette triste affaire et de lui demander certains renseignements propres à éclairer la justice.

— Ah! pensa le capitaine qui avait im-

médiatement pris parti, pourvu que le malheureux soit rentré.

En ce moment, le canon se remit à tonner. Des obus éclatèrent, à quelque cent mètres de là, sur la première ligne. L'auxiliaire fit une grimace qu'il eut l'énergie de transformer en sourire.

La gorge sèche, le capitaine demanda :

— Avez-vous une piste ?

— Mieux qu'une piste, mon capitaine, dit l'homme avec son insupportable sourire.

— Puis-je savoir ?

— Comment donc. Dès hier soir, on a arrêté à la Ferté-sous-Jouarre, un malandrin qui a été vu dans la journée d'avant-hier à Nanteuil-Saacy. Il a été trouvé porteur de deux billets de mille francs, dont il n'a pu expliquer la provenance.

— Cela ne suffit peut-être pas...

— C'est pour cela que je serais heureux d'avoir quelques instants d'entretien avec le soldat Angibault.

Un obus passa en piaulant sur le poste.

L'auxiliaire à la capote trop courte esquissa une révérence.

Brusquement, l'officier dit :

— Angibault est dans la tranchée.

— Je pourrais y aller, mon capitaine.

— Il est en avant de la tranchée, dans un poste d'écoute, très exposé, dit le capitaine, tablant désespérément sur la couardise de son interlocuteur.

— Je... j'irai jusqu'à la première ligne et, de là, on pourrait faire appeler Angibault, mon capitaine...

— Ah !... murmura l'officier, j'ai fait ce que j'ai pu.

Il toisa le soldat, qui le regardait toujours en dessous.

— Allons-y ensemble, dit-il brièvement.

On a vu souvent des capitaines en première ligne. Les soldats ne manifestèrent aucune surprise quand le leur se trouva au milieu d'eux. Ils furent, par contre, assez étonnés en apercevant les caducées de l'auxiliaire à la capote trop courte.

— Où est Angibault ? dit l'officier.

— Angibault ? dit un sergent hirsute, matelassé de terre glaise. Voilà, mon capitaine.

Il désignait, étendu dans la ruelle de la tranchée, une forme rigide, recouverte d'une couverture brune, qui laissait dépasser les pieds. Deux soldats mornes se tenaient à côté.

— Il a été atteint par un obus, tout à l'heure, en allant comme volontaire, ravitailler le poste d'écoute. Ce sont eux qui ont ramené son corps ici, dit le sergent, en désignant les deux soldats.

— Voulez-vous le voir ? demanda avec âpreté le capitaine à l'homme aux caducées, en ébauchant le geste de soulever la couverture.

L'autre, très pâle, répondit :

— Inutile, mon capitaine, inutile.

De retour tous les deux au poste de commandement, ils restèrent quelques instants à se regarder, sans prononcer une parole.

— Cela vaut mieux pour lui, dit enfin l'auxiliaire.

Et comme l'officier ne répondait pas, il tira de son portefeuille un papier. Le capitaine reconnut le titre de permission signé de lui, la permission qu'il avait, l'avant-veille, accordée à Angibault.

— Ce papier a été découvert dans la chambre du meurtre, hier matin, dit simplement l'inspecteur. C'est pour cela que je suis ici.

Il ajouta :

— Personne ne s'est aperçu de son absence, capitaine ?

— Personne, dit l'officier.

— C'était un bon, un très bon soldat ?

— Un bon, un très bon soldat.

— Bien, fit l'homme. Avez-vous du feu, mon capitaine ?

L'officier lui tendit sa boîte d'allumettes.

L'auxiliaire à la capote trop courte en frotta une. Le titre de permission flamba.

— Et... l'autre ? demanda l'officier.

— L'autre ? Ah ! oui. Oh ! pas intéres-

sant du tout, mon capitaine. Pas intéressant. Un repris de justice. Déserteur, avec cela. Condamné par défaut à vingt ans de travaux forcés. Son affaire est claire.

Il y eut un silence. Un grand calme pesant planait sur les lignes.

— Ma mission est terminée, dit le soldat. Tous mes remerciements, et bien le bonsoir, mon capitaine.

— Bien le bonsoir.

L'AGATE MAUVE

En 1914, il y avait déjà sept ans que j'occupais, pour la partie technique (bains et coloration), le poste d'ingénieur de l'usine Runge, la plus importante fabrique d'agates d'Oberstein. Il n'y a pas besoin d'être Allemand, ni lapidaire, pour connaître, au moins de nom, les fabriques d'agates d'Idar et d'Oberstein. C'est nous qui fournissons d'agates l'univers entier. Les pierres viennent du Brésil et d'Uruguay, plus exactement de Salto et de Porto-Alegro. C'est un graveur de camées italien qui nous a révélé, en 1819, la façon de les traiter chimiquement. Nous nous sommes bornés, en la matière, à apporter

nieur, entendons-nous. Je ne méconnais pas vos mérites. Vous possédez à merveille la partie théorique de notre métier. Les travaux de Kunz, de Liesegung, de Newbsed, sur les gemmes quartzeuses n'ont pas de secrets pour vous. Mais vous n'êtes pas un réalisateur, monsieur Feurstein, vous n'êtes pas un réalisateur.

— Monsieur le directeur...

— Je n'avance rien que je ne prouve. Où en sont vos recherches au sujet de la coloration en mauve des agates ?

— Monsieur le directeur, un article récent de la revue française, *le Moniteur de la Bijouterie*, numéro du 22 novembre 1913, affirme...

— Trêve de références, monsieur Feurstein, trêve de références. Mon usine, avant votre arrivée, obtenait des colorations bleue, verte, jaune, rouge. Vous vous êtes attaché à la recherche de la coloration mauve. Aujourd'hui, après sept ans, je vous pose cette simple question : où en sont vos recherches ?

Je baissai la tête.

— Monsieur le Directeur, mes recherches m'ont conduit à une conviction...

— Laquelle ?

— C'est que, dans l'état actuel de la science, la coloration en mauve ne saurait être obtenue.

— C'est ce que je voulais entendre de votre bouche, monsieur l'ingénieur, a dit simplement le Docteur Runge.

Il essuya ses lunettes d'or, prit sur la table un petit coffret de bois, l'ouvrit.

— Veuillez donc vous approcher, et examiner ceci.

Sur une couche d'ouate, six pierres étaient rangées.

J'eus un haut-le-corps.

— Des agates mauves ! murmurai-je.

— Parfaitement, dit avec froideur le Docteur Runge, des agates mauves. Et pas des agates naturelles. Vous reconnaissez sans peine, je pense, à la couleur noire du veinage, la trace de l'acide sulfurique. Nous avons été devancés, monsieur l'ingé-

nieur, — je dis nous par politesse, — nous avons été devancés dans la fabrication de l'agate mauve, ou agate améthystine.

— Mais qui a pu, murmurai-je, désespéré, qui a pu?

— Le nom de l'inventeur, monsieur l'ingénieur? Oh! je n'ai aucune raison pour vous le cacher, fit M. Runge, avec une ironie glaciale. Lisez.

Sur le couvercle de la petite boîte, il y avait une étiquette : Amédée Legrelle, bijoutier, 23, rue des Trois-Cailloux, Amiens.

— Un Français, murmurai-je, avec abattement.

— Un Français, reprit la terrible voix de M. Runge. Un petit commerçant de rien du tout, sans matériel, sans ressources presque, j'ai pris mes renseignements. Il a réussi là où a échoué l'ingénieur de l'usine Runge... Ah! si j'avais mes yeux d'il y a vingt ans.

— Que dois-je faire, dis-je, déprimé et mortifié.

— Vous me le demandez, monsieur

Feuerstein? fit la petite voix sifflante de M. Runge. Ne savez-vous pas qu'il y a un train pour Paris à six heures dix?

Je me levai en chancelant.

— Jusqu'à quelle somme puis-je aller? demandai-je.

— Jusqu'à vingt-cinq mille marks, dit sèchement le directeur. Bon voyage, monsieur. Et je souhaite que vous soyez plus heureux comme diplomate que comme inventeur.

En soi, pour employer la terminologie du maître de Kœnigsberg, une charcuterie est toujours chose agréable à rencontrer. Où la rencontre perd de son agrément, c'est lorsque l'on compte trouver à sa place une bijouterie. Ce fut précisément la déception que j'éprouvai lorsque, parvenu à Amiens, au 23 de la rue des Trois-Cailloux, j'aperçus dans la vitrine de mon magasin, au lieu de colliers de pierreries, des chapelets de saucisses.

J'entrai néanmoins, et je fis emplette d'une demi-douzaine de ces petites délica-

tesses qu'en France on nomme crépinettes.

En même temps, j'engageai la conversation avec le charcutier.

— M. Legrelle, le bijoutier? Eh mais! monsieur, voilà six mois qu'il s'est retiré des affaires et qu'il a quitté la ville.

Mon air désappointé toucha le commerçant.

— Je peux vous donner son adresse, si vous voulez. Il arrive encore quelquefois pour lui des lettres que je fais suivre.

— Je vous serai reconnaissant.

— Eh bien! c'est à Zorées, par Avesnes, Nord. Est-ce pour lui écrire ou pour aller le voir?

— Pour aller le voir.

— Très bien. Excusez-moi, monsieur, si je vous pose cette question, mais c'est qu'alors vous pourrez peut-être me rendre un petit service.

— Je serai ravi si je peux...

— Voici, M. Legrelle, en déménageant, a laissé ici deux objets. Ce n'est pas qu'ils soient bien encombrants; mais, dans le

commerce, on n'a jamais trop de place. Si vous aviez la bonté de les lui rapporter?

— Comment donc! fis-je, ravi de cette occasion inespérée d'entrer en relations avec le lapidaire.

Un quart d'heure après, j'étais sur le chemin de la gare, nanti des deux objets en question, un pied pliant pour appareil photographique, et un tome des œuvres du géographe Malte-Brun, grand in-octavo.

Il faisait nuit quand j'atteignis, le lendemain, au nord d'Avesnes, ce maudit petit village de Zorées. M. Legrelle était au coin du feu, dans sa salle à manger. Comme le Docteur Runge, il portait de grosses lunettes fumées. A nous autres, c'est toujours la vue qui est notre point faible.

Je lui expliquai que, me rendant d'Amiens à Lille, j'avais été chargé par le charcutier de lui rapporter le livre et le pied pliant.

Il me regarda avec défiance. Je m'empêtrai dans mon histoire.

— Et vous avez accepté, sans me con-

naître autrement, de faire un tel détour? dit-il, très sec.

— Entre collègues, c'est une chose toute naturelle, fis-je, aimablement.

— Entre collègues?...

— Je suis également bijoutier.

— Ah! vraiment. Ah! vraiment. Alors, mon cher collègue, faites-moi donc le plaisir de venir vous asseoir là, au coin de mon feu. Vous prendrez bien quelque chose?

Assis, sous la lampe, à côté du petit vieux, je me sentis fort mal à mon aise. Il me regardait ironiquement.

— Et puis-je vous demander, mon cher collègue, laissa-t-il enfin tomber, où en sont vos recherches concernant la coloration en mauve des agates?

— Monsieur, balbutiai-je, je ne comprends pas.

— Je vais vous dire, mon cher collègue, dit avec un bon sourire M. Legrelle, que j'ai passé, il y a près d'un demi-siècle, deux ans à Oberstein. Dès cette époque, le bijou que voici était le monopole des

ingénieurs de cette charmante ville.

Et il désignait le petit crocodile d'agate que je portais en breloque à ma chaîne de montre.

— Jouons cartes sur table, fis-je, la gorge serrée.

— J'attends vos propositions, dit doucement M. Legrelle.

— Dix mille marks...

Le vieillard eut un bon sourire.

— Quinze mille marks...

— Un petit verre de genièvre ! fit M. Legrelle.

— Vingt mille marks.

— Cher monsieur, dit le lapidaire, il faut que je vous explique notre train de vie, à madame Legrelle, et à moi. C'est une digne femme, qui a passé l'âge des fantaisies. Moi de même. Nous avons des rentes qui nous suffisent, pas d'héritiers. La formule de la coloration des agates mauves est là, dans le petit coffre-fort que vous voyez. Cette formule m'appartient...

— Vingt-cinq mille marks.

— Pas pour cent mille marks, cher monsieur. Adieu. La nuit est belle, et il y a une diligence qui vous déposera à Avesnes juste à temps pour ne pas manquer la correspondance d'Hirson...

— Toi, pensai-je, deux heures plus tard en montant dans mon compartiment de seconde classe, il viendra un jour où je te rattraperai.

Ce jour ne devait pas se faire attendre plus de six mois.

Le 27 août, en effet, je pénétrai dans Zorées, à cheval, en uniforme feldgrau de lieutenant du génie, attaché à l'état-major de la brigade von Gottlieb.

— Me voici, cher monsieur Legrelle, dis-je.

Le lapidaire était en train d'entasser des papiers dans une valise. Il ne nous attendait pas si tôt, le pauvre vieux.

— C'est fini de rire, fis-je. Passez-moi la formule et plus vite que cela.

Il eut un gémissement de haine. Dans sa main droite, je vis luire quelque chose...

un revolver. Je le jurerais sur la tête du Docteur Runge.

J'étais en état de légitime défense. J'abaissai mon revolver, et je tirai jusqu'à ce que le petit vieux tombât.

Voilà toute l'histoire. Je n'ai omis aucun détail, si préjudiciable qu'il pût m'être. Aujourd'hui, je suis seul détenteur de la formule de coloration en mauve de l'agate. Mais je suis inscrit, avec le numéro 421, pour vol et assassinat, sur la liste de mes compatriotes réclamés par l'Entente. Bah! tout s'arrangera. Quelqu'un dans la peau duquel je ne voudrais pas être, par exemple, c'est le petit Grün, le chef de la comptabilité de l'usine Runge, qui a sur la liste le numéro 127. Aviateur, il a jeté des bombes sur la banlieue est de Londres. Il est réclamé par l'Angleterre. Je ne suis réclamé que par la France.

LES DEUX ARBRES

J'ai jadis été une maison heureuse et à son aise. Je ne suis plus qu'une masure démantelée : cinq ou six murs croulants, des tas de gravats, avec des orties et des araignées. De-ci de-là, un coquelicot pousse parmi la pierraille... Et toujours, devant moi, intact, ce maudit arbre que je m'obstine à considérer comme le signal, sinon la cause, de mes maux. Ah ! l'ouragan de fer et de flammes, qui a eu raison de mes honnêtes murailles et a tué mon vieil ami, le grand chêne de Carloman, a bien pris garde de faire le moindre tort à cet arbre-là.

Je dois dire les choses comme elles se sont passées, sans en changer l'ordre. Les

hommes savent présenter les faits logiquement. Je ne sais pas; je ne suis qu'une humble maison, triste témoin de pierre sur la pente d'une colline ravagée. Quand j'aurai tout dit, on verra si je n'ai pas mes raisons pour en vouloir à cet intrus.

Je fus bâtie sur un coteau, à mi-chemin entre le faîte et la rivière. On a choisi mon emplacement à cause de l'ombre que donnait en été mon ami, le grand chêne de Carloman, qui était millénaire et qu'ils ont assassiné. De là, on voyait la mer beige des labours, ou la mer verte, puis jaune, du blé. En bas, la rivière... Mais que vous importe! Il y a à l'heure actuelle en France cent mille maisons dans mon état... L'endroit où j'ai été bâtie n'a rien à voir avec mon histoire.

La date à laquelle on m'a construite importe peut-être davantage. C'était deux cents ans avant qu'on plantât le funeste petit arbre. Deux cents ans! Mes deux cents ans de jeunesse, de bonheur, de quiétude...

J'étais à la fois rustique et riche. La même

famille qui m'avait construite me possédait. Les hommes se voûtaient, au même âge. Les yeux des femmes prenaient, au même âge, le même bleu pâle et lointain. Dans mes granges, le blé, le trèfle, l'armoise s'amoncelaient. Un solide bétail tirait, dans les étables, la nuit, les anneaux de fer, et les laissait retomber contre les murs, seul bruit dont était troublée ma paix nocturne. De belles assiettes de faïence peinte décoraient la cuisine avec des cuivres toujours luisants. Ces choses devaient avoir plus de valeur que nous ne pensions, puisque, dans les derniers temps, on venait de partout pour nous les acheter. Il y avait, dans les ténèbres, sous les escaliers, de grand coffres, d'où l'on retirait, aux jours d'assemblée, les vestes de ratine et les jupes de futaine à raies jaunes et rouges, et aussi la petite boîte qui contient une croix d'or massif pendue à un ruban de velours noir.

Ainsi étais-je alors. J'ai entendu dire plus tard que cette époque avait été l'époque malheureuse de ma vie. Je ne suis qu'une

humble maison, je répète ce que j'entends dire, sans parfois bien le comprendre; il n'y a qu'une chose dont je sois certaine : c'est que je vois les faits et que je les rapporte sans les dénaturer.

C'était donc en été, et mon ami le grand chêne de Carloman comptait déjà quelques feuilles rousses. Mon maître revint de la ville avec un air ému et ravi. « C'est demain le grand jour, dit-il. Le Souverain va au Champ de Mars prêter serment à la Constitution. L'ère de la liberté et de la paix s'ouvre pour le monde. Préparez tout ici pour la fête de demain. »

La table du banquet était dressée sur la pelouse. Mon maître y prit place avec sa famille, ses serviteurs, ses voisins. Il avait ramené de la ville un homme qui avait eu des démêlés avec la justice pour des histoires de gabelle. On lui donna la place d'honneur comme représentant les victimes de la tyrannie. Le lendemain, quand on rangea l'argenterie, il manquait quelques petites choses. « C'est tout ce que je possède, dit

mon maître, que j'aurais voulu voir emporter par ce vertueux émule des Brutus et des Calas. »

Le banquet se termina vers quatre heures : dans ma cour un trou était creusé ; c'est là qu'on planta, en grande pompe l'arbre, un vilain petit orme, qui devait me donner tant d'amertume. Le faux saunier lança la première pelletée de terre. La seconde fut jetée par le plus jeune fils de mon maître, un enfant de six ans. Le faux saunier parla, puis mon maître : « Que cet orme, dirent-ils, planté à l'heure où retentit le canon du Champ de Mars, marque pour les cœurs vertueux, l'avènement de l'égalité entre les hommes et l'extinction des luttes fraternelles entre les peuples. » — « Voire ! disait, pendant ce temps, le murmure de mon ami, le grand chêne, qui voyait d'un œil jaloux la plantation du petit orme. Quelque chose me dit que nous allons avoir des ennuis du fait de ce gringalet. »

Il n'avait pas eu le temps de changer trois fois de feuilles que l'événement lui

donnait raison. « Oh ! qu'est ceci ! dit-il par une chaude après-midi d'août. Voilà cinq siècles que je n'avais vu ces gens de nos côtés, sinon comme mercenaires. »

Du sommet de la colline, à petit trot, descendait un groupe de cavaliers bleu de ciel. J'entendis pour la première fois ce cri :

— Les Prussiens !

Ils entrèrent sans façon chez moi, où il ne restait que les femmes, burent beaucoup, et s'en allèrent en emmenant le bétail. Le canon roula tout le jour suivant. Au soir, mon maître, en uniforme, arriva avec son fils aîné, noirs de poudre : « Victoire ! criaient-ils, victoire ! les séides de Brunswick ont fui devant les soldats de la nation... »

— Oui-da ! dit l'aïeule du coin de la cheminée ; victoire, mon fils. Mais ils ont emmené nos vaches ; de mon temps, on était peut-être vaincus, mais c'était chez eux. Et c'étaient nos soldats qui rôtissaient leur bétail.

Cette femme mourut. Puis il en fut de même de mon vieux maître. Alors, pendant vingt ans, il n'y eut plus d'hommes à la

ferme, car, depuis le fameux banquet où on avait fêté la fin des guerres, tous les jeunes gens partaient pour être soldats, et aucun ne revenait. Je répète que je dis ce que j'ai vu, sans en tirer de commentaires.

Il paraît d'ailleurs, qu'on était vainqueurs. Mais le grand chêne de Carloman n'avait pas l'air rassuré : le petit orme était maintenant un arbre véritable.

Un matin (c'était la fin de l'hiver, et des soldats — les nôtres — avaient toute la nuit, défilé, sur la route noire et glacée), dans l'instant sinistre où, les uns étant partis et les autres n'étant pas arrivés, pauvre maison restée seule entre deux armées ennemies, j'entendis un sifflement puis un craquement effroyable... Le boulet était tombé sur mon aile droite, là où les foins étaient engrangés. L'incendie, couleuvre rouge qui se glisse entre les gerbes, faisait son œuvre.

Tout le jour, on se battit. Le grand chêne secouait tragiquement sa tête noire dans le ciel blafard strié de lueurs jaunes. Puis, vers le soir, des soldats, toujours des

Prussiens, entrèrent; ils portaient sur un brancard un de nos officiers, blessé. Ah! je le reconnus vite : mon petit maître, le seul survivant, celui-là même qui avait planté jadis, avec le faux saunier, l'orme de la liberté! Ce fut, à ses pieds qu'ils l'enterrèrent, le pauvre enfant.

Ils partirent, ils revinrent l'année suivante. On avait reconstruit mon aile brûlée; ils brûlèrent l'autre. Il y eut alors une accalmie d'une cinquantaine d'années, peut-être, plus. Puis... Ah! n'accusez pas mon récit de monotonie! C'est toujours la même chose? Qu'y puis-je! je ne suis qu'une simple maison, je ne sais que répéter ce que j'ai vu.

Puis ils revinrent donc. L'orme était maintenant un grand arbre, presque aussi haut que le chêne de Carloman. « Les voilà, les voilà encore, cria celui-ci, du plus loin qu'il les aperçut. Quatre fois en quatre-vingts ans! Cette fois-ci, ils ne sont plus en bleu, ils sont en noir. Mais ils sont six fois plus nombreux. »

Il s'écoula encore un demi-siècle. On

m'avait reconstruite une fois de plus. J'étais la même, somme toute, quoique plus blanche à l'œil, et moins solide peut-être. Je pensais bien que, cette fois, l'heure de quiétude était venue, qu'il y avait eu seulement une erreur d'une centaine d'années dans les comptes, et je me surprenais à regarder avec plus de mansuétude, au milieu de ma cour, l'orme fatal. Sur ma muraille extérieure on venait de coller de belles affiches rouges, avec des mots qui me rappelaient ceux de la fête de la Fédération. Puis, trois mois après, par un soir d'orage, on en colla une autre qui portait, en croix, deux petits drapeaux tricolores. Les deux arbres, le chêne de Carloman et l'orme, étaient immobiles dans le ciel lourd et comme privés d'air.

Ah! cette fois, ce fut la fin. « Ils sont en gris, et dix fois plus nombreux encore! » hurla le vieux chêne, et il s'affaissa frappé par un obus, dans un tonnerre de branches déchiquetées et de racines qui sortaient du sol avec des pans entiers de terre noire. Ils n'ont, bien entendu, pas touché à l'orme,

pas plus qu'ils n'ont arraché de mon mur les affiches électorales, dont les promesses faisaient un effet si bizarre à côté de l'ordre de mobilisation.

Maintenant, regardez-moi; une masure démantelée; cinq ou six murs croulants; des tas de gravats, avec des orties et des araignées. De-ci de-là, un coquelicot parmi la pierraille... Et voici qu'on parle de me reconstruire encore! Ah! je vous en supplie, commencez par l'abattre, lui, le maudit arbre. Sinon, tout recommencera, j'en suis sûre, et alors il vaut mieux n'en plus parler, et me laisser comme je suis...

TABLE

TABLE

Le Jour du Grand Prix 5

La Désertion de Jacques Arneguy . 37

Une Permission 51

L'Agate Mauve 63

Les Deux Arbres. 77

Ce livre, B de l'alphabet des lettres achevé d'imprimer pour la Cité des Livres, le 15 octobre 1925, par Ducros et Colas, Maîtres-Imprimeurs à Paris, a été tiré à 440 exemplaires : 5 sur papier vélin à la cuve "héliotrope" des papeteries du Marais, numérotés de 1 à 5 ; 10 exemplaires sur japon ancien à la forme, numérotés de 6 à 15 ; 25 exemplaires sur japon impérial, numérotés de 16 à 40 ; 50 exemplaires sur vergé de Hollande, numérotés de 41 à 90 ; et 350 exemplaires sur vergé à la forme d'Arches, numérotés de 91 à 440. Il a été tiré en outre : 25 exemplaires sur madagascar réservés à M. Édouard Champion, marqués alphabétiquement de a à z ; et 30 exemplaires hors commerce sur papiers divers, numérotés de i à xxx.

Exemplaire N° 285

J'AVAIS UN SECRÉTAIRE

Copyright by Francis Carco, 1925

L'ALPHABET DES LETTRES

J'AVAIS UN SECRÉTAIRE

PAR

FRANCIS CARCO

C

PARIS, A LA CITÉ DES LIVRES

A ANDRÉ WARNOD

I

Je ne sais pas comment l'idée me vint de prendre un secrétaire, mais j'en eus un, tout de bon, qui arrivait vers midi, buvait plusieurs verres de porto, grillait des cigarettes et, me racontant cent histoires, restait à déjeuner.

— Hé bien, s'informait-il, avec une robuste bonne humeur, cette santé, comment va-t-elle ?

— Très bien.

— Et ta presse d'aujourd'hui ?

Il parcourait d'un œil sévère les coupures de l'*Argus* entassées sur la table, les approuvait — selon les jours — se frottait les mains et, lorsque pour ne pas demeurer en reste de politesse avec lui, je demandais :

— Et toi ? Couché tard ?

— Très tard, répondait-il.

Et il bâillait.

L'étrange garçon ! Il était mon aîné d'une dizaine d'années et l'existence qu'il menait à Paris, entre une mère qu'il appelait « maman » et des actrices ou des chanteuses de music-hall, qui étaient toutes : « la petite Machin », ou « la petite... là... tu sais bien ? » ne manquait pas de pittoresque. On le rencontrait dans les grands bars, dans les grands restaurants, au théâtre, dans les mauvais lieux. Et comme il n'avait que deux dents, il s'en moquait tout le premier et me confiait :

— La petite... là... tu sais bien ?... avec qui j'ai soupé hier soir, elle est crevante... Figure-toi qu'elle m'a dit, mais gentiment, tu penses, très gentiment : « Baron, vous avez les dents du bonheur ! »

*
* *

Car il était baron ou, plutôt, il portait allégrement ce titre qu'un camarade lui avait

autrefois donné tant il convenait à sa noble et sympathique personne.

— Oui, proclamait-il fièrement... Les dents du bonheur... les vraies... les seules... ah! mais, c'est quelque chose!

— Certes!

— Les femmes, vois-tu — me confiait-il ensuite — peuh! mon vieux. Il ne faut pas s'en faire. Je les connais...

Sur ce chapitre, mon secrétaire était intarissable et je le regardais tandis qu'il bavardait. Je l'observais. S'il était assis, il se carrait dans le fauteuil, croisait ses petites jambes et sa main, ornée d'une grosse bague, s'agitait. Debout, il enfonçait ses doigts négligemment dans les poches du gilet, secouait doucement la tête, poussait un gloussement. Parfois, il allait et venait, son verre de porto à la main. Parfois il restait immobile.

— Quelles femmes? questionnais-je.

— Mais... toutes.

*
* *

Il fallait voir alors son air glorieux sans

affectation, mais glorieux quand même, gouailleur, impertinent. Il était le plus beau du monde et, bien que souvent les chaussettes de grosse laine tricotée que portait le baron, fussent défraîchies et ses chaussures en triste état, j'admirais qu'un tel homme pût ainsi s'exprimer sans vergogne sur le compte de ses innombrables petites amies.

A l'en croire, elles avaient pour lui des faveurs, l'accueillaient à leur table, l'empêchaient de payer. Et, en retour, il les faisait danser et les complimentait lyriquement sur le crédit du protecteur qu'elles traînaient à la suite.

Celui-ci n'était point jaloux.

— Jaloux, se récriait plaisamment le baron... Voyons... T'es bête... jaloux de qui? de moi?

Il égrenait un petit rire, puis, bon enfant:

— Je sais ce que je vaux, avouait-il, en désignant ses tempes grisonnantes et dégarnies, ses vêtements luisants, son léger embonpoint... Mais, après tout, il y a plus moche, n'est-ce pas? moins conservé...

— Par l'alcool ?

— Le champagne ! déclarait le baron, qui ne rougissait point de ses goûts fastueux.

Il était gourmand comme une vieille chatte, potinier, facile à vivre et, plus il m'instruisait sur sa façon de prendre gaîment les choses, plus il me devenait indispensable.

« Voilà, me disais-je, un garçon qui a raison et n'est jamais dans l'embarras. »

En effet, il parlait sans cesse et, quand j'avais un invité, conduisait la conversation de si brillante manière qu'on ne s'ennuyait pas. Il goûtait les vins, en connaisseur, réclamait un moment de silence, vantait leur délicatesse, leur force, leur bouquet, racontait, au gibier, des histoires de chasse, au dessert, des ragots de théâtre et s'y prenait toujours si bien qu'on le jugeait sur ses récits plus que sur les services qu'il aurait pu me rendre et que j'en étais enchanté.

*
* *

Cependant, le baron n'avait accepté

d'être mon secrétaire qu'à condition de se montrer utile et j'avais obtenu pour lui, chez divers éditeurs, des besognes dont un autre eût tiré quelque argent. Je lui en dis un jour un mot. Mais il se regimba.

— Quoi? me reprocha-t-il. Des besognes!... Quelle idée! Te mettre à cette tâche!

— Pardon. Il ne s'agit pas de moi, répondis-je, mais de toi.

Il me considéra un grand moment, puis, d'une voix assurée :

— Nous ne pouvons, décréta-t-il, ni toi ni moi, entreprendre ces travaux. Cela se saurait et tu en serais diminué. Voyons... Ta situation t'interdit certaines choses... Ma parole! y as-tu pensé?

*
* *

Je ne lui avais encore rien demandé de bien particulier, touchant son emploi, sinon de porter le mardi ma copie dans un journal où les garçons qui le voyaient s'asseoir dans un coin du salon, le prenaient au

début pour un abonné et s'inclinaient respectueusement. Le baron ne cherchait qu'à me faire honneur. S'il n'y avait personne, il attendait.

— Laissez! disait-il, d'un air impénétrable, à qui l'interrogeait.

Et quand, autour de lui, le nombre des visiteurs ordinaires qu'on trouve dans ces endroits, permettait d'attirer l'attention, il se levait et, brandissant au bout du bras les feuillets que je lui avais confiés, s'écriait :

— Voici l'article de monsieur Un Tel. Veuillez, je vous prie, le remettre au directeur lui-même, car il l'attend. C'est un article superbe.

Là-dessus, il filait dans les bars et racontait, à ma confusion, cent histoires saugrenues.

*
* *

Un secrétaire de cette espèce, on pense que j'y tenais. Des deux, j'étais certainement l'obligé, car j'appris qu'il disait de moi partout le plus grand bien et me dépei-

gnait sous des traits si flatteurs qu'on n'en revenait pas.

Pourtant, ayant affaire un matin dans Paris, je pris à part cet étrange personnage et le priai — pour une fois — de vouloir bien répondre à certaines lettres qui, depuis fort longtemps, traînaient dans mes papiers. Il accepta aimablement et je m'en allai tout heureux.

— Eh bien? dis-je en rentrant.

Le baron, assis à ma table, suçait son porte-plume. Il se dressa, désigna du geste une trentaine de feuillets froissés et déchirés, épars dans mon cabinet et, du ton le plus naturel :

— Mon vieux, m'informa-t-il... si tu n'y vois pas d'inconvénient... tu me donnerais autre chose à faire... ce que tu voudras... n'importe quoi dans la maison... parce que... vois-tu... je gâche... c'est incroyable ce que je gâche... et je n'aime pas beaucoup écrire.

*
* *

Il disait vrai, hélas! Ecrire l'ennuyait

ou c'était des fragments de poème, des notes, des réflexions, des sujets de roman qu'il griffonnait dans les marges de mes manuscrits, avec l'espoir que j'en tirerais quelque jour une œuvre époustouflante sur laquelle il ne réclamait aucun droit. Son désir de me rendre service était souvent touchant. Il passait le matin chez les fournisseurs, les pressait d'être exacts, choisissait pour la cuisinière les meilleurs morceaux, revenait en taxi avec du charbon. Que sais-je! Ce charbon, il le montait lui-même, sans souci de salir ses gants, ou il courait à l'office, gourmandait la femme de chambre, aidait quelquefois au ménage, s'agitait devant le fourneau, réclamait des ciseaux en argent pour ébarber des moules qu'il préparait en sauce, jetait les ciseaux dans la caisse aux ordures, chantonnait et, toujours très distant avec les domestiques, leur reprochait de ne point se montrer plus zélés ou plus intelligents.

A la fin, la maison devint inhabitable, mais le baron ne s'en souciait pas. Il se

réfugiait dans le salon, mettait en marche le phonographe puis, se précipitant :

— Veux-tu, proposait-il, que je t'apprenne le one-step ?

*
* *

Rien n'était plus comique que ces leçons. Il me prenait dans ses bras avec mille précautions, me disait de lever la tête, de sourire, d'abandonner le torse plus mollement. Le diable, si je lui résistais ! Il frappait du pied le tapis, s'épongeait le front avec un minuscule mouchoir qui sentait le parfum, comptait les pas et, gracieux parfois comme une donzelle, me montrant avec gentillesse comment se tenir quand on danse, il dansait seul deux bonnes minutes pour mon divertissement.

Quand j'y pense, je m'amuse encore de ces scènes étonnantes et des inventions de toute nature auxquelles il avait recours pour justifier sa présence à mes yeux. Il les réalisait séance tenante, soit qu'il se fût mis

dans la tête de porter tous mes vêtements pour que j'en visse sur lui la coupe, soit, que, décrochant les tableaux que j'avais au mur, il leur donnât une autre distribution. Certains jours, il téléphonait et jouait des farces à ses petites amies qu'il me fallait venir saluer à l'appareil et assurer des sentiments brûlants que, paraît-il, elles m'inspiraient. Ou je devais, sur ses conseils, m'informer auprès d'un banquier de la cote à la Bourse de valeurs inconnues. Tout était bon au baron pour me distraire. Il amenait des gens qui, n'ayant rien véritablement à me dire, admiraient ma bonne mine et s'en allaient surpris de n'être point priés à déjeuner. Ou c'était des marchands de tapis qui voulaient à toute force m'en céder une douzaine, des peintres de Montparnasse qui admiraient mes Modigliani, des Russes, de jeunes personnes désireuses qu'on leur fît des chansons, des collaborateurs possibles pour des pièces de théâtre... Chaque jour apportait du nouveau et, lorsque je prenais mon bain, le baron recevait à ma place des

traducteurs qu'il avait mandés lui-même en grande hâte au téléphone et qui disaient ensuite naïvement dans Paris :

— Je n'ai pas eu l'honneur de rencontrer monsieur Un Tel, mais j'ai vu monsieur son père qui est un vieillard fort poli.

II

GRACE au baron, la vie me paraissait un songe des plus extravagants, qui ne finissait point. A toute heure, le salon était plein d'individus qui, par désœuvrement, m'entretenaient de leurs projets. L'un avait écrit une opérette et la musique, peint ses décors tout seul, engagé quatre-vingts artistes et il s'adressait ingénument à moi pour trouver un théâtre. L'autre me proposait d'ouvrir à Montmartre, sous mon nom, un cabaret de nuit où le baron serait danseur. Le troisième entendait me convaincre de la nécessité de tenir une boutique de tableaux et d'y faire, naturellement, fortune.

Je n'invente rien. Mon secrétaire s'agitait perpétuellement. Il courait tout Paris pour donner mon adresse à des snobs qui, s'attendant à me trouver en chandail et en espadrilles, goûtaient peu la plaisanterie et me quittaient avec l'idée qu'on les avait joués.

Qu'importait au baron ? Il se dépensait nuit et jour partout où ses amies lui fixaient rendez-vous et, sans plus s'occuper de rien, nouait d'étonnantes relations en jurant qu'elles pouvaient m'être utiles. Pour ne point le peiner, je l'accompagnais certains soirs dans des restaurants à la mode, où, parmi des danseurs argentins, des banquiers, des couturiers, des femmes qui n'aiment pas les hommes, il ébauchait d'incohérentes combinaisons et faisait véritablement figure de gentleman.

*
* *

N'avait-il pas, dehors, sa Rolls et sa Voisin ? Le baron ne s'en cachait pas. Il tutoyait librement les chauffeurs de ces luxueux

équipages et faisait lire à l'intérieur son nom, gravé sur de larges plaques d'argent.

— Voilà, disait-il d'un air froid, elles sont à moi. Vous avez lu ?

Seulement, il empruntait, pour rentrer chez lui, le métro, car ces limousines de grand luxe, il n'y montait jamais ou presque, en vertu de je ne sais quel mystérieux arrangement.

C'est là que le baron montrait son admirable savoir-faire. Il avait, dans son portefeuille, les polices d'assurance de ces voitures, les laissait voir négligemment, se servait d'elles pour étonner les gens et, par derrière, riait et arrangeait sa vie. Le monocle qu'il portait, son habit fané, ses escarpins même imposaient aux plus incrédules et il n'était pas jusqu'aux plus subtils maîtres d'hôtel — à l'ordinaire fort insolents — qui n'eussent pour M. le baron des attentions particulières.

Auprès de lui, dans nos parties fines, j'avais l'air de l'ami de province, trop heureux d'attraper au vol l'addition et de dis-

tribuer les pourboires, mais je n'en étais point fâché et je me félicitais, que mon étonnant secrétaire pût — ces soirs où nous sortions ensemble — se reposer sur moi et conserver intacte sa réputation.

*
* *

Je le connaissais assez pour lui vouer une amitié sincère et amusée dont il n'abusa pas — je dois le dire — une seule fois. Au contraire. Il se fût mis en quatre pour m'éviter le plus petit ennui. Je le savais. J'en avais eu la preuve. Quand un événement heureux m'arrivait, il était le premier à s'en réjouir, il y prenait part, sans fausseté, sans amertume. Cher baron! Par exemple, le jour où l'Académie se réunit en 1921 et discuta du Grand prix du roman, qui, sinon le baron, descendit chercher du champagne et voulut à toute force l'offrir? Je le laissai payer, puis il courut aux nouvelles, se jeta dans les jambes de Maurice Donnay, jurant qu'il le connaissait bien, et demanda le résultat. Dieu! que la physionomie du baron, venant

m'apprendre que j'étais lauréat de l'illustre assemblée, était superbe ! Elle respirait la dignité, la joie, l'orgueil. Il était ému comme si ce prix, lui-même l'eût, par un long travail, mérité. Il était fier. Il était pénétré d'honneur et de respect et, vraiment, peu s'en fallût que je ne lui fisse aussitôt les plus vives et joyeuses félicitations.

Toute sa vie, attaché à l'un ou à l'autre, il restait sincèrement dévoué. On eût dit qu'il avait besoin de cela pour fixer sa nature, trouver un moment d'équilibre, puis, tout à coup, voguer par ses propres moyens. Un poète — peut-être le premier de ce temps — l'avait eu très longtemps avant la guerre pour secrétaire et l'employait à traiter ses amis quand la cuisinière s'y refusait. Ah ! comme le baron parlait de ce « patron » ! Comme il regrettait qu'il fût mort ! Le portrait magnifique et pittoresque qu'il en brossait parfois, avait des traits de toute espèce, nobles, familiers, truculents, ressemblants, vus et sentis réellement par un artiste et qu'il eût dû fixer.

Le malheur était — pour le baron — qu'il n'aimât pas écrire. Mais il avait été mêlé dans sa jeunesse aux écrivains de sa génération et il en retirait des avantages qu'il savait fort bien monnayer aux heures difficiles. Alors le baron se montrait dans l'éclat de vêtements neufs et taillés sur mesure, fumait de gros cigares et vivait en taxi. Cela durait bien une quinzaine. Puis il me revenait, me donnait des leçons de danse et de maintien et renouvelait ses folies.

*
* *

Il n'eût tenu qu'à lui de demeurer dans la maison, car son humeur et certaines particularités de son caractère étaient réellement plaisantes, mais il ne voulait point écrire. Cela, littéralement, l'assommait. Il perdait sa gaîté, devenait une espèce de vieillard craintif et scrupuleux, perdu dans de gros dictionnaires et se rongeait les doigts. Quoi qu'il tentât, il n'aboutissait pas. Il me fallait refaire ses lettres et il en convenait.

— Est-ce drôle? me disait-il, je ne sais pas pourquoi je mets des majuscules partout. Tu vois... là... il n'y avait pas de raison de faire une capitale... Hé bien, mais c'est plus fort que moi...

— Peut-être, lui répondais-je avec un grand sérieux, as-tu trop fréquenté les poètes...

— Ah ! tu crois ?

— J'en suis sûr.

— Ben, nous verrons, répliquait-il légèrement.

En effet, il ne pouvait rédiger le plus bref pneumatique sans en orner le texte de majuscules bizarres et contournées. Je n'osais point lui dire qu'une de mes concierges qui m'écrivait pendant la guerre, mettait aussi une majuscule, chaque fois qu'elle allait à la ligne, car il aurait pu croire que je voulais l'humilier, mais j'y pensais involontairement et je me rappelais même quelques-unes des étonnantes sornettes de cette curieuse personne qui — aussitôt qu'elle saisissait la plume — faisait de la littérature.

Témoin, ce baroque post-scriptum à l'un de ses billets :

« Monsieur, depuis que je n'ai plus rien « à faire, je passe mon temps à réfléchir. »

Explique qui voudra une innocente manie. Je n'avais pas le temps d'apprendre à écrire au baron et lui-même se serait lassé, mais j'étais bien souvent en peine d'avoir un pareil secrétaire, qui, ne sachant quoi faire, se bornait, après que j'avais expédié mon courrier, à constater : « Toi, au moins, c'est épatant... Tu vas vite... tu vas... tu cours en écrivant... A la bonne heure ! » et ne plaisantait pas.

*
* *

Les notes qu'il rédigeait parfois, après un méritoire effort, au cours duquel il oubliait ce qu'il avait à dire et laissait traîner sur ma table, étaient incompréhensibles. J'avais beau les relire à tête reposée et y chercher un sens, c'était en pure perte. Cependant le baron comptait fort sur ses notes. Elles résumaient ses observations de chaque jour et

pouvaient, d'après lui, me fournir de précieux documents. Se moquait-il de moi ? Je suis bien sûr que non et la preuve, il me la donna — tout à trac, un matin — sous la forme d'un article qu'il avait composé lui-même avec ses bouts de papier et fait paraître dans une revue.

Allez dire après cela, comme le prétend Laforgue :

Que la vie est quotidienne!

Elle ne l'était pas un instant avec ce gaillard-là, pas une minute, pas une seconde. A quoi qu'il s'employât, j'étais certain de faire une nouvelle découverte qui passerait les autres et m'emplissait d'avance d'une douce gaîté. S'agissait-il d'un pas de danse ? Je m'apercevais, quand je voulais danser, qu'il n'était pratiqué par personne et me faisait regarder de travers ; de cuisine ? il y manquait toujours un je ne sais quoi ; d'élégance ? le tailleur du baron sabotait mon costume ; enfin, quand nous allions de compagnie dans certains bars plus ou moins russes, où,

paraît-il, la fête avait un caractère étrange et pathétique, nous arrivions souvent lorsqu'on fermait les portes et j'en étais pour ma curiosité.

Que de fois, égaré de la sorte, dans des quartiers ensommeillés, j'ai dû, pour achever la nuit, traîner mon compagnon dans de bruyants restaurants de Montmartre, où nous nous embêtions à voir se lever le jour! Mais, même alors, il arrivait au baron de faire une providentielle rencontre qui m'instruisait sur la candeur et le snobisme des gens.

III

Un matin, sautant de taxi, le baron m'arriva flanqué d'un grand maître d'hôtel, qui me fit part de ses projets. Il était question d'apporter à un obscur établissement de nuit une réputation universelle et l'associé du baron me proposa, contre une liasse de billets de banque, d'écrire un sketch que l'on jouerait chez lui. Nous allâmes, le soir même, boire gratis dans sa boîte. Des Américains, des Suédois, des Brésiliens de haut vol y vidaient des caisses de champagne, en écoutant des chansonniers et de petites actrices.

— Voilà, m'expliqua le maître d'hôtel, il me faudrait un sketch à sensation, compre-

nez-vous ?... qui permettrait de sonner mon public. Quelque chose d'original, d'un peu là... Censément une rafle, où l'on emmènerait pour de bon la clientèle, sans rien voler, n'est-ce pas ? avec des chics manières, au poste...

— Comme ça, fit un autre gentleman, qui paraissait intéressé au succès de l'établissement, on pourrait exiger d'être payé d'avance.

— Pourquoi ? Ils ne paient pas ?

Le baron eut un petit rire discret.

— Au contraire, protesta-t-il, ils paient très bien.

— Alors ?

— C'est afin de renouveler plus souvent, répondit le maître d'hôtel. On ferait trois renouvellements dans la soirée, voyez-vous... ça serait de l'or. Trois renouvellements ! Il y a de quoi. On refuse du monde toute la nuit.

— Ah ! bien... bien... approuvai-je.

C'était tout simple et fortement compris. Sous des voûtes aux parois couvertes d'in-

scriptions et de peintures retraçant les grandes scènes de la Révolution, toutes les tables étaient occupées, l'orchestre menait grand tapage et je saisissais parfaitement que, désireux d'augmenter ses bénéfices, le tenancier de ce repaire de milliardaires cosmopolites essayât du nouveau. Mais un sketch, et pour ces gens-là !

— C'est que j'ai commencé comme tout le monde, me dit soudain le maître d'hôtel, par écrire des machins en vers, voyez-vous... et je s'rais très fier si vous vouliez... entre confrères...

*
* *

— Laisse tomber, m'affirma le lendemain le baron. Entre confrères ! tu as entendu ? Il a osé faire allusion à cela. Je lui avais pourtant défendu de gaffer... Mais non, avec lui, rien à espérer. C'est une brute. N'en parlons plus.

J'étais bien décidé, on le pense, à ne point donner suite à de si mirifiques propositions, mais je voulais savoir à quoi servait

mon secrétaire dans l'entreprise et je l'interrogeai :

— Bah ! me déclara-t-il... rien de rien... des enfantillages.

— Mais encore ?...

— Oh ! dit-il à regret... affaire de femme. J'avais trouvé une petite... là... tu sais... qui voulait placer son argent... Le maître d'hôtel a tout raflé...

— Et toi ?

— Moi, pour dix francs par jour, il prétendait me faire faire le boniment et expliquer que mon grand-père (car il y a un portrait qui me ressemble dans le bistro !...) mon grand-père, victime de la Révolution, avait été jadis enfermé dans cette boîte où l'on sable le champagne et assassiné. Tu penses ? Je ne marche pas.

— A cause du grand-père ?

— A cause de toi, répliqua sentencieusement le baron. Te traiter de confrère !...

*
* *

Cette « affaire » fut suivie, vers la même

époque, d'une demi-douzaine d'autres plus ou moins singulières, mais qui rataient invariablement. Pourtant, aux vêtements neufs du baron, à ses chapeaux, à ses gants, ses chaussures, je voyais qu'il s'y retrouvait, car il n'avait jamais encore eu si belle mine ni pareille garde-robe. Ses pardessus, du bon faiseur, il ne les comptait plus ni ses cravates, dont il changeait deux ou trois fois par jour. Et, pour le reste, il en allait de même.

— Qu'est-ce que c'est ? lui disais-je malgré moi. Mâtin ! où as-tu pris cette étoffe-là ?

— Chez O'Rossen, répondait-il.

— Non ?

— Il n'est pas plus cher qu'un autre, m'affirmait le baron... et, tu le vois, comme camelote, elle produit son effet.

Force m'était d'en convenir et j'en étais secrètement flatté, car, après tout, l'élégance du secrétaire rejaillissait sur le « patron » et ne pouvait que lui être profitable. Cependant, par amour filial, le brave garçon

s'entêtait à porter ces curieuses chaussettes de grosse laine que la vieille maman tricotait pour son fils et des sweeters, dont les couleurs ne l'avantageaient point.

— C'est mère, m'avouait-il. Elle ne sait qu'inventer pour que je sois bien mis. Ses modèles viennent de Londres. N'est-ce pas? Ils ont du chic!

Je me gardais de le contrarier, mais, à part moi, je l'aimais davantage d'exprimer naïvement sa fierté et sa reconnaissance et j'admirais ces heureux sentiments. Sans eux, il est possible que le baron n'eût point réalisé ce personnage fait de mille bribes, étonnant, presque unique. Il y avait de tout chez lui : de la gentillesse, de la vivacité, de la roublardise, du naturel, et cela si bien mêlé et assorti, qu'on en restait interloqué. Lui n'y prêtait pas attention. Il vivait sans souci aucun, toujours gai et plaisant, toujours prompt à s'enthousiasmer.

*
* *

Cependant, pour l'aider de mon mieux,

je l'avais fait nommer directeur d'une galerie d'art dans un très grand théâtre et m'en réjouissais.

— Ah ! mon vieux, s'était-il écrié. Tu es bon. Tu es le meilleur des amis. Tu vas voir comme je vais mener ça.

Une exposition rétrospective de l'œuvre de Modigliani lui valut aussitôt du succès. Le baron n'était pas un sot. Il aimait sincèrement la peinture et savait la comprendre. Puis, il organisa des concerts et, petit à petit, devant cette réussite inespérée, entreprit de donner dans sa galerie un grand bal costumé, le soir du mardi gras.

Ce que put être ce bal, je l'ignore, mais il fut fort brillant. On y trouva tout Montparnasse. Peintres, modèles, poètes, marchands s'amusèrent comme chez eux, et, vers minuit, tous, assez ivres sous leurs déguisements, firent irruption dans la salle du théâtre et troublèrent par leurs cris la représentation.

Voilà bien les hasards de la vie ! Le baron n'avait point prévu que la fête s'achève-

rait de la sorte, ni qu'elle lui coûterait son titre de directeur. Il revint donc chez moi une fois de plus et reprit son emploi, mais ce n'était plus tout à fait le même homme

« Ni tout à fait un *autre »*

O Verlaine! Car il se souvenait de la place qu'il venait d'occuper et supportait sans optimisme ce brusque changement. Mais qu'y pouvais-je ? J'eus beau, de secrétaire, l'élever pompeusement au titre de collaborateur, le baron s'ennuyait. Il ne pensait plus à la danse et, durant un moment, ses petites amies même n'arrivèrent point à le distraire.

— Je te demande un peu ! me disait-il... la noce? J'en ai soupé... Et comment ! Il me faudrait autre chose, tu ne crois pas ? de plus sérieux... de plus... enfin... une situation avouable. Tu es de mon avis ?

— Absolument.

— Eh bien, je vais chercher.

*
* *

Il chercha. Il erra dans Paris, fréquenta

plusieurs cercles où l'introduisaient des gens graves, s'entretint d'affaires au téléphone, nota des ordres, se montra pondéré, réfléchi. Il me faisait souvent pitié, tant ses démarches de toute espèce restaient infructueuses, puis, un beau jour, il arriva radieux et se frottant les mains.

— Qu'y a-t-il ? m'informai-je. Un nouveau bar ? D'autres voitures ?

— Tu n'y es pas, répondit le baron.

— Quoi donc ?

— Je te le donne en mille.

— Alors, parle.

— Non. Pas encore, décida-t-il avec fièvre, pas encore.

Et il me laissa languir une longue semaine avant de m'informer que le hasard — notre grand maître — venait de lui ouvrir les portes du conseil d'administration d'une banque qu'on allait renflouer.

IV

A dater de ce jour, je l'avoue, le baron devint à mes yeux un personnage qui m'intimidait presque et me laissait rêveur quand je le rencontrais. Il me présentait à des brasseurs d'affaires tout habillés de noir, à des chefs de contentieux boutonneux, distants, engoncés dans de raides faux-cols en celluloïd, et, pénétré de ses fonctions, il ne sortait plus qu'en chapeau melon.

Parfois, il me téléphonait, me proposait l'achat de valeurs destinées à une hausse immédiate et stupéfiante, s'informait de ma santé, de mes livres, de l'existence étroite et casanière que je menais sans lui et m'ap-

prenait qu'enfin il tenait « le bon bout » et ne m'oubliait pas.

Les jetons de présence — paraît-il — lui permettaient de vivre à l'aise, tellement il en touchait, mais le plus incroyable était qu'aux divers conseils auxquels il assistait, ses vues et ses propositions primaient et étaient aussitôt adoptées.

— Ainsi, me disait-il, avant deux mois la situation sera rétablie et nous pourrons peut-être nous passer du gouvernement. N'est-ce pas, quel que soit le crédit qu'on nous offre, le mieux est de n'y faire appel qu'en tout dernier ressort... et nous n'en sommes pas là, grâce à Dieu !

— Tu es un as ! lui déclarai-je.

— Oh ! attendons... attendons, répondait-il modestement. Dans deux mois, si tu veux, nous en reparlerons... et alors...

Alors, il arriva ce qu'un autre que moi, moins désireux de voir le baron s'élever, eût prédit et il ne fut plus une seule fois question de conseil d'administration, ni de contentieux, ni de banque, ni hélas ! de jetons

de présence, mais, comme le singulier garçon en avait profité, il accepta son sort stoïquement et se lança dans de nouvelles opérations.

*
* *

Celles-ci, quoique très vagues, l'occupaient sans arrêt, bousculaient, dérangeaient sa vie. Il s'y prêtait de bonne grâce, levé tôt, couché tard et ne venant jamais partager mes repas qu'entre deux coups de téléphone, avec des mines mystérieuses. Plus il se démenait, plus sa joyeuse humeur de naguère s'altérait. Mais comment le lui faire remarquer ? Le baron se croyait né pour de grandes destinées et, comme il était en retard avec elles, le peu de temps qui lui restait, il l'employait à fond.

— Tu penses, m'affirmait-il. J'ai les atouts en main. Tout les atouts... Ça ne peut pas claquer comme ça.

— Si je le pense !

— Merci, me disait-il. Non, ça ne claquera pas et, tu sais, si l'affaire que je pour-

suis actuellement se réalise d'après mes plans, on te nommera directeur...

— D'une banque ?

— T'es bête ! Directeur d'une maison d'édition, mon vieux ! Voyons... accepterais-tu ?

— C'est juré.

*
* *

Il n'était, en effet, dans l'esprit du baron, rien de plus aisé que de mettre sur pied une combinaison d'édition, puisqu'il avait l'argent. Ses bailleurs de fonds le pressaient d'agir et lui, très digne, leur apprenait au téléphone que je répondais du succès. Le baron voyait grand. Cinq, six, sept collections de tout ordre, de tout format. Sur ses projets, sans consulter personne, il inscrivait les noms des auteurs les plus connus, jurant qu'ils ne refuseraient point de me donner leurs œuvres et rédigeait le texte et les placards d'une publicité à ruiner un milliardaire américain.

— Il faut jouer, affirmait le baron, savoir jouer gros jeu.

Et lui, qui répugnait naguère à expédier mon courrier, passait les nuits à noircir du papier et, par une ironie bien faite pour rétablir un certain équilibre, me soumettait le lendemain des monceaux d'écritures. Or, là encore, le destin venait en aide à ce charmant garçon, car les majuscules auxquelles il avait de tout temps sacrifié, prêtaient à son immense labeur une sorte d'éclatante conviction. Elles le servaient, pour ainsi dire et je m'aperçus que, loin d'arriver dans le texte comme mars en carême, elles développaient leurs boucles enchevêtrées au moment où, l'intérêt fléchissant, elles le ravigotaient. On apprend ainsi à tout âge. On pénètre bien des secrets et il convient de n'en pas rire quoique, peut-être, cette fameuse place de directeur que m'offrait le baron fût, comme toutes celles qu'il avait lui-même occupées, un fantôme qui s'évanouit.

N'importe. C'était, là, une revanche — si j'en avais eu, par hasard, envie — la plus douce, la plus innocente. Le baron ne vivait

que pour mieux me la faire savourer. Il y peinait sang et eau, tirait la langue en transcrivant au net ses brouillons, se mettait la cervelle à l'envers. Pouvais-je l'en empêcher? Il eût pensé que j'étais un mauvais ami. Seulement, quand au prix de ses veilles, un dossier formidable eût été constitué, l'infortuné baron ne retrouva plus un de ses commanditaires : ils avaient acheté un dancing.

*
* *

Que pensez-vous qu'il fit? Il ne se découragea point. Son goût pour la littérature s'étant fortifié dans l'ambition qui l'avait un moment ramené de ce côté, d'éditeur il devint libraire et lui-même me l'apprit. Un camarade s'était présenté juste à point, avait loué sur la rive gauche une fort jolie boutique et pris le baron avec lui. Du coup, il s'en fallut de peu que l'existence ne lui fût toute tracée, car, dans ce magasin, au milieu de beaux livres, rares et d'occasion, le baron se mua en bibliophile et, pour par-

faire la ressemblance, fit l'emplette de grosses lunettes à monture de simili-écaille et en orna son nez. Sa vue baissait. Et son entrain, sa confiance, hélas, aussi. Mais qui s'en apercevait ? Derrière ses verres, on ne voyait que l'amateur de livres et non point l'ancien directeur d'une galerie d'art, l'ancien membre de conseil d'administration, l'ancien... est-ce que je sais !... On avait devant soi un petit homme, aux tempes neigeuses, poli, aimable, bien habillé et dont les deux dents du bonheur, trop écartées au dire des connaisseurs, l'avaient laissé passer. Je lui rendais souvent visite, vers le soir, quand, dans les rues humides, les lumières des boutiques s'allument et réfléchissent sur les trottoirs leurs feux entrecroisés. J'allais voir mon ancien secrétaire, feuilleter des ouvrages précieux, l'entretenir de ses espoirs, de ses secrets projets et, chaque fois qu'il m'en pouvait parler, c'était une nouvelle surprise pour moi, car il restait le même et, quoique installé confortablement dans un charmant commerce,

sa tête trottait toujours comme avant et battait la campagne.

*
* *

A deux jours d'intervalle, c'était un autre plan qu'il caressait et méditait malgré lui de poursuivre. Il n'aimait que la découverte, les hasards, l'aventure. Curieux homme ! Il me faisait penser au poème en prose de Baudelaire :

« Tu aimeras ce que j'aime et qui m'aime : l'eau, le nuage, le silence et la nuit ; la mer immense et verte ; l'eau informe et multiforme ; le lieu où tu ne seras pas. » Et, à travers ces rythmes désenchantés, il m'apparaissait brusquement pareil à quelque compagnon rencontré dans les contes d'Hoffmann, ou du subtil et languissant poète des *Filles du Feu* et de la *Main Enchantée*. N'était-ce point aussi l'influence du bon Guillaume Apollinaire que l'on constatait chez lui, si légère, si fantasque ? Et, cependant, l'auteur des *Calligrammes* écrivait, du temps où le baron l'avait connu :

Je souhaite dans ma maison
Une femme ayant sa raison,
Un chat passant parmi les livres
Des amis en toute saison
Sans lesquels je ne peux pas vivre.

Ah ! ouitche ! il passait bien autre chose qu'un chat parmi les livres du baron ! Mais ses chimères, ou plutôt son petit démon, qui l'entraînait hors du bon sens et le lâchait ensuite en sautillant, tout satisfait de ses mésaventures. Le baron le savait. Et, il avait beau ne pas vouloir suivre ce sacré petit diable qui le conduisait dans la vie, il le suivait quand même et ne pouvait lui résister.

Autrement qui l'aurait poussé à quitter le coin de son feu où il était si bien, depuis qu'avec ses grosses lunettes, il semblait devenu raisonnable ? Je cherche. Je ne trouve pas. Non. Non. Le diable, vous dis-je, et la preuve est qu'il emprunta, pour chasser le baron de sa douillette et tiède retraite, l'apparence d'un de ses vieux amis qui, venant

d'hériter, acheta un cargo au Maroc, une casquette de yachtman, un ciré, un livre de bord et ne leva plus l'ancre — si j'ose ainsi m'exprimer — de la terrasse des *Deux Magots*.

*
* *

Or la librairie du baron n'était pas éloignée de ce café où le captain du *Cap Nègre* offrait à boire sans regarder à qui s'asseyait à sa table. Est-ce moi, est-ce le démon qui présenta l'un à l'autre ces deux notables et joyeux gentlemen ? Ils ne se quittèrent plus. Le baron et mon ami Pierre, mon ami Pierre et le baron, on les voyait toujours ensemble et, si le premier tirait une très grande vanité de compter dans ses relations l'authentique propriétaire d'un cargo, celui-ci éprouvait un évident plaisir à régaler son compagnon. De la sorte, ce fut une belle vie pour ces amateurs d'aventures... Une belle vie ? Un scandale perpétuel, car lorsqu'il m'arrivait de traverser les Halles au petit jour, le spectacle du baron coiffé du chapeau d'une de

ses jeunes amies, m'attendait régulièrement près de celui de l'étrange capitaine qui, son livre de bord sous le bras, entendait ne quitter Paris qu'après que la fête fût finie. Mais comment pouvait-elle finir ? Il n'y avait aucune raison pour cela, au contraire, et le baron, qui renouait avec ses plus chères habitudes, eût suivi le captain au bout du monde plutôt que d'accepter de s'en séparer et je ne prévoyais d'autre suite à ces événements qu'une sorte de cataclysme.

V

Il se produisit fatalement quand le captain — pour tenir le coup — eut liquidé son attirail et même, à la fin, son bateau. Mais alors il était trop tard pour que le baron se ressaisît. De libraire, il se transforma en marchand de vieux meubles et il avait les poches bourrées de vastes photographies avec lesquelles il essayait de séduire ses petites amies d'autrefois... Hélas ! je crois que le commerce des meubles n'enrichit pas le baron, car, peu après, il vint m'annoncer sans tristesse qu'il s'expatriait et allait tenter la fortune sous un ciel plus clément.

Quoi que j'eusse fait pour le retenir à Paris, il ne m'écouta pas. Je lui souhaitai

donc bon voyage. Il partit, m'envoya deux ou trois cartes postales, des journaux qui, dans des comptes rendus de soirées élégantes, mentionnaient sa présence et déjà je m'habituais à le savoir heureux, lorsqu'il revint en fort piteux état et, malgré ses histoires, plus démuni d'argent qu'il ne l'avait jamais été, vieilli, découragé.

« Cette fois, pensais-je, que va-t-il faire? J'ai bien peur qu'il ne se lasse, qu'il n'abandonne... »

*
* *

C'était mal le connaître. Il repartit bientôt à l'étranger, avec des toiles qu'un marchand de peinture de Montparnasse lui avait confiées, les vendit, mena dans les grands bars une existence baroque et fastueuse. Tout lui réussissait. Il faisait la noce et, son titre de baron lui ouvrant certaines portes, on ne parlait que de ses bonnes fortunes et de ses stupéfiantes chemises de soie aux couleurs les plus tendres. Parfois, à deux heures de Paris, il roulait en taxi à travers

la campagne en charmante société. Parfois, une auto de grand luxe l'attendait à la porte. Il la laissait attendre. On eût juré que chemises et auto lui appartenaient à la fin, pour de bon, et il fallut notre vieille et durable amitié pour que je m'aperçusse que les chemises étaient un peu trop larges pour lui et la voiture marquée à l'intérieur d'un autre chiffre que le sien.

— Mais que veux-tu, me disait-il, c'est la vie... la belle vie... la bonne vie !...

Certes. J'étais cependant inquiet, et je le voyais, sans optimisme, jouer ses dernières cartes. Dans son regard brillait souvent une flamme bizarre. Elle s'allumait, s'éteignait vite. Et qui croire ? Les amis du baron prétendaient qu'il était amoureux ; les femmes, que ses affaires étaient prospères; ses ennemis, qu'il vivait d'expédients. Sais-je au juste ? Toujours est-il que le baron se défendait et qu'une soudaine jeunesse l'habitait. Où qu'on le rencontrât, il avait l'air aimable et enjoué. A quelque heure que ce fût. Et, bien souvent, il était ivre comme il

convient et tenait des discours si curieux qu'il s'attachait les gens par ses propos et les mettait en joie.

*
* *

Le mystère de sa vie, personne encore ne l'avait découvert, mais chacun le sentait et se demandait à part soi en quoi il consistait, lorsqu'un jour, pénétrant par le plus grand hasard dans un restaurant, j'aperçus le baron, tête à tête avec une jolie fille.

— Ah ! mon vieux, me dit-il... Quelle surprise ! quelle heureuse...

— J'en suis ravi.

— Et moi donc !

La jolie fille était danseuse : le baron me l'apprit sans détours, fit avancer une chaise, puis — de son air le plus évaporé — commanda de grands vins. Il voulait me traiter, déclarait-il, de la bonne façon et, en effet, le maître d'hôtel, durant tout le repas, et le sommelier furent aux petits soins, tandis que la charmante invitée du baron me narrait

sur son compte mille détails, qui l'amusaient beaucoup.

Entre elle et lui, l'intimité la plus charmante régnait, la plus libre, la plus inattendue. J'en étais ahuri. Mais, au fait, pourquoi pas? Le baron avait fort grand air à sa table. Il parlait à voix haute, reprenait discrètement la danseuse quand ses expressions n'étaient pas tout à fait correctes. Un puriste véritablement, doublé d'un homme du monde. C'était cela. Je n'avais point à en douter. Il devait donner à cette jolie personne des leçons de français et de savoir-vivre, car, pour la danse, n'est-ce pas? il était fort possible qu'elle en sût plus que lui...

— Voulez-vous, me proposa-t-elle au dessert, que je balle pour vous?

— Oh! enfin, fit le baron. Savez-vous qu'on ne danse pas ici?

— Peut-être!

— Cela n'est pas possible, dit le baron avec austérité. Voyons! Si la mama l'apprend elle vous grondera.

— Et vous aussi, n'est-ce pas ?

— Tu parles !

Tous deux se mirent alors à rire, comme des enfants, et à m'apprendre que la « mama » était une femme terrible, insupportable, mais qu'après tout ils se moquaient bien d'elle ensemble et lui jouaient des tours... de ces tours !

J'entendais, on le pense, de quoi il s'agissait.

— Figurez-vous, me confia, tout en se trémoussant la délicieuse élève du baron, à l'hôtel, toutes les nuits, la « mama » vient me souhaiter bonsoir et elle m'enferme à clef.

— A double tour, dit le baron.

Il pouffa de rire et reprit, en contrefaisant la voix d'une vieille femme :

— Rran... rran... Et dormez bien, mignonne. Reposez-vous jusqu'à la *mañana*.

— *Si, La mañana*, comprenez-vous, c'est le lendemain. *Pero* entre *la tarde y la mañana,* il y a *la noche,* me révéla la jolie fille qui, se sentant en confiance, voulait à tout prix m'expliquer... Entièrement.

Elle me jeta un vif coup d'œil et, prenant les mains du baron sur la table, les pressant,elle murmurait mille gentillesses quand le chasseur du restaurant vint prévenir la señorita qu'au téléphone sa «mama» l'appelait.

— Attendez-moi, dit-elle. Jé viens tout dé souite. Le temps d'écouter cé qu'elle ordonne pour la journée... et, aussitôt, jé vous rétrouve.

*
* *

— Ben, qu'en penses-tu ? fit le baron, dès que nous fûmes seuls, en m'offrant un cigare... Je suis né pour être secrétaire ou professeur... ou vieux monsieur de compagnie...

— Mes compliments !

— Oui, daigna-t-il répondre, la petite est assez rigolote. Mais la vieille... Ah ! non, mon vieux... tu n'imagines pas la bonne femme que c'est. J'ai beau caresser la fille pendant la nuit...

— Eh bien ?

— Le matin, la vieille m'eng... parce que j'ai mauvaise mine... et, me dit-il comiquement en se grattant le derrière de la tête, elle me fait faire les commissions.

Brunoy, septembre 1925.

Ce livre, C de l'alphabet des lettres achevé d'imprimer pour la Cité des Livres, le 15 novembre 1925, par Ducros et Colas, Maîtres-Imprimeurs à Paris, a été tiré à 440 exemplaires: 5 sur papier vélin à la cuve "héliotrope" des papeteries du Marais, numérotés de 1 à 5 ; 10 exemplaires sur japon ancien à la forme, numérotés de 6 à 15 ; 25 exemplaires sur japon impérial, numérotés de 16 à 40 ; 50 exemplaires sur vergé de Hollande, numérotés de 41 à 90 ; et 350 exemplaires sur vergé à la forme d'Arches, numérotés de 91 à 440. Il a été tiré en outre: 25 exemplaires sur madagascar réservés à M. Édouard Champion, marqués alphabétiquement de A à Z; et 30 exemplaires hors commerce sur papiers divers, numérotés de I à XXX.

Exemplaire N° 285

QUAND J'ÉTAIS GÉNÉRAL

Copyright by Lucien Dubech, 1925

L'ALPHABET DES LETTRES

QUAND J'ÉTAIS GÉNÉRAL

PAR

LUCIEN DUBECH

D

PARIS, A LA CITÉ DES LIVRES

QUAND J'ÉTAIS GENERAL

Toutes les cloches de la ville, sonnant à la volée, m'avaient éveillé aux premières lueurs du jour. Mais la cérémonie au palais n'ayant lieu qu'à trois heures après midi, je m'étais retourné et rendormi. Je m'éveillai définitivement sur les midi. Il était temps de me mettre en tenue et de procéder à une dernière répétition avant de prendre le chemin de la Présidence. Je ne parle que pour mémoire du déjeuner : le dernier cent du dollar gagné la semaine précédente à décharger un arrivage de boîtes de lapin frigorifié pour la compagnie Blakiston, Conway and Son de Melbourne, était resté depuis l'avant-veille au soir sur le

comptoir étincelant du vieux Paddy, qui débite l'irish whisky dans une paillote du port.

Au reste, je comptais que mon génie me nourrirait ce jour-là sans que j'eusse recours à ces besognes mercenaires. Un pareil jour, le buffet de la présidence serait abondamment garni, et j'avais l'intention de solliciter du Ministre de l'Instruction Publique et des Beaux-Arts la faveur de toucher à l'avance un trimestre de ma pension. J'ai bien déjà obtenu la même faveur le mois dernier à l'occasion de l'anniversaire du Général Président. Mais on prétend que le chef de musique de la garde présidentielle arrive ainsi à toucher son traitement plusieurs années à l'avance. Sans doute ses fonctions sont-elles mieux définies et, si j'ose dire, plus positives que les miennes. Pourtant j'attendais un effet considérable de ma grande ode au Génie de la Liberté, que je devais réciter en présence des notables de la République et du corps diplomatique assemblés.

Ce fut donc d'un cœur allègre que j'allai extraire de la malle d'osier, héritage de mon oncle Domingo, le splendide costume qui constitue la tenue d'apparat pour le poète officiel de la République de Téguicigalpa, fonction que j'avais obtenue trois mois auparavant, lorsque le général San Cristobal avait été porté à la présidence par un irrésistible mouvement populaire. A cette occasion, j'avais composé une Invocation à la Souveraineté Nationale qui m'avait valu les succès les plus flatteurs et une pension annuelle de quatre cents piastres, car elle avait servi au général pour témoigner de l'amour du peuple et répondre aux insinuations malveillantes qu'on faisait courir auprès des représentants accrédités des puissances étrangères.

La tenue de poète officiel est d'une magnificence et d'un éclat impressionnants. Elle se compose d'un habit rouge à épaulettes d'or, d'un pantalon de casimir blanc et d'un chapeau bicorne à glands d'or. Il y a également des glands dorés assez gros

aux deux basques de l'habit. Le chef de la musique de la garde ajoute à un uniforme semblable une paire de bottes vernies du plus somptueux effet. La modicité des crédits et de mes ressources ne me permet malheureusement pas un tel luxe. Il ne me fut pas possible non plus de trouver une chemise dans la malle de l'oncle Domingo. En revanche, j'eus la satisfaction d'y découvrir un très large mouchoir de cotonnade rouge.

Il fallut perdre un temps assez long à rattacher un des glands du chapeau, endommagé pendant le retour, qui avait dû être assez compliqué, le jour de la cérémonie anniversaire du général. Avant de partir, je récitai une dernière fois mon ode au Génie de la Liberté. C'est une magnifique pièce lyrique tout inspirée du grand poète Victor Hugo, de qui le nom est invoqué parmi le cortège des fondateurs de la liberté, à côté de Brutus, de Spartacus, de John Brown, d'Abraham Lincoln et du général San Cristobal. Pour ma satisfaction personnelle et

pour rythmer la montée par la cadence des vers, je recommençai à la réciter à voix haute en abordant la côte assez rude qui conduit au palais de la Présidence. La compagnie américaine des Travaux d'édilité a bien construit un petit tramway dont les voitures jaunes véhiculent les visiteurs au sommet de la colline. Il me dépassa même pendant la montée, au joli bruit du grelot des mules, et je reçus sur le pantalon de casimir une peau de goyave lancée par un grossier citoyen britannique qui accompagnait le consul de son pays à la cérémonie. La petite voiture à claire-voie était pleine de notables et de diplomates en uniforme. L'absence complète de numéraire m'interdisant ce moyen de locomotion, je montai à pied, tâche peu agréable à une pareille heure. Il y avait eu un mouvement de surprise dans la ville quand on avait appris que le président fixait la cérémonie au beau milieu de l'après-midi, au moment où tout le monde dort. Cependant, le premier étonnement passé, on n'y avait plus pensé, la

réception étant strictement privée et la décision présidentielle n'intéressant, en dehors des militaires, que les représentants étrangers et les hauts fonctionnaires.

De fait, je ne rencontrai sur la route que le marchand Zabulon Porto-Rico qui, bien que citoyen portugais, représente la République des Soviets. Je le rejoignis suant, soufflant, et assez mal disposé à l'égard du président San Cristobal. Nous arrivâmes ensemble à la porte du palais où le soldat de garde, impressionné par mon uniforme, me présenta les armes. Je remarquai que la discipline et le cérémonial étaient sensiblement relâchés, et qu'il était loisible de pénétrer dans le palais comme dans un moulin. Dès l'entrée, nous fûmes attirés par des éclats de voix et le bruit d'une discussion qui venait du salon précédant les appartements privés du général ; quand nous eûmes franchi la porte de ce salon, un spectacle aussi inattendu que désolant s'offrit à nos yeux : les soldats de la garde, l'arme au poing, baïonnette au canon, formaient

un cercle menaçant autour des représentants des puissances. A l'écart, les hauts fonctionnaires en grande tenue contemplaient ce spectacle avec des mines consternées. Au centre du groupe, le représentant des États-Unis d'Amérique, Douglas Morkell, les bras croisés, les yeux en feu, la barbiche en bataille, invectivait son collègue le consul d'Angleterre avec une véhémence contraire à tous les usages diplomatiques.

De longues stations sur les quais de divers ports du Golfe du Mexique m'ont rendu familière la langue anglaise. Il ne me fut que trop aisé d'entendre le sens des paroles furieuses que Douglas Morkell adressait à son collègue, l'honorable Archibald Gardiner.

— Sacrée damnée bête, criait-il, voilà dans quels draps nous a fichus votre stupide sale politique. Croyez-vous qu'on ignore, vieille fouine que vous êtes, que c'est vous qui avez fourni l'argent à cet affreux San Cristobal pour renverser Sacramento ? C'est

avec vos livres sterling qu'il a acheté sa bande de singes, saoulé les généraux, fait marcher les soldats, truqué les élections et roulé comme au coin du bois les pauvres cochons de nègres. C'était votre homme, vous pensiez qu'il allait vous laisser voler les forêts, les mines, le pétrole, tout Teguicigalpa, et vous aviez déjà câblé au Foreign Office. Vous n'aviez pas prévu ça, vieille brute, que, trois mois après, votre porc de général allait profiter d'une grande réception pour nous coffrer tous et offrir une balle dans la peau au premier qui lui parlerait de l'inviolabilité diplomatique.

L'honorable Archibald Gardiner lui répondait sans précipitation :

— L'Angleterre se moque de vos paroles, qui ne sont pas dignes d'un diplomate ni d'un gentleman. Elle n'a pas fourni de livres sterling au général San Cristobal. C'est l'Amérique qui a donné des dollars au général Sacramento pour qu'il accorde à une compagnie américaine la concession des pétroles. C'est elle qui avait organisé

le scandaleux plébiscite par lequel avait été porté frauduleusement au pouvoir le dit général Sacramento, partisan du protectorat américain. Je conviens cependant que le général San Cristobal, bien qu'il n'ait aucun motif particulier de reconnaissance à l'égard de l'Angleterre, s'est conduit d'une façon inouïe en osant porter la main sur le représentant de l'Empire britannique. Audace et folie qui lui coûteront cher si jamais nous sortons vivants de ce cercle de damnés démons grimaçants.

— Il se sera saoulé, hurlait Douglas Morkell, à l'occasion de son anniversaire. Un joli coco, que vous avez porté à la puissance suprême! Vous l'avez entendu : fusiller le premier qui bouge, sans hésitation ni murmure. Avec ces cochons qui empoisonnent le whisky, nous sommes frais. Croyez que ce n'est pas la respectabilité diplomatique qui m'empêche de vous boxer pour me calmer les nerfs.

Le représentant de la France, le distingué M. François d'Assise Lévy, intervint :

— Messieurs, dit-il, du calme, de la dignité. Songez que nous représentons l'Europe civilisée aux yeux de ces peuplades primitives.

Je ne pus en supporter davantage. Atteint dans ma dignité patriotique, dans mes sentiments d'auteur de l'Invocation à la Souveraineté Nationale et dans mon attachement pour la personne du général San Cristobal, je me précipitai vers son appartement, cependant qu'en sens inverse, M. Zabulon Porto-Rico se glissait sur la pointe des pieds dans la direction de la porte de sortie.

*
* *

Je puis en porter ici le solennel témoignage : le général San Cristobal n'avait rien d'un homme ivre. Son noble visage noir n'exprimait que les sentiments les plus calmes et la maîtrise de soi qui caractérise sa grande âme. Il était nonchalamment étendu dans un fauteuil à bascule, et quand j'entrai, il regardait le plafond et semblait

suivre en souriant un songe intérieur. A ses côtés se tenait le maëstro Diégo Laynez en grand uniforme de chef de la musique de la garde présidentielle. Il tenait à la main, dans une attitude militaire, un sabre qui brillait. Tout en lui étincelait, cette arme dégainée, son regard et ses bottes. Alors que le général paraissait pacifique et bienveillant comme un dieu, Diégo Laynez ressemblait, avec son glaive fulgurant, à un archange exterminateur. Le regard du général descendit du plafond et s'arrêta sur ma personne qu'il considéra avec bonté et attention. Tandis que je me taisais, partagé entre l'inquiétude et le respect, il m'adressa des paroles très douces :

— Rubens, mon enfant, je suis heureux de te voir. Je te nomme général. J'avais précisément besoin d'un général pour commander mon artillerie.

Sans doute la surprise fut-elle lisible sur mon visage. Le général se renversa dans son fauteuil et poursuivit :

— Je pense, Rubens, que tu es partisan

du droit des peuples à disposer d'eux-mêmes. Le principe de l'égalité des races a été proclamé ces temps-ci d'une manière éclatante : tous les peuples sont frères, libres et égaux. C'est pourquoi notre patrie doit se débarrasser des parasites qui, je le disais il n'y a qu'un instant au généralissime Diégo Laynez, sucent le meilleur de son sang. Douglas Morkell a mis la main sur les transports et Gardiner sur les pétroles. Pepino Gambatista est atteint de la folie des grandeurs depuis qu'il se figure que l'Italie est devenue une grande nation sidérurgique. Herr Schweinkopff veut nous flanquer le génie de l'organisation et Porto-Rico le bolchevisme. Jusqu'à l'Islande et aux Iles Canaries qui m'ont envoyé des représentants disposés à pousser des cris de pécari sitôt qu'on touche à l'un de leurs ressortissants. Il n'y a guère que François d'Assise Lévy qui me fiche à peu près la paix, et encore il veut me vendre du cognac de chez Hennessy. Je te le dis, Rubens, mon ami, ça ne peut pas durer comme ça.

J'ai résolu de secouer le joug et d'émanciper définitivement la République de Téguicigalpa. Je viens de confier le commandement suprême au général Diégo Laynez, et j'ai fait boucler en bloc les représentants des puissances. Le premier qui gueule, rran, au mur. Et ça n'est pas fini, ça ne fait même que commencer.

Ces mâles et nobles paroles m'emplirent d'une joie si vive que je portai une main sur mon cœur et que je tombai aux genoux du général San Cristobal. Il me releva avec bonté et poursuivit :

— Toi, Rubens, tu as un uniforme magnifique, tu seras général d'artillerie. Je t'ai réservé une mission particulièrement honorable et délicate, qui t'assurera dans les annales de la République une renommée immortelle. Il y a sur la terrasse de la présidence deux batteries de canons. L'une m'a été fournie par la maison Armstrong and C°, de Liverpool, l'autre m'a été refilée par le Steel Trust, de Cincinnati. Voilà le moment de voir ceux qui portent le plus

loin et qui présentent la meilleure résistance à l'échauffement. Tu vas me faire le plaisir d'ouvrir le feu sur le quartier du port et sur tous les bateaux qui sont en rade. Je veux que ce soir il n'en reste pas un pour aller raconter aux autres comment ça s'est passé.

— Mais, Excellence, ne pus-je m'empêcher d'objecter, les étrangers ont beaucoup d'autres manières de correspondre entre eux : le câble, la sans-fil. De plus, les canonniers de notre artillerie ne doivent pas être particulièrement exercés : ils tueront immanquablement un certain nombre de nos nationaux qui résident sur le port.

— Je m'en fous, répondit avec simplicité le général San Cristobal.

— Rubens se dégonfle, observa sournoisement Diégo Laynez. Je l'avais prévu.

Cette absurde supposition acheva d'emporter mes scrupules.

— Je suis prêt, dis-je, à donner ma vie pour la cause de la liberté. Je me permettrai une seule et respectueuse observation : la

nature particulière de mes études ne m'ayant jamais conduit à m'occuper d'un canon, j'ignore jusqu'aux principes élémentaires du fonctionnement de cet appareil.

— Aucune importance, répondit le Président en imprimant un mouvement de bascule à son fauteuil. Le maréchal Hindenbourg n'a jamais su faire marcher une mitrailleuse ni un camion automobile, et ça ne l'a pas empêché de remporter des victoires. D'ailleurs, il y a dans la garde présidentielle un type qui est tout à fait calé sur les canons ; tu n'auras qu'à lui donner des ordres. Tout est là : un cerveau qui conçoit, un technicien qui exécute, c'est le secret de la guerre moderne. Nous allons faire venir le technicien.

Il frappa sur un timbre, un officier subalterne se présenta.

— Allez chercher, dit-il, et introduisez le colonel Verpillon.

Il retomba dans une douce et profonde méditation que nous nous gardâmes, le généralissime et moi, de troubler par des

réflexions inégales à ses pensées. L'officier de service réapparut, conduisant un Européen qui portait l'uniforme de la garde. Un concours de circonstances a fait que cet uniforme est un peu hétéroclite : il se compose du large pantalon de toile bleu foncé à patte d'éléphant acheté par le président Sacramento à la marine américaine, et de la courte veste collante de drap rouge sans basques, dont un lot important a été rétrocédé par l'Angleterre au président San Cristobal. Ce n'est pas très beau, mais nos chefs d'Etat ont fait passer les considérations de l'économie avant celles de l'esthétique. Le jeune Européen portait ce costume avec une désinvolture pleine de distinction. Ses manières aisées et dégagées me firent la plus vive impression. Il n'était pas très gras, ni très gros, ni très âgé, il était imberbe, pâle, et le bout de son nez avait l'air de danser. Mais il avait une façon extraordinaire de sourire, de vous regarder et de porter de travers sur l'oreille une espèce de coiffure à deux cornes que je ne

connaissais pas. Il avait l'air de se moquer du monde, et pourtant il imposait le respect. Il s'exprimait avec une familiarité et une abondance d'élocution dont je n'avais rencontré l'équivalent que chez un marchand de cannes à sucre de la Martinique; mais celui-ci, qui s'appelait Marius, était très gras, tandis qu'on s'étonnait que tant de paroles énergiques ou injurieuses pussent sortir d'un gentleman aussi transparent. Il interrompit le président dès la deuxième parole :

— Colonel Verpillon...

— Non, mais des fois, pourquoi que vous m'appelez colonel, puisqu'on m'a fichu deux ficelles dans votre espèce de guignol? Je suis lieutenant, le lieutenant Isidore Verpillon.

— Eh bien! lieutenant-colonel Verpillon, je vous nomme commandant en second de l'artillerie de la garde. Sous les ordres du général Darius Rubens, ici présent, vous allez commencer dare dare le bombardement du port et de la rade. Le général est

poète, il n'est pas artilleur. Mais il a un uniforme, ce qui est indispensable dans l'exercice du commandement. Vous lui donnerez des conseils. Vous viendrez me rendre compte de votre mission quand il ne restera plus un bateau ni une maison. Le conseil de guerre est terminé. J'ai dit.

Le visage du colonel exprima tour à tour la surprise, puis la satisfaction. Le président San Cristobal se leva et se dirigea avec majesté vers le salon des ambassadeurs, où l'on entendait des hurlements. Diégo Laynez le suivit, sabre au clair. Je restai seul avec le colonel qui m'examinait de la tête aux pieds :

— Non, interrogea-t-il, c'est sérieux ?

Je me redressai :

— Il me semble...

— Eh bien ! alors, mon vieux café-crème, amène-toi, on va rigoler.

*
* *

Moins de dix minutes après, le bombardement était commencé. Le colonel avait

déployé un zèle et une rapidité incomparables. Il avait rallié à grands coups de bottes quelque part les canonniers qui dormaient sous les palétuviers. Puis il avait stimulé leur courage en leur promettant, *motu proprio,* une distribution de tafia, et il leur avait exposé le thème de la manœuvre en un rapide discours :

— Le général Sacramento, avait-il dit, se dispose à marcher sur la Présidence pour s'emparer du pouvoir, appuyé par le canon des navires en rade. Sitôt installé, il a l'intention de confier tous les emplois de la garde à ses électeurs et d'envoyer les titulaires travailler au percement d'un canal à travers la presqu'île du Yucatan.

La ville indigène et le quartier des étrangers sont nettement séparés par le fond de la rade; on pourrait démolir l'un sans toucher l'autre. Le quartier neuf, à droite, aligne le long du quai ses maisons et ses magasins que domine la flèche de l'église réformée, tandis que, de l'autre côté de l'eau, les paillottes se serrent au

pied de la colline que couronne la présidence, groupées autour de l'ancienne église espagnole dont les deux petites cloches sont suspendues dans un pignon à jour. De notre observatoire on ne voyait guère que la gueule des canons dont le corps était masqué par les arbres en bordure de la terrasse. Ils étaient au nombre de douze, rangés en deux groupes, les canons Armstrong à droite, les canons du Steel Trust à gauche. La terrasse, qui s'étend devant le palais, se compose d'une pelouse gazonnée et bordée d'arbres que coupe au milieu une allée qui va aboutir à une espèce de demi-lune : au bord de la colline, surplombant le chemin qu'il commande, cet ouvrage de fortification, qui date du temps des Espagnols, a été envahi par la végétation; c'est là que le colonel avait établi notre quartier général. Juché sur le tronc d'un palétuvier défunt, il suivait à la jumelle les effets du tir qui venait de commencer sur ses indications. Installé, les pieds pendants, sur une racine de l'arbre, je lui servais de principal confi-

dent, car il prenait à témoin tour à tour, dans un langage extraordinairement difficile à saisir, toutes les puissances de la terre, de l'air et du ciel.

— Ça, mon vieux négro, on peut toujours le dire, que c'est rigolo. Moi, tu comprends, je m'en balance, il n'y a pas là-dedans un seul Français : tous Anglais ou Américains. Alors, tu parles si on y va d'un cœur ! C'est la première fois que j'éprouve de la satisfaction à penser que les accords de Washington ont limité notre tonnage. Seulement, vois-tu, dans mon pays, quand on fait un boulot, on aime que ça soit bien fait. Tu comprends, moi, je veux bien bouziller le matériel, mais je ne marche pas pour amocher des poilus qui ne m'ont jamais rien fait. Seulement, si c'était pas moi, ça serait un autre qui le ferait, et qui s'y prendrait comme un goret. Moi, je vais leur faire ça au minimum de frais. On va commencer par flanquer cinq ou six percutants sur les bateaux et les magasins pour les avertir d'avoir à les vider. Après quoi on leur sortira le

grand jeu. Tel que tu me vois, j'ai été maréchal des logis chef de pièce au trente-trois, en garnison aux Dunes, à Poitiers. J'ai été mobilisé comme brigadier, on a fait Saint-Gond, l'Yser, l'offensive de Champagne, la cote 343, et j'ai fini dans les tanks. Alors, tu penses si je sais ce que c'est qu'un tir de barrage. Quand je faisais faire les écoles à feu aux négros, comment que j'aurais cru qu'on charriait si l'on m'avait raconté que ça servirait un jour à envoyer du soixante-dix-sept aux marchands de cochons. Écoute que je te dise : les Armstrong, ça c'est de la belle marchandise, c'est réglé comme un joujou; les Anglais, tu comprends, c'est nous qui leur avons appris, dans la Somme, à faire un tir à la cadence : ça sait ce que c'est qu'un canon. Tu comprends, ceux-là, à droite, ils tirent sur les bateaux, qui sont les plus loin : la hausse à deux mille sept, et tu vois, justement, c'est pas tout à fait ça, c'est un coup court.

La première détonation venait de reten-

tir : un claquement sec, sous les arbres, à notre droite. Dans la rade, en avant d'un cargo américain qui dormait sur ses ancres, une petite gerbe avait fusé. Le colonel Verpillon glissa du tronc de son palétuvier, disparut en courant sous les arbres; je l'aperçus au bord du tertre, sa jumelle à la main, qui rectifiait le tir. On eût dit véritablement que la cause de l'indépendance nationale se confondait avec la sienne.

Le second coup partit, puis un troisième. A gauche, la seconde batterie commença de tirer. J'éprouvai une sensation si désagréable que je me laissai glisser en bas de la racine et que je me retrouvai de l'autre côté du palétuvier, nez à nez avec le colonel qui regagnait son observatoire. Sans doute son coup d'œil habitué au commandement saisit-il aussitôt la situation, car il me rattrapa par une basque et tira avec tant de violence que je tombai assis par terre. Jamais je n'aurais cru qu'un si petit homme fût capable d'actes si énergiques.

— Non, mais, criait-il, tu n'es pas piqué

d'avoir les foies parce que c'est toi qui tires sur les autres ? Tu vas me faire le plaisir de rester là et de ne pas me faire rater ma partie de rigolade. Tu n'es pas d'une grande utilité, mais si tu te barrais, il n'y aurait plus moyen de tenir les autres. Tu ne vas pas rester là comme ça, le nez dans les racines : t'es le général, tâche au moins de te faire voir : allez, grouille ; tourne un peu, regarde par là !

Le colonel était chaussé par bonheur d'une paire d'espadrilles. Sous sa vigoureuse impulsion, je me retrouvai face à la rade. Il s'installa sur ma racine de manière à pouvoir me surveiller en même temps que le théâtre du combat. Je l'entendis qui hélait un sous-officier et l'envoyait chercher une bouteille de tafia à la cuisine, puis qui commentait la manœuvre en termes pittoresques et véhéments. Il se plaignait que les canonniers gaspillassent leurs munitions à tirer dans les arbres, dans la mer, sur les oiseaux, dans les nuages. De temps à autre, il me donnait une bourrade avec l'un de

ses genoux, car il avait fini par m'installer entre ses jambes, et il criait :

— Et dire que je ne peux pas bouger, à cause de cette andouille de général qui foutrait le camp !

Le sous-officier revint avec la bouteille de tafia. Je sentis un filet qui me coulait dans le cou, car le colonel tenait le goulot de la main gauche sans lâcher sa jumelle de la main droite :

— Tiens, vieille noix, avale, ça va te réveiller; pas tout, bon Dieu, tu vas tomber raide.

J'ouvris les yeux et, calé entre les genoux du colonel, je revis à mes pieds la ville, le port où les bateaux, surpris, commençaient à s'éveiller, à s'emplir de fourmis noires qui couraient. Une fumée montait à l'avant d'un gros brick anglais peint en rouge. Dans la rade, le cargo américain virait lentement sur ses ancres.

Je jugeai opportun de risquer une tentative pour rétablir le prestige national et l'autorité de mon grade :

— Colonel, dis-je, je signalerai au président San Cristobal le zèle que vous apportez à la défense de la liberté. Je reconnais la noble générosité de votre nation à l'ardeur avec laquelle vous avez embrassé la cause de l'émancipation. Le droit des peuples à disposer d'eux-mêmes, le principe de l'égalité des nations et des races ont toujours été des idées françaises, chères au cœur de tous les soldats qui ont combattu pour le droit et la civilisation.

Le colonel répondit avec simplicité :

— Tu sais, moi, la cause de l'émancipation, comme tu dis, je m'en balance. Seulement, j'ai une bonne occasion de tirer des pétards sur les Engliches et les Américains, tu parles que je ne vas pas la rater. Et avec leurs canons, encore. Comme j'avais l'honneur de te le raconter tout à l'heure, les canons anglais, c'est pour les bateaux, c'est naturel et ça va tout seul. Et les pétards américains, c'est pour tirer dans le tas. Parce que, vois-tu, leurs canons, c'est comme le reste, c'est du bluff.

Les Américains, faut pas nous la faire avec leur organisation, on les connaît. On les a vus s'amener pour faire la guerre avec des chapeaux qui ne leur tenaient seulement pas sur le crâne. C'est malin, de faire de l'organisation avec des dollars ! Veux-tu que je te dise une bonne chose ? L'organisation, c'est les poilus qui en faisaient, quand ils arrivaient dans un patelin où il n'y avait même pas des briques, et qu'ils appliquaient en grand le système D, que les Anglais en bavaient. Les Anglais, ils y mettaient le prix, mais pour sûr qu'ils savaient organiser ; ils avaient des beaux cuirs, ça, il n'y avait pas à dire. Mais les Américains, laisse-moi rigoler : des frères qui fichaient un taillis par terre pour fabriquer une boîte à corned beef. Moi qui te parle, dans mon patelin, ils avaient installé un camp : ils avaient amené deux cent mille pots de chambre. Et pas des pots de chambre pour demoiselle, des pots de chambre grands comme des baquets, des pots de chambre pour famille canadienne.

Ailleurs, à Miramas, ils avaient apporté trois millions de paires de menottes. Si tu crois qu'il n'y a pas de quoi se poiler : ils avaient vu ça en rêve, trois millions de Fritz conduits au bout d'une ficelle par un *Military Police* avec son bâton blanc. Alors, tu comprends, leurs canons, c'est comme le reste, c'est fait avec de la pâte à nouilles. C'est tout juste assez bon pour tirer sur les maisons du port avec la hausse à quinze cents.

J'avais eu la précaution de garder entre les jambes la bouteille de tafia. J'y puisai le courage de contempler le spectacle qui enchantait le colonel. Les douze canons tiraient maintenant à intervalles irréguliers, mais d'une façon continue. En dépit du tafia, chaque coup me faisait sauter. Dans le quartier du port, à bord des bateaux, des fumées et des langues de feu dansaient. Des hommes couraient, les bras levés, ne comprenant rien à cette averse imprévue. Des canots se détachaient rapidement des flancs des navires et s'en allaient vers le fond de

la rade, où la plage basse est abritée sous les palmes d'un rideau de cocotiers.

Le colonel bondit sur ses pieds :

— Ah ! non, cria-t-il, je veux bien rigoler, mais pas de blagues. Abîmer les bateaux à l'heure où il n'y a que le cuistot qui roupille à bord, tirer sur des magasins pleins de rhum et de cotonnade, ça va bien et c'est marrant; mais bouziller des margoulins, ça c'est une autre paire de roulettes. Général, mon vieux frère, fais-moi le plaisir de te tenir pénard cinq minutes, le temps que j'arrête les frais, sans ça tes copains sont tellement pochetées qu'ils seraient fichus de faire de la casse.

De nouveau, il plongea sous le palétuvier. J'étais seul avec la bouteille de tafia. Le ciel était très bleu, le soleil très chaud; de gros insectes bourdonnaient. Quand le colonel Verpillon rejoignit son poste, j'étais debout, brandissant la bouteille de tafia dans la direction de l'ennemi.

— Colonel, criais-je, ça ne fait plus du tout l'affaire. Est-ce que nous faisons une

révolution nationaliste, oui ou non ? Le président San Cristobal nous a donné l'ordre de détruire les ennemis de la patrie, nous devons détruire les ennemis de la patrie. Colonel Verpillon, je suis votre supérieur hiérarchique, je vous ordonne de recommencer le feu sur les ennemis de la patrie.

J'avais quelquefois reçu des coups de pieds au derrière, dans ma vie, mais jamais comme celui que je reçus à ce moment-là. Par bonheur, le parapet de la demi-lune me reçut, allongé, les bras ballants dans le vide, mais n'ayant pas lâché la bouteille de tafia. Je restais suspendu dans l'attente des événements et d'une explosion de colère. Mais ce fut d'une voix calme que le colonel renoua le fil de la conversation.

— Ah ! la vache, dit-il simplement, il s'est saoulé, à cette heure ! Tiens, mon vieux Bamboula, toi qui veux nettoyer ta patrie, regarde un peu ce qu'il va prendre, leur andouille de clocher qui a l'air d'une chandelle plantée dans du saindoux. Non mais, tu ne trouves pas qu'il gâte le paysage ?

Moi, c'est bien simple, il me fiche la foire. Une fois, j'ai voulu y entrer, dans leur usine, histoire de revoir des cafetières de la même couleur que dans mon pays, eh bien! ma vieille, j'ai pas pu, je suis ressorti, j'aime encore mieux la tienne. Il y avait une espèce de ratichon avec une gueule couleur de rosbif, en train d'en faire un plat à des frères mironton qui empoisonnaient le rhum, et ils se sont tous mis à chanter en chœur un truc qui cause de la nécessité de boire de la flotte pour faire son salut éternel. Sur les murs il y avait des banderolles avec des bobards à la noix : « Marchez dans les voies du Seigneur », « Ne crachez pas par terre ». Et rien pour égayer le paysage, pas une bondieuserie, pas même un pauvre petit Saint-Antoine pour retrouver les objets perdus. Il faisait pourtant chaud, mais j'ai failli geler, là-dedans. Alors, aujourd'hui, comment que je vais m'en offrir, de taper dans leur sale casbah en pâté de foie. Non mais, crois-tu qu'elle l'est, moche. On dirait la gare des chemins de fer départementaux.

Le temple anglican, que désignait ce langage surprenant et scandaleux, m'avait toujours paru le plus bel ornement de la capitale, et les missionnaires m'inspiraient un respect qui remontait au temps de mon enfance : l'un d'eux, le Révérend David Copperfield, m'avait fait cadeau d'une bible en anglais, et il me donnait des pastilles de menthe pour me faire tenir tranquille pendant les longues journées qu'il consacrait à instruire ma sœur derrière les bananiers. C'est lui qui m'avait enseigné que l'émancipation de la race noire, la cause de la liberté et celle de la démocratie sont liées dans le monde à la fortune de la religion évangélique. Je me souviens des événements qui marquèrent sa dernière visite; il m'avait fait boire du tafia et j'avais passé tout l'après-midi à dormir; le soir, mon oncle Domingo prit un fouet et corrigea ma sœur qui pleurait à chaudes larmes; elle quitta le lendemain l'humble maison où l'oncle Domingo nous tenait lieu de père, et j'appris par la suite qu'infidèle aux leçons

du Révérend, elle était allé vivre avec un officier du stationnaire américain, auquel succédèrent un planteur espagnol, un fonctionnaire anglais, un marchand juif et plusieurs autres. Ces divers événements n'ont aucun rapport entre eux, mais c'est à partir de ce moment que mon oncle, soit qu'il fût dégoûté d'une telle conduite, soit pour toute autre raison, cessa de travailler et connut les loisirs suffisants pour se consacrer à une éducation qui, complétée par divers stages dans les capitales des Antilles, a fait de moi le poète officiel de la République de Téguicigalpa. Mon oncle Domingo était un homme très distingué, qui avait fait un long séjour à Paris, où il tenait le banjo dans le jazz-band de l'Olympia.

Le colonel Verpillon n'avait sans doute pas les mêmes raisons de vénérer la mémoire des missionnaires anglicans, car il semblait goûter une satisfaction particulière à voir les obus tomber sur le malheureux temple, dont le clocher portait déjà à la base une large blessure. Je ne sais ce

qu'eût dit le Président d'une telle faiblesse, mais ce malheur acheva d'obscurcir mes esprits; je tombai en pleurant dans les bras du colonel, qui me déposa au pied du palétuvier.

*
* *

Lorsque je repris la notion du monde extérieur, le soleil commençait à baisser. Les deux batteries continuaient à tirer lentement sur les bateaux et les maisons vides. Le clocher s'était effondré. Un magasin plein de rhum, au bout du quartier neuf, brûlait avec une longue flamme bleue. Le brick anglais achevait de se consumer. Le cargo américain était allé s'échouer sur les sables, à l'entrée de la rade. Personne n'avait songé à la résistance. Les navires en rade avaient bien leurs pièces de chasse, mais nul n'était resté à bord pour les manœuvrer. A terre, on n'y comprenait rien : les consuls, les officiers étaient à la Présidence, comment y eût-on compris quelque chose? Cette suite de réflexions finit de me redonner du courage. J'accompagnai le

colonel qui allait surveiller les services du ravitaillement : l'artillerie de la garde usait ce jour-là tous les approvisionnements de la République.

Le colonel avait envoyé un officier subalterne à la présidence demander combien de temps devait durer encore le bombardement. L'officier revint en annonçant que le président allait venir en personne pour féliciter les troupes et mesurer l'étendue de la victoire. Regaillardi, aguerri, j'adressai aux canonniers un discours sur la liberté des peuples et le génie du président San Cristobal. Le colonel acheva de provoquer l'enthousiasme en annonçant l'arrivée imminente du tafia.

Nous nous promenions sous les arbres et je goûtais le charme de la conversation du colonel, de qui l'éloquence et la noblesse de manières m'inspiraient une admiration de plus en plus vive.

— Pourquoi, demandais-je, avez-vous quitté la situation élevée de maréchal et de chef de pièce dans votre patrie pour venir

mettre votre épée et vos talents au service de la République de Téguicigalpa?

— Vois-tu, mon vieux frère, me répondait-il affectueusement, on ne fait pas toujours ce qu'on veut dans l'existence. J'ai fait des tas de trucs, et puis, un jour, je suis parti comme maître coq — c'est un des principaux emplois à bord d'un bateau — sur un grand zinc des Messageries qui faisait le service des Antilles. A la Havane, l'année dernière, j'avais levé une jolie petite poule; le soir, je l'avais emmenée au cinéma. Tout d'un coup, au milieu de la séance, voilà qu'ils commencent à passer des cochonneries à faire rougir un gorille, et tous les chocolats qui étaient dans la salle se mettent à gigoter comme s'ils étaient piqués par les mouches. Il y en a un qui saute sur ma poule, moi je lui saute à la tête, il tire son pétard, je le met knock-out, quand, tout d'un coup, changement à vue comme on n'a pas idée au Châtelet : la scène se retourne, on se met à passer sur l'écran la procession du Sacré-Cœur et je reste comme une panouille nez

à nez avec la police montée. Quand ils m'ont relâché, deux mois après, tu parles que le bateau était parti, et je n'ai pas pu retrouver la poule. Alors je me suis engagé sur un cargo qui venait par ici...

A cet endroit de son discours, le visage du colonel se rembrunit :

— Ah! les veaux! s'écria-t-il. Ils vont flanquer le feu à la ville!

En effet, soit que les canons du Steel Trust fussent déréglés, soit que les artilleurs fussent insuffisamment expérimentés, les obus de la batterie de gauche tombaient sur les paillottes du quartier indigène, et une fumée commençait à monter derrière les cocotiers qui cachent le fond de la rade. Le colonel se précipita pour arrêter le tir : c'était vraiment un brave cœur, le colonel.

Il venait de disparaître sous les arbres quand retentit une détonation épouvantable. Un des canons du Steel Trust venait de faire explosion.

*
* *

Je me retrouvai à la porte des apparte-

ments présidentiels. Une sentinelle croisa la baïonnette pour m'arrêter, j'étais tellement ému que je me précipitai dans le vestibule; mon uniforme et cet acte d'autorité lui en imposèrent, elle me présenta les armes. Je fis irruption dans le cabinet de travail du général; celui-ci était seul, et, je ne sais dans quelle intention, il marchait à quatre pattes sur le tapis, au milieu d'un tas de papiers épars. L'émotion, la surprise me clouaient au sol, et il me regardait avec des yeux blancs, la bouche ouverte. Lorsqu'il m'eût reconnu, il me sourit, et sans quitter son étrange position :

— Cher Rubens, me dit-il, tu as l'art d'arriver à propos. Je te nomme généralissime. Je viens d'ordonner qu'on fusille Diégo Laynez parce qu'il s'entêtait à me soutenir qu'une blanche vaut deux noires. Je vais également donner l'ordre de fusiller Douglas Morkell : je viens de découvrir dans les archives de l'Etat que cette vieille fripouille avait vendu très cher au ministère de la marine un vieux bateau-lavoir camouflé en

canonnière pour la défense des côtes. On y ajoutera Archibald Gardiner qui fournit à l'intendance du saucisson fabriqué avec du boa désossé, et Porto Rico qui m'a refilé des jetons de la Banque de France pour des roubles Romanoff. Qu'on fusille par-dessus le marché François d'Assise Lévy, qui me vend du trois-six pour de la fine de l'année de la Comète.

Je m'essuyai le front avec le mouchoir rouge de l'oncle Domingo. Le général se mit à glapir :

— Et toi aussi je te ferai fusiller, si tu viens me brandir sous le nez des emblèmes révolutionnaires.

A ce moment, on entendit un grand bruit du côté des appartements privés; la porte s'ouvrit en coup de vent, et je vis entrer Madame la Présidente, furieuse, essoufflée et brandissant son ombrelle. Des gouttes de sueur coulaient le long de son visage et des soubresauts soulevaient son auguste poitrine. Elle alla droit au général toujours à quatre pattes, et son pied chaussé d'un solide

soulier poudreux s'imprima avec une extrême vigueur sur la face que présentait de ce côté le chef de l'Etat, cependant que l'ombrelle s'abattait avec fracas. Et de toutes ses forces, elle hurlait : « José, Pepe, Miguel, venez m'aider à le rentrer, il m'a échappé! Voilà huit jours que je l'avais enfermé dans la cave de peur d'un accident! Il est devenu fou! Il s'imagine qu'il a été désigné par le suffrage universel pour faire régner sur la terre la fraternité des peuples et les quatorze propositions du président Wilson! »

ACELDAMA

MALGRÉ la paix romaine, les environs de Jérusalem n'étaient pas sûrs. A la faveur des troubles religieux qui devaient amener quelques années plus tard les légions de Titus sous les murs de la ville, des bandes d'hommes armés parcouraient la campagne, arrêtant et pillant les voyageurs qui venaient à la cité sainte, et sachant les mercenaires du procurateur trop occupés à réprimer les émeutes incessantes, elles poussaient l'audace jusqu'à rançonner les caravanes aux portes de l'enceinte, sous la tour Antonia. Presque tous les habitants, abandonnant les villages, étaient venus se mettre sous la protection

des aigles à l'intérieur de la ville, les étrangers faisaient avant d'entrer de longs détours, et la campagne, sous le soleil, était muette et blanche comme un sépulcre vide.

Ce jour-là cependant, à l'heure où le soir tombait, un homme revenait de travailler à son champ, suivant la route qui passe au sud de la colline de Sion. Il était âgé et marchait lentement, la tête basse comme les vieux paysans, les mains derrière le dos et conduisant une petite mule grise aux longs yeux noirs et doux qui portait dans la double corbeille les outils du labeur et l'outre dégonflée. Il avait été roux au temps de sa jeunesse, car sa barbe et ses cheveux gardaient sous l'argent des lueurs dorées ; son visage était calme et grave, et bien qu'ils fussent trop enfoncés sous des sourcils trop rudes, ses yeux paraissaient pleins de paix.

Au moment où il allait quitter la route pour s'engager dans un des sentiers pierreux de la colline, il trouva au bord du fossé un homme étendu qui gémissait fai-

blement; c'était un étranger, à en juger par ses cheveux blonds et son costume; la poussière de ses pieds disait qu'il avait fait un long voyage, et un mince filet de sang coulait de son front sur sa joue. Le vieillard s'arrêta et sembla hésiter un instant; puis, comme si quelque souvenir se fût éveillé en son âme, il porta la main devant ses yeux en inclinant la tête; on eût dit qu'il voulait obscurcir une image. Enfin il se pencha vers le blessé, et quand il l'eut examiné il alla décharger la mule. Il installa l'homme du mieux qu'il put dans la corbeille et reprit son chemin, emportant l'outre et les outils. Son dos maintenant se courbait davantage, comme sous le poids de quelque chose qui eût été plus lourd que ces outils familiers.

La maison était à quelques centaines de pas, perdue dans un pli de la colline parmi les câpriers et les herbes sauvages; le sentier n'allait pas plus loin, et une vie pouvait s'écouler avant qu'un être humain vînt à passer par là. La porte s'ouvrait au

jour levant et la morne colline emplissait l'horizon du côté de la ville : Jérusalem était là, invisible derrière les roches brûlées, assombries sur le ciel rouge.

Le vieillard transporta le blessé dans la pièce obscure, l'installa sur la natte, alluma la petite lampe d'argile. Il pansa la plaie avec l'huile et le vin, la banda d'une main malhabile et qui tremblait un peu, une longue main aux doigts maigres et jaunes qui semblait, dans la vague clarté, courir sur la face du blessé comme une araignée géante.

Enfin l'étranger ouvrit les yeux, de clairs yeux bleus comme n'en ont pas les hommes de Palestine, et il dit dans le dialecte syriaque, mais avec un accent bien plus doux que celui des fils d'Israël :

— La paix soit avec toi, mon frère ; tu m'as secouru comme le Samaritain. Je prierai pour toi Notre Père qui est dans les cieux.

Le vieillard eut dans l'ombre un invisible tressaillement ; très vite, il se releva, et pour cacher le trouble où le jetaient ces

simples mots, il alla chercher une coupe de vin aromatisé avec du miel et la fit boire au blessé. Celui-ci s'endormit. Penché sur son visage, il le regarda longuement, comme s'il eût épié un douloureux secret; l'homme était beaucoup plus jeune que lui, trente ans à peine, de visage ardent et noble, et une flamme intérieure semblait éclairer sa face pâlie. Il alla s'asseoir sur le coffre peint, dans l'angle sombre de la pièce, s'enveloppa d'un manteau et resta jusqu'à l'aube immobile et songeant.

Le blessé eut la fièvre pendant les dernières heures de la nuit et la journée du lendemain. Il le soigna et le veilla encore la nuit suivante, dormant dans son manteau. Lorsque le jour revint, l'étranger allait mieux, la fièvre était tombée, la plaie du front suffisamment fermée. Il le garda encore dans sa maison, le fit manger et boire, puis, vers le soir, ils parlèrent. Jusque-là, le sombre vieillard n'avait pas prononcé une parole vaine.

— Mon père, dit l'étranger, je ne puis

rien te laisser en reconnaissance de tes soins; les voleurs qui m'ont blessé m'ont pris ce que je possédais, jusqu'au message que je devrais remettre à mes frères de Jérusalem, car je viens de loin pour visiter les lieux où le Fils de Dieu mourut pour le salut des hommes.

— Le Fils de Dieu, demanda la voix sourde du vieillard, comment l'as-tu connu, toi qui viens de si loin ?

— Je n'ai pas eu, moi, cette joie de le voir. Du moins, ai-je le bonheur d'être le cher disciple du plus cher de ses fils.

— Qui ? interrogea la voix.

— Jean, fils de Zébédée, de Capharnaüm en Galilée.

— Tu as connu le fils de Zébédée ? Où l'as-tu connu ? Où est-il ?

— Maintenant, il vit dans une île dont tu ne sais pas le nom, au milieu d'une mer étrangère. Je l'ai connu à Hiéropolis du Méandre, ma ville natale, bien loin d'ici. Mais toi, mon Père, si j'en juge par la noblesse de tes actions et par le trouble de

tes paroles, n'es-tu pas, toi aussi, disciple de Jésus ?

— Moi ! s'écria le vieillard, et le mot lui échappa ainsi qu'un cri d'effroi, et un mouvement le rejeta dans l'ombre plus profondément.

Le disciple continuait, emporté par sa pensée :

— N'as-tu pas, toi aussi, connu le divin Maître ? Tu as le même âge que l'apôtre, à peu près ; tu le vis passer devant ta porte, peut-être est-il entré ici ! Si tu connais l'apôtre, tu les as tous connus. Oh ! dis-moi que tu as vu le Maître, que tu l'as aimé, que tu l'as suivi, que tu as entendu les paroles de vie, touché le Sauveur, accompagné la troupe fidèle, dis-moi que tu les as connus !

Lui, dans l'ombre, immobile, la tête penchée, les mains dans son manteau, répondit lentement :

— Je les ai connus, en effet.

La face du disciple fut éclairée d'extase et d'amour ; il vint ployer le genou devant le Témoin, et sa voix eut l'accent d'une prière :

— Je le savais, que celui qui m'a secouru était un fils de Dieu ! C'est le ciel, ô mon Père, qui m'a conduit vers toi. A Son exemple, je veux aimer les hommes qui m'ont dépouillé et blessé, puisque c'est par eux que je dois la vie à celui qui L'a vu ! Parle-moi de Lui. J'ai traversé la mer et j'ai marché depuis Césarée pour t'entendre, ô mon père ; je viens recueillir tous les souvenirs sur Lui ; dis-moi où tu L'as vu pour la dernière fois ?

Le Témoin répondit avec un tremblement :

— Je ne l'ai pas revu depuis Gethsémani.

— Gethsémani, jardin du crime ! Tu étais près de Lui lorsque le Réprouvé s'avança en portant la torche et donna le baiser ?

L'homme, pour la première fois, releva la tête et regarda le disciple.

— Quelle torche, quel baiser ? Que veux-tu dire ?

— Ne te souviens-tu plus, mon Père, toi

qui as vu? Il guidait les serviteurs du grand-prêtre avec une torche, et pour que le centurion reconnût la Victime, l'Odieux se pencha vers elle et lui baisa la bouche.

L'homme étendit les bras dans un geste d'horreur :

— Non !... je... je ne vis pas cela ! j'étais trop loin, dans l'ombre, perdu parmi la foule. — Mais toi, qui donc t'a raconté ainsi... ?

— Tous, tous ceux qui ont vu, et Jean, et Matthieu, et Philippe, tous ceux qui étaient là.

— Mais que disent-ils encore? Comment racontent-ils, expliquent-ils cette chose... ? Pourquoi, pourquoi cet homme aurait-il fait cela?

Le disciple répondit avec un rire sinistre :

— Pourquoi les fruits du désert sont-ils empoisonnés, pourquoi le cœur du méchant est-il pareil à un abîme?

— Mon enfant, les Témoins ont dû te dire qu'il avait rempli jusque-là ses devoirs

avec exactitude, il était apôtre comme eux, comme eux il avait sauvé des âmes et chassé des démons, et lui, le trésorier de la communauté, à qui jamais le Maître ne put adresser un reproche, sinon parce qu'il tenait la bourse avec une trop stricte économie, comment cet homme serait-il en un jour devenu si criminel? As-tu songé plutôt à sa douleur s'il fut trompé par Anne et par Caïphe, et s'il ne fut coupable ce jour-là que d'une épouvantable maladresse?

Une sombre flamme dans les yeux, le disciple dit en secouant la tête :

— Crois-moi, mon père, ne te laisse pas égarer par la bonté de ton cœur, garde ta pitié pour les justes, garde tes larmes pour la Victime : celui dont nous parlons était maudit depuis l'éternité !

Le vieillard alla s'asseoir dans l'angle obscur en détournant la tête; le disciple lui demanda encore s'il ne fréquentait plus la communauté de Jérusalem, pour être si mal informé de l'Histoire Sacrée ; il lui répondit :

— Non, depuis ce jour-là, je n'ai pas voulu remonter dans la cité maudite.

— Tu y viendras avec moi, mon père, dit le jeune homme. Je me présenterai au nom de l'apôtre chez Barnabé et chez Simon, je leur dirai le bien que tu m'as fait et tu reprendras ta place au milieu de tes frères.

— Je n'étais qu'un pauvre disciple obscur, nul ne se souviendrait de moi.

— Qu'importe ! Ton cœur est pur et tu vis le Sauveur !

— Non, je ne suis pas Hiérosolymite, ni même Galiléen; je suis né dans la tribu de Juda, à une journée au delà d'Hébron.

— Qu'importe encore ! Moi, j'étais un Gentil, et les fils de Dieu n'ont pas de patrie sur la terre.

— Mon enfant, si je n'ai pas soin de ma maison, comment vivrais-je demain?

— Mon père, souviens-toi, qu'il disait : « Celui qui met la main à la charrue et regarde derrière lui n'est pas fait pour le royaume de Dieu. »

— Mon enfant, si tu m'aimes pour ce que je t'ai fait, respecte mon désir.

— Mon père, souviens-toi qu'il disait encore : « Celui qui aime son père plus que moi n'est pas digne de moi ». Il faut que tu entres dans la communauté et que tu redeviennes son disciple, afin d'être sauvé lorsqu'arrivera le royaume de Dieu, et si tu ne viens pas vers eux avec moi, je les enverrai vers toi.

Ainsi le jeune disciple prêchait maintenant le vieux Témoin. Ce dernier argument parut toucher et troubler le vieillard, car il dit d'une voix qui tremblait :

— Tu as raison, mon fils, je retournerai à Jérusalem. Tu leur annonceras ma venue.

L'Hiéropolitain le pressa pour qu'il vint avec lui le lendemain :

— Songe que demain peut-être le fils de Dieu paraîtra sur les nues.

Le vieillard répondit avec des gestes lents et vagues :

— Ne t'a-t-on pas rapporté qu'il a dit à Marthe : « Une seule chose est nécessaire ; »

et à la Samaritaine près du puits de Jacob : « L'heure est venue où l'on n'adorera plus ni sur le Garizim, ni à Jérusalem, mais en vérité et en esprit ». Laisse-moi, mon enfant, choisir mon heure selon ma volonté.

— C'est vrai, mon père, disait le converti. Pardonne-moi si mon zèle m'a emporté trop loin. Il a dit sur la montagne : « Paix aux hommes de bonne volonté. »

Et sur la demande de l'Ancien, il raconta la Passion, la Résurrection et la Vie d'outre-tombe, le dénouement de l'histoire divine, que les Apôtres lui avaient appris, depuis la Trahison, à partir du moment où l'autre ne savait plus :

— La nuit était complètement tombée...

Et la voix du vieillard, parfois, alternait comme un écho :

— C'était le jeudi treize de Nizam...

— Pierre tira l'épée et blessa à l'oreille un des serviteurs du grand-prêtre...

— Cet homme s'appelait Malchus...

Puis il se couvrit les yeux du pan de

son manteau et sanglota dans l'ombre désespérément.

*
* *

Quand le récit fut achevé, il voulut connaître le sort des apôtres, il interrogea longuement avec une anxiété ardente, une sorte de fureur de tout savoir, tout apprendre de l'œuvre dont il avait suivi le divin fondateur et dont le souvenir semblait avoir dormi si longtemps en son âme. Alors que la curiosité ne lui était pas venue pendant trente-quatre années d'aller s'en informer à la ville voisine, il voulait, eût-on dit, tout combler en un soir. Il apprit la fondation des Églises en des villes qu'il ne connaissait pas, Antioche, Césarée, Rome, Ephèse, Corinthe ; les missions apostoliques emportant par le monde la parole de Jésus, l'existence de Paul, les martyrs, la persécution de Néron, le crucifiement de Pierre, et le souvenir de son vieux compagnon lui arrachait des sanglots, et son visage, éclairé vaguement par la flamme basse de la lampe,

était plus tragique que la face d'un mort.

Le disciple, surtout, parla longuement de Jean, son maître bien-aimé; il contait sa vie, son œuvre, son rôle immense encore grandi par la conviction de tous les chrétiens que le Christ paraîtrait dans le ciel avant la mort de l'apôtre, puisque Jésus avait dit à Pierre : « Celui-là, je veux qu'il reste jusqu'à ce que je vienne. » Illuminé de foi et d'enthousiasme, il disait :

— Pourtant, l'apôtre peut vivre encore de longues années; il faut sauver toutes les âmes que nous pourrons avant le dernier jour; à l'exemple de Matthieu le publicain, qui a réuni par écrit les sentences du divin Maître, moi qui chaque jour entends le plus cher de ses fils conter sa vie terrestre, j'ai fait ce rêve de l'écrire, en quelque sorte sous la dictée de l'apôtre et selon les souvenirs de son cœur, et c'est pourquoi je viens connaître Jérusalem avant d'entreprendre ma tâche.

Les souvenirs de la figure divine avaient rempli la courte nuit d'été; les étoiles pâlis-

saient et le jour allait poindre; le disciple, qui voulait arriver à la ville à l'ouverture des portes, fit au vieillard de tendres et longs adieux, et avant de partir lui demanda son nom afin d'avertir les anciens de sa visite prochaine; il hésita et répondit :

— Tu leur diras que je m'appelle Pierre.

Puis il alla fouiller dans l'âtre, et sous la pierre du foyer, il prit un vase d'argile, s'assit sur le vieux coffre et compta trente deniers dans le pli de sa robe. Il les tendit au jeune homme, et d'une voix étranglée par une inexprimable émotion, il lui dit :

— Tiens, mon fils, tu remettras ceci aux Anciens.

— Trente deniers, mon père, — ce fut le prix du sang!

— Oui, j'ai connu le... l'homme, autrefois. Nous étions du même pays. Je l'ai... Je l'ai revu, après son crime, et je voudrais offrir un sacrifice en... en expiation de sa faute.

— Tu l'as revu, le Maudit! Que le ciel te purifie! Je te remercie, mon père, de ton offrande; je dirai aux Anciens que ton cœur

est si pur qu'il a des larmes même pour le Réprouvé, et ils t'aimeront, lorsque tu retourneras à Jérusalem, au nom de celui qui a dit sur sa croix : « Mon Père, pardonnez-leur ! »

Ils se donnèrent le baiser de paix. Le jeune homme, qui déjà descendait le sentier, se retourna vers son hôte; il était debout sur le seuil, et ses vieilles mains tremblaient dans son manteau.

— Mon père, tu m'as dit tout à l'heure que tu avais revu l'Horrible après son crime; je serai à l'automne chez l'apôtre Philippe, à Hiéropolis, avec mon maître bien-aimé; nous y rencontrerons l'apôtre Matthieu, qui écrit la vie du Sauveur comme je veux l'écrire moi-même. Afin qu'ils apprennent au monde le sort que Dieu lui réserva, que devrai-je leur dire du Traître ?

L'homme leva les deux bras vers le ciel. Sa silhouette, grandie par le geste, semblait immense. Comme s'il recevait les stigmates, un rayon de soleil perçait de flèches rouges ses maigres mains crochues qui

paraissaient ensanglantées. On eut dit qu'il était crucifié. Une courte corde pendait autour de sa ceinture.

Il cria, violent et sombre comme un prophète :

— Tu leur diras qu'il s'est repenti, et qu'il s'est pendu !

TABLE

TABLE

QUAND J'ÉTAIS GÉNÉRAL 5
ACELDAMA 45

Ce livre, D de l'alphabet des lettres achevé d'imprimer pour la Cité des Livres, le 15 novembre 1925, par Ducros et Colas, Maîtres-Imprimeurs à Paris, a été tiré à 440 exemplaires: 5 sur papier vélin à la cuve "héliotrope" des papeteries du Marais, numérotés de 1 à 5 ; 10 exemplaires sur japon ancien à la forme, numérotés de 6 à 15 ; 25 exemplaires sur japon impérial, numérotés de 16 à 40 ; 50 exemplaires sur vergé de Hollande, numérotés de 41 à 90 ; et 350 exemplaires sur vergé à la forme d'Arches, numérotés de 91 à 440. Il a été tiré en outre: 25 exemplaires sur madagascar réservés à M. Édouard Champion, marqués alphabétiquement de a à z; et 30 exemplaires hors commerce sur papiers divers, numérotés de i à xxx.

Exemplaire N° 285

UNIVERSITY OF ILLINOIS-URBANA
840.8 AL67 C001 v.1-4
Alphabet des lettres.
3 0112 089036633